This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

(J. FATON.)

Vet. Fr. II B. 1420

THEATRE
DE MONSIEUR
DE CRÉBILLON.

Le prix eſt de 4 livres.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, ſeul Libraire de l'Academie Royale de Muſique, Quay des Auguſtins, à la Deſcente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PIECES CONTENUES dans ce Volume.

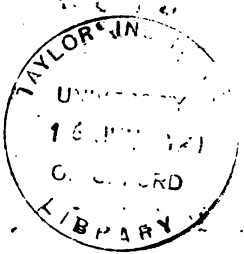
IDOMENE'E.

ATRE'E & THIESTE.

ELECTRE.

RHADAMISTE & ZENOBIE.

SEMIRAMIS.



IDOMÉNÉE,

TRAGEDIE.

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire de l'Academie Royale de Muſique, Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A SON ALTESSE SE'RE'NISSIME MONSEIGNEUR LE DUC.

(J. FAVOR.)

TOY qui par mille exploits divers
Soûtiens le poids d'un nom si fameux dans le monde
Heros, à tes bontez souffre que je réponde,
Et reçois l'offre de mes Vers.
Je méditois en vain de t'en faire l'hommage,
En vain je me l'étois promis,
Jamais ton nom Sacré n'eût paré mon Ouvrage,
Si toy-même ne l'eût permis.

Non, quel que soit pour Toy le zéle qui me guide,
Quel que fut de mes Vers le prix ou le bonheur,
GRAND PRINCE, ma Muse timide
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur.
Un Auteur vainement sous le nom de prémices
Croit son hommage en seureté,
Dans nos plus humbles Sacrifices
On nous croit sans humilité.
C'est tendre à l'Immortalité
Que de paroître au jour sous de si grands Auspices.
C'est rendre enfin mes Vers ou suspects ou complices
D'une coupable vanité.
Heureux, que ma Muse indiscrète
N'ait point suivy sa folle ardeur,
Et que prête à livrer le Heros au Poëte,
Elle ait d'un front modeste épargné la pudeur!
Si plus que toy peut-être instruite de ta gloire,
Rappellant des perils que tu ne craignis pas,
Te les reprochant même au sein de la Victoire,
Ma Muse t'apprenoit tout ce qu'fit ton bras.
Non, ne crains point que son audace,
De Stenkerque, ou Neervinde embrassant les exploits,

EPISTRE.

Fuße réſonner une voix
A peine connuë au Parnaße.
Mais ſi du Dieu des Vers je me fais avoüer,
Si ſur moy d'un rayon il répand la lumiere,
Je ne rentre dans la carriere,
Que pour apprendre à te loüer.

JOLYOT DE CRE'BILLON.

ACTEURS.

IDOMENE'E, Roy de Créte.

IDAMANTE, Fils d'Idoménée.

ERIXE'NE, Fille de Mérion Prince rebelle.

SOPHRONYME, Miniſtre d'Idoménée.

E'GE'SIPPE, Officier du Palais.

POLYCLE'TE, Confident d'Idamante.

ISME'NE, Confidente d'Erixéne.

SUITE DU ROY.

GARDES.

La Scene eſt à Cydonie Capitale de la Créte, dans le Palais d'Idoménée.

IDOMENÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDOMENE'E.

OU suis-je ! quelle horreur m'épouvante & me suit ?
Quel tremblement ! ô Ciel ! & quelle affreuse nuit !
Dieux puissans épargnez la Créte infortunée !
Sophronyme, est-ce toy ?

SCENE II.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que vois-je ? Idoménée ?
Ah Seigneur ! de quel bruit ont retenti ces lieux ?

IDOMENE'E.

Eh quoi tant de malheurs n'ont point lassé les Dieux ?
Depuis six mois entiers une fureur commune
Agite tour à tour Jupiter & Neptune,
La foudre est l'astre seul qui nous luit dans les airs,
Neptune va bien-tôt nous couvrir de ses mers.
C'en est fait tout périt, la Créte désolée
Semble rentrer au sein de la terre ébranlée,
Chaque jour entouré des plus tristes objets,
La mort jusqu'en mes bras moissonne mes Sujets.
Jupiter ! sur moi seul épuise ta vengeance,
N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance
Mes Peuples malheureux n'espérent plus qu'en toi,
Si j'ai pû t'offenser, ne tonne que sur moi.
Pour les seuls innocens allumes-tu la foudre ?

Sur son Trône embrasé réduis le Prince en poudre,
Epargne les Sujets. Pourquoi les frapper tous ?
Qui d'eux ou de leur Roy, merite ton courroux ?

SOPHRONYME.

Quoi toûjours de nos maux, vous croirez-vous coupable ?
N'armez point contre vous une main redoutable ;
Le Ciel depuis long-temps déclaré contre nous,
Semble dans sa fureur ne ménager que vous.
Dans les maux redoublez dont la rigueur nous presse,
Vôtre seule pitié, Seigneur, vous intereſſe.

IDOMENE'E.

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que moi.
Eh ! frapper tout son Peuple, est-ce épargner un Roy ?
Helas, pour me remplir de douleurs & de craintes :
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes ;
Il suffiroit des cris de tant d'infortunez
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnez :
Et c'est moi cependant, c'est leur Roy sacrilége,
Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiége.
Je ne gémirois point sur leur destin affreux
Si le Ciel estoit juste, autant que rigoureux.

Mais ce n'eſt pas le Ciel, c'eſt moi qui les foudroye,
Juge de quels remords je dois être la proye.
Quels regrets! quand je vois mes peuples malheureux
Craindre pour moi les maux que j'attire ſur eux;
Prier que pour eux ſeuls le Ciel inéxorable,
Porte loin de leur Roy le coup qui les accable.

SOPHRONYME.

Quoy! Seigneur, vous ſeriez l'auteur de tant de maux?
Et de vous ſeul, la Créte attendroit ſon repos?
Quoy des Dieux irritez ce Peuple la victime?....

IDOMENE'E.

L'eſt moins de leur courroux, qu'il ne l'eſt de mon crime.
Cet aveu te ſurprend. A peine croirois-tu,
Sopronyme, à quel point j'ay manqué de vertu,
Mais telle eſt déſormais ma triſte deſtinée....

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le ſage Idoménée?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont paſſé celles de ces Heros,
Nous trouvions tout en vous un Roy, les Dieux, un Pere,

Seigneur, par quel malheur à vous même contraire,
Avez-vous pû trahir des noms si glorieux ?
Qui fit donc succomber vôtre vertu ?

IDOMENE'E.

Les Dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colére ?

IDOMENE'E.

On n'est pas innocent lorsqu'on peut leur déplaire ;
Les Dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups,
D'illustres malheureux honorent leur courroux,
Entre le Ciel & moy, sois Juge Sophronyme.
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime :
Par vingt Rois dès long-temps vainement rassemblez,
Les Troyens à la fin se virent accablez ;
De leurs bords désolez, tout pressoit la retraite,
Ainsi loin de nos Grecs je voguay vers la Créte.
Le Prince Mérion, promt à m'y devancer,
Sur mon Trône, peut-être, auroit pû se placer,
Si mon Fils n'eût domté l'orgueil de ce rebelle.
A Samos, par tes soins, j'en reçûs la nouvelle.

Je peindrois mal icy les transports de mon cœur,
Lorsque j'appris d'un traître, Idamante vainqueur.
La gloire de mon Fils, me causa plus de joye,
Que ne firent jamais les dépouilles de Troye.
Après dix ans d'absence empressé de revoir
Cet appuy de mon Trône, & mon unique espoir.
A regagner la Créte aussi-tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te r'appelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affronts, je t'aille entretenir,
Tu sçais de quels forfaits ma race s'est noircie,
Comme Pasiphaé, Phedre au crime endurcie;
Ne signale que trop & Minos, & Venus,
Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.
Né de ce sang fatal, à la Déesse en proye,
J'avois encor sur moy la querelle de Troye.
Juge de la vengeance à ce titre odieux.
Ce fut peu de sa haine elle arma tous les Dieux,
La Créte paroissoit, tout flatoit mon envie,
Je distinguois déja le port de Cydonie.
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans,
Que pour rendre toûjours mes desirs plus pressans.
Une effroyable nuit sur les eaux répanduë,
Déroba tout à coup ces objets à ma vûë.
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers

Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ;
Par des vents opposez les vagues ramassées,
De l'abyme profond, jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrasez, agitoient mes vaisseaux.
Aussi prêts d'y perir qu'à fondre sous les eaux ;
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux,
Que te diray-je enfin ... Dans ce péril extrême,
Je tremblay, Sophronyme, & tremblay pour moi-même....
Pour appaiser les Dieux, je priay ... je promis ...
Non je ne promis rien Dieux cruels... j'en fremis..
Neptune l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur & dicta la promesse ;
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non je n'aurois jamais promis du sang humain.
Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriay-je, & rends nous au rivage,
Le premier des Sujets rencontré par son Roy,
A Neptune immolé satisfera pour moy...
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde,
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde,
Et l'effroy succedant à mes premiers transports,

Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvay déserts, tout avoit fuy l'orage;
Un seul homme allarmé, parcouroit le rivage:
Il sembloit de ses pleurs moüiller quelques débris.
J'en approche en tremblant.... helas c'étoit mon
Fils....
A ce recit fatal tu devines le reste;
Je demeurai sans force à cet objet funeste,
Et mon malheureux Fils eût le temps de voler,
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ay-je bien entendu? quelle horrible promesse!
Ah Pere infortuné!

IDOMENE'E.

Rebelle à ma tendresse
Je fus prêt d'obéïr; mais Idamante enfin
Mit mon ame au-dessus des Dieux & du destin;
Je n'enviſageay plus le vœu, ni la tempête,
Je baignay de mes pleurs une si chere tête;
Le Ciel voulut en vain me rendre furieux,
La nature à son tour fit taire tous les Dieux.
Sophronyme, qui veut peut braver leur puissance,
Mais ne peut pas qui veut éviter leur vengeance.
A peine de la Créte eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourans & de morts.

En vain j'adreſſe au Ciel une plainte importune.
J'ay trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'eſperez-vous des Dieux en leur manquant de foy ?

IDOMENE'E.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi ;
Que le Ciel fatigué d'une injuſte vengeance
Plus équitable enfin punira qui l'offenſe.
Que ne verray point la colere des Dieux
S'immoler par mes mains un ſang ſi prétieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce deſſein vous mettez un obſtacle ;
Pourquoy par Egéſippe interroger l'Oracle ?
Vos Peuples informez du ſort de vôtre Fils,
Voudront de leur ſalut que ſon ſang ſoit le prix.

IDOMENE'E.

Que le Ciel, que la Créte à l'envy le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les Dieux ! ... Ce n'eſt pas ſans frayeur,
L'Oracle eſt trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les Dieux ! que veux-tu que je faſſe ?
Pouvois-je à mes Sujets refuſer cette grace ?

Un peuple infortuné m'en presse par ses cris;
J'ay résisté long-temps, à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire,
Ne puis-je être son Roy qu'en cessant d'être Pere?
Mais pourquoy m'allarmer? les Dieux pourroient parler?
Non, les Dieux sur ce point n'ont rien à reveller.
Que le Ciel parle ou non sur ce cruel mystere,
Ne puis-je pas forcer Egésippe à se taire?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain, par le Ciel irrité,
Son silence, Seigneur, sera-t'il imité?
A se taire long-temps, pourrez-vous le contraindre?
Que je prévois de maux! Que vous êtes à plaindre!

IDOMENE'E.

Tu me plains. Mais malgré ta sincere amitié,
Tu n'auras pas toûjours cette même pitié.
Quand tu sçauras les maux dont le destin m'accable,
Et que l'amour a part à mon sort déplorable...
Je vois à ce nom seul ta vertu s'allarmer,
Et la mienne a long-temps craint de t'en informer.
Tu sçais que Mérion, à mon retour d'Asie,
De son sang criminel, paya sa perfidie;
Lorsque je refusois une victime aux Dieux,

J'osay bien m'immoler ce Prince ambitieux;
Qu'il m'en coûte! Sa fille en ces lieux amenée
Erixéne a comblé, les maux d'Idoménée.
Croirois-tu, que mon cœur nourri dans les hazards,
N'a pû de deux beaux yeux soûtenir les regards,
Et que j'adore enfin trop facile & trop tendre,
Les restes de ce sang que je viens de répandre?

SOPHRONYME.

Quoy, Seigneur, vous aimez? & parmi tant de maux?

IDOMENE'E.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos;
Mérion incertain du succès de ses armes,
Y crut mettre sa fille à l'abri des allarmes,
Je la vis, je l'aimay, conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.
Il sembloit qu'une fille à mes regards si chere,
Devoit me dérober la tête de son Pere;
Mais Venus attentive à se vanger de moy,
Fit bien-tôt dans mon cœur ceder l'Amant au Roy.
J'immolay Mérion; & ma naissante flâme
En vain en sa faveur combatit dans mon ame.
Venus qui me gardoit de sinistres amours,
De ce Prince odieux me fit trancher les jours.

Que dis-je! dans le sang du pere d'Etixéne,
J'esperois étouffer mon amour & ma haine,
Je me flatois ; mon cœur par un triste retour,
Défait de son courroux n'en eût que plus d'amour,
Si depuis mes malheurs je ne l'ay pas vû naître,
Malgré mes maux du moins je le sens bien s'accroître.

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du sort le plus affreux,
Nourrissez-vous, Seigneur, un amour dangereux?

IDOMENE'E.

Je ne le nourris point, puisque je le déteste,
C'étoit des Dieux vengeurs, le coup le plus funeste.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait.
Je vois mon fils, laissons cet entretien secret.
Je t'ay tout découvert, mon amour & mon crime;
Cache bien mon amour, encor mieux ma victime.

SCENE III.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLE'TE.

IDOMENE'E.

QUe cherchez-vous, mon Fils, dans cette affreuse nuit?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté, par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse,
Sans repos, toûjours plein du trouble qui vous presse,
Allarmé pour des jours si chers, si précieux,
Je vous cherche. Pourquoy détournez-vous les yeux?
Seigneur, qu'ay-je donc fait? vous craignez ma présence?
Quel traitement après une si longue absence!

IDOMENE'E.

Non, il n'est pas pour moy de spectacle plus doux,
Mon fils, je ne sçay rien de plus aimé que vous;

Mais je ne puis vous voir, que mon cœur ne frémisse ;
Je crains le Ciel vengeur, & qu'il ne me ravisse
Un bien . . . .

IDAMANTE.

Ah puisse-t'il aux dépens de mes jours ;
A des maux si cruels donner un prompt secours.
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes allarmes,
Vous ne paroissez plus sans m'arracher des larmes.
Triste, désespéré, vous cherchez à mourir.
Et vous m'aimez, Seigneur ! est-ce là me chérir !
Le Ciel en vain de vous écarte sa colere,
Vous vous faites des maux, qu'il ne veut pas vous faire.
Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu ;
M'ôterez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu ?

IDOMENE'E.

Ah ! mon fils, nos malheurs ont lassé ma constance,
Et de fléchir les Dieux, je perds toute esperance.
Trop heureux si le Ciel secondant mes souhaits,
Me rejoignoit bien-tôt à mes tristes Sujets.

IDAMANTE.

Pour eux plus que le Ciel vous seriez inflexible,

Si vous leur prépariez un malheur si terrible,
Tous les Dieux ne sont point contre vous, ni contre eux,
Puisqu'il nous reste encor un Roy si genereux:
Conservez-le, Seigneur, & terminez nos craintes:
Peut-être que le Ciel plus sensible à nos plaintes,
Va s'expliquer bien-tôt & fléchi desormais....

IDOMENE'E.

Ah, mon fils, puisse-t'il ne s'expliquer jamais?
Adieu.

SCENE IV.

IDAMANTE, POLYCLE'TE.

IDAMANTE.

De cet accueil qu'attendre, Polycléte?
Que ce silence affreux, me trouble & m'inquiéte?
Que m'annonce mon pere? il me voit à regret,
Auroit-il penetré mon funeste secret?
Sçait-il par quel amour mon ame est entraînée?
Hélas biens d'autres soins pressent Idoménée,
Ce Prince connoît peu les amoureux projets,
Et ne s'informe point si j'aime ou si je hais.

Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine,
Lasse tout mon amour ; que j'adore Erixéne :
Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour,
Que la haine sera le prix de mon amour.
Je défis Mérion, plus juste, ou plus severe,
Le Roy sacrifia ce Prince téméraire ;
Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux ?
C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixéne.
En vain.... dans cette nuit, Ciel quel dessein
l'ameine ?

SCENE V.

IDAMANTE, ERIXE'NE, ISME'NE.

IDAMANTE.

MAdame, quel bonheur ! eussay-je crû devoir
A la fureur des Dieux, le plaisir de vous
voir ?

ERIXE'NE.

J'esperois, mais en vain, jouir de leur colere,
J'ay crû que cette nuit alloit venger mon Pere,
Et que le juste Ciel, de sa mort irrité,

N'en verroit point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime, inutile esperance;
Avec trop de lenteur le Ciel sert ma vengeance.
En vain pour vous punir il remplit tout d'horreurs,
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables,
J'ignore quel forfait les rend innéxorables;
Mais je sçay que le sang qui fait couler vos pleurs,
N'a point sur nous, Madame, attiré des malheurs,
Avant qu'un sang si cher, eût arrosé la terre,
Le Ciel avoit déja fait gronder son tonnerre.
Ainsi pour vous venger, n'attendez rien des Dieux;
Si ce n'est de l'Amour, qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du Ciel de cent Villes fameuses,
Fasse de longs deserts, des retraites affreuses.
Que les ombres du Stix habitent ce séjour,
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour.
Seul il a pû remplir vos vœux, & vôtre attente,
Je défis vôtre Pere, il vous livre Idamante.
Lorsque vous imploriez les traits d'un Dieu vengeur,

Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon cœur.

ERIXE'NE.

Quoy, Seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE.

Jamais l'amour, Madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flâme,
Sans espoir dans vos fers toûjours plus engagé....

ERIXE'NE.

O, mon Pere, ton sang va donc être vengé?

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grace à l'amour du choix de la victime.
Heureux même à ce prix que vous daigniez souffrir,
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir;
Je sçay trop que vos pleurs condamnent ma tendresse,
Au sang que vous pleurez, hélas! tout m'intéresse.

ERIXE'NE.

Que m'importent après Mérion expiré,
Les vains regrets du cœur quand la main l'a livré.

IDAMANTE.

J'ay suivi mon devoir, Madame, & sa défaite,

Importoit à mes soins, importoit à la Créte.
La seureté du Prince ordonna ce trépas,
Et pour comble de maux j'ignorois vos appas.
Mérion a rendu sa perte legitime,
Sa mort sans mon amour ne seroit pas un crime.

ERIXENE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il merita son sort?
Sans vouloir démêler les causes de sa mort;
Si de ces tristes lieu le funeste heritage,
Du superbe Minos dût être le partage,
Si mon Pere sorti du sang de tant de Rois,
D'Idoménée enfin a dû subir les loix.
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage?
Et pourquoy m'en offrir un imprudent hommage?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin;
La source de mes pleurs s'ouvrit par vôtre main.
Est-ce pour les tarir, que vos feux se déclarent?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent.
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux,
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
Mérion expiroit, sa tremblante paupiere,
A peine lui laissoit un reste de lumiere.
Son sang couloit encor, & couloit par vos coups;

Barbare, en cet état, me parloit-il pour vous?
Qu'il m'eſt doux de vous voir brûler pour Erixéne,
Conſervez vôtre amour, il ſervira ma haine.
Adieu, Seigneur, c'eſt trop vous permettre un diſcours
Dont ma ſeule vengeance a dû ſouffrir le cours.

SCENE VI.

IDAMANTE, POLYCLE'TE.

POLYCLE'TE.

AH! Seigneur, faloit-il découvrir ce myſtére?
Avez-vous dû parler?

IDAMANTE.

Ay-je donc pû me taire?
Prés de l'objet enfin qui cauſe mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur?
Que dis-tu? toûjours plein de cette ardeur extrême,
Le hazard ſans témoins m'offre tout ce que j'aime;
Et tu veux de l'Amour que j'étouffe la voix,
Libre de l'expliquer pour la premiere fois.
D'un attrait ſi puiſſant, eh comment ſe deffendre?
Mon amour malheureux, vouloit ſe faire entendre.

Mais quel trouble inconnu, remplit mon cœur d'effroy ?
Cherchons dans ce Palais à rejoindre le Roy.
Allons, bien-tôt la nuit, moins terrible & moins sombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre :
Ces lieux sont éclairez d'un triste & foible jour,
Egéſippe déja doit être de retour.
Suy-moy, près de mon Pere il faut que je me rende.
Sçachons pour s'appaiſer ce que le Ciel demande.
Quel préſage ? & qu'attendre en ces funeſtes lieux ?
Si tout juſqu'à l'Amour ſert aux courroux des Dieux...

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIXE'NE, ISME'NE.

ISME'NE.

MAdame, en ce Palais, pourquoy toûjours errante ?

ERIXE'NE.

Lieux cruels ſoutenez ma fureur chancelante.
Lieux encor teints du ſang qui me donna le jour,
Du Tyran de la Créte, infortuné ſéjour,
Eternels monumens d'une douleur amére.
Lieux terribles ; témoins de la mort de mon Pere :
Lieux où l'on m'oſe offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile ſecours.
Retracez-moy ſans ceſſe une triſte peinture,
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toy ! qui vois la peine où ce feu me réduit,

Venus ! ſuis-je d'un ſang que ta haine pourſuit ?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puiſſent plus brûler dans l'innocence.
Laiſſe au ſang de Minos ſes affronts, ſes horreurs,
Sur ce ſang odieux ſignale tes fureurs :
Laiſſe au ſang de Minos, Phêdre & le labyrinthe,
Au mien ſa pureté, ſans tache & ſans atteinte.

ISME'NE.

Madame, quel tranſport ! qu'entends-je ! & quels diſcours !
Quoy vous nous reprochez de coupables amours ?

ERIXE'NE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore,
Je reſpire un amour que ma raiſon abhorre.
De mon Pere en ces lieux, j'oſe trahir le ſang,
De mon Pere expiré, je viens r'ouvrir le flanc.
A la main des bourreaux je joins ma main ſanglante :
Enfin ce cœur ſi fier brûle pour Idamante.

ISME'NE.

Vainqueur de vôtre Pere....

ERIXE'NE.

Iſméne ce vainqueur,
Sçût ſans aucun effort ſe ſoumettre mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,

Ayant tant de sujets de vengeance & de haine.
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raisons de le haïr toûjours.
Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colére,
Et pour tout dire, enfin, sur le sang de mon Pere;
Et mon Pere en mes bras ne faisoit qu'expirer,
Lorsqu'un autre que luy, me faisoit soûpirer.
A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable,
Idamante parut, & parut trop aimable.
Aujourd'huy même encor l'Amour a prévalu;
J'allois ceder Isméne, ou peu s'en est fallu.
Quand le Prince m'a fait le récit de sa flâme,
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon ame.
Déja ce foible cœur d'accord avec le sien,
Luy pardonnoit un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ay versez, prête à luy faire grace,
Mon amour m'alliois aux crimes de sa race.
Près de ce Prince, enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu.
Et lorsque ma raison a rappellé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ay pleuré ma victoire.

ISMENE.

Vôtre cœur sans regret ne peut donc triompher?
D'un feu qu'en sa naissance, il falloit étouffer?

Ah!

Ah! du moins s'il n'en peut dompter la violence,
Faites à vos transports succeder le silence.

ERIXE'NE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moy,
Dût jamais éclater devant d'autre que toy.
Dans la nuit du tombeau, toûjours prêt à décendre,
J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.
Quoy qu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop plû,
Il me sera toûjours moins cher que ma vertu.
D'un amour que je crains, il aura tout à craindre;
Avec ma haine seule, il seroit moins à plaindre.
Non mon Pere. Ton sang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis, ne sera point vendu.
Et le cruel vainqueur, qui surprend ma tendresse,
Ajoûte à ses forfaits, celuy de ma foiblesse.
Je sçauray le punir de son crime & du mien...
Le Roy paroît... Fuyons un fâcheux entretien...

SCENE II.

IDOMENE'E, ERIXENE, SOPHRONYME, ISMENE.

IDOMENE'E.

MAdame, demeurez.... Demeurez Erixéne. Mérion par sa mort, vient d'éteindre ma haine.
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux,
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher, mais de cet infidéle,
Mes bienfaits redoublez ne firent qu'un rebelle;
Vous le sçavez. L'ingrat pour prix de ces bienfaits,
Osa contre leur Roy soulever mes sujets.
Son crime fut de prés suivi par son supplice,
Et son sang n'a que trop satisfait ma justice.
Je l'en vis à regret laver son attentat.
Mais je devois sa tête à nos Loix, à l'Etat,
Et près de vous j'oublie une loy trop severe,
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ERIXE'NE.

Si content de sa mort vôtre haine s'éteint,

Dans le sang d'un Heros, dont ce Palais est teint,
La mienne, que ce sang éternise en mon ame,
A vôtre seul aspect, se redouble & s'enflâme.
J'ay vû mon Pere, helas! de mille coups percé;
Tout son sang cependant, n'est pas encore versé.
Que sa mort fût enfin injuste ou legitime,
Auprès de moy du moins, songez qu'elle est un crime.
Mon courroux là-dessus ne connoît point de loy,
Qui puisse dans mon cœur justifier un Roy.
De maximes d'Etat, colorant ce supplice,
Vous prétendez en vain, couvrir vôtre injustice.
Le Ciel qui contre vous semble avec moy s'unir,
De ce crime odieux va bien-tôt vous punir.
Contre vous dès long-tems un orage s'apprête,
De mes pleurs chaque jour, je grossis la tempête.
Puissent les justes Dieux, sensibles à mes pleurs,
A mon juste courroux, égaler vos malheurs.
Et puissay-je à regret voir que toute ma haine,
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine.

IDOMENE'E.

Ah Madame! cessez de si contraires vœux,
N'offrez point à nos maux, un cœur si rigoureux.
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes,

Ne prêtes point aux Dieux de si terribles armes.
Belle Erixéne, enfin, n'exigez plus rien d'eux;
Non! jamais il ne fut un Roy plus malheureux.
Du destin ennemy je n'ay plus rien à craindre;
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, sans pitié, qui pourroient voir ma mort;
Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple, des Dieux la fureur implacable,
Des maux que je ressens, est le moins redoutable;
Sur le sang de Minos, un Dieu toûjours vengeur,
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance;
Mon cœur sans s'émouvoir les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ERIXE'NE.

C'étoit donc peu, cruel, qu'avec ignominie,
Mon pere eût terminé sa déplorable vie?
Ce n'étoit point assez que vôtre bras sanglant,
Eût jetté dans les miens Mérion expirant?
De son sang malheureux vôtre couroux funeste,
Vient jusques dans mon cœur, poursuivre encor le reste.

Oüy, Tyran, cet amour dont brûle vôtre cœur,
N'eſt contre tout mon ſang, qu'un reſte de fureur.

IDOMENE'E.

Le reſte de ce ſang m'eſt plus cher que la vie,
Souffrez qu'un tendre amour me le reconcilie.
Madame, je l'aimay, je vous l'ay déjà dit,
Songez que Mérion lui-même ſe perdit.
Quoy rien ne peut fléchir vôtre injuſte colere?
Trouveray-je par tout le cœur de vôtre Pere?
Sa révolte à vos yeux, eut-elle tant d'attraits?
Mon amour aura-t'il le ſort de mes bienfaits?
Vous verray-je au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate?

ERIXENE.

Achever des forfaits! c'eſt au ſang de Minos,
A ſçavoir les combler, non au ſang d'un Héros.

SCENE III.

IDOME'NE'E, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

QUe faites-vous, Seigneur? est-il temps que vôtre ame,
S'abandonne aux transports d'une honteuse flâme?

IDOME'NE'E.

Pardonne, tu le vois, la raison a son gré,
Ne regle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me deffends en vain, ma flâme impétueuse
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse.
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus,
Ne servent que trop bien le courroux de Venus;
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste,
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste.
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah, Seigneur, est-ce ainsi que le Heros s'exprime?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cede au joug qui l'opprime?

Le courroux de Venus, peut-il autoriſer
Des fers que vôtre gloire a dû cent fois briſer?
Parmy tant de malheurs, eſt-ce au vainqueur de Troye?
A compter un amour dont il ſe fait la proye?
Qu'eſt devenu ce Roy plus grand que ſes Ayeux?
Que ſes vertus ſembloient élever juſqu'aux Dieux?
Et qui ſeul la terreur d'une orgueilleuſe ville,
Cent fois aux Grecs tremblants, fit oublier Achille?
L'amour aviliſſant l'honneur de ſes travaux,
Sous la honte des fers, mis caché le Heros.
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître,
Un Roy n'eſt qu'un eſclave, où l'amour eſt le maître.
N'allez point établir ſur ſon foible pouvoir
L'oubly de vos vertus ni de vôtre devoir.
Que l'amour ſoit en nous, ou penchant, ou vengeance,
La foibleſſe des cœurs, fait toute ſa puiſſance.
Mais, Seigneur, s'il eſt vray, que maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchans, les Dieux ſoient les auteurs.
Quand même vous croiriez, que ces êtres ſuprêmes,

Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes.

Essayez sur le vôtre un effort glorieux ;
C'est-là qu'il est permis de combattre les Dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse,
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer sans cesse.
Se peut-il que l'amour vous impose des loix ?
Et le titre d'Amant est-il fait pour les Rois ?
Au milieu des vertus où sa grande ame est née,
Doit-on de ses devoirs instruire Idomenée ?

IDOMENE'E.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir,
Et combats mon amour sans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur, ton entretien me presse.
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foiblesse.
A ce feu que Venus allume dans mon sein,
Reconnois de mon sang le malheureux destin.
Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable.
Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.
Pasiphaé ni Phedre en proye à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leur cœur.
Mais que dis-je ! est-ce assez, qu'en secret j'en rougisse ?

Lorſqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchiſſe.

Eh d'un amour formé, ſous l'aſpect le plus noir,
Dans mon cœur ſans vertu, quel peut être l'eſpoir?
Ennemi malgré moy du penchant qui m'entraîne,
Je n'ay point prétendu couronner Erixéne.
Je m'ôte le ſeul bien qui pouvoit l'ébloüir;
De ma Couronne enfin un autre va joüir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup ſi téméraire.

IDOMENE'E.

Par tes conſeils en vain tu voudrois m'en diſtraire;
A mon fatal amour, tu connoîtras du moins,
Que j'ay donné mon cœur ſans y donner mes ſoins.
Car enfin dépoüillé de cet auguſte titre,
Ton Roy, de ſon amour, ne ſera plus l'arbitre.
Dans ces lieux où bien-tôt je ne pourrai plus rien,
Mon Fils va devenir & ton maître & le mien.
Eſſayons ſi des Dieux la colere implacable,
Ne pourra s'appaiſer par un Roy moins coupable
Ou du moins ſur un vœu que le Ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux Autels amenée;
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.

Le Ciel après, s'il veut, se vengera sur moy,
Mais il n'armera point ma main contre mon Roy.
Et si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moy sera bien-tôt parée.
Ce Prince ignore encor quel sera mon dessein,
Sçait-il que je l'attends ?

SOPHRONYME.

Dans le Temple prochain
Au Ciel par tant d'horreurs qui poursuit son supplice,
Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice.
Et mouillant de ses pleurs ces insensibles Autels,
Pour vous, pour vos Sujets, il s'offre aux immortels.

IDOMENE'E.

Vous n'êtes point touché d'une vertu si pure ?
Pardonnez-donc, grands Dieux, si mon cœur en murmure.
O, mon fils ! mais que vois-je ! & quel funeste objet !
Egésine revient, tremblante, triste, défait,
Que dois-je soupçonner ? Ah mon cher Sophronyme,
Le Ciel impitoyable, a nommé sa victime.

SCENE IV.

IDOME'NE'E, SOPHRONYME, E'GE'SIPE.

E'GE'SIPE.

QUelle victime encor ! que de pleurs, de regrets,
Nous vont coûter des Dieux les barbares decrets ?
Pourray-je ſans frémir, nommer....

IDOME'NE'E.

Je t'en diſpenſe,
Couvre plûtôt ce nom d'un éternel ſilence.
De ton ſecret fatal, je ſuis peu curieux,
Et ſur ce point, enfin, j'en ſçay plus que les Dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez cependant.

IDOME'NE'E.

Que veux-tu que j'écoute ?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute
Mais pourſuis Egeſipe.

E'GE'SIPE.

Au pied du Mont ſacré
Qui fut pour Jupiter un azile aſſeuré ;

J'interroge en tremblant le Dieu ſur nos miſeres
Le Prêtre deſtiné pour les ſecrets myſteres ;
Se traîne proſterné, près d'un antre profond,
Ouvre..., avec mille cris le gouffre luy répond :
D'affreux gémiſſemens & des voix lamentables,
Formoient à longs ſanglots, des accens pitoyables.
Mais qui venoient à moy, comme des ſons perdus,
Dont raiſonnoit le Temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive.
Lors qu'enfin une voix, plus forte & plus plaintive,
A paru raſſembler tant de cris douloureux ;
Et repeter cent fois, ô Roy trop malheureux.
Déja ſaiſi d'horreur, d'une ſi triſte plainte,
Le Prêtre, m'a bien-tôt frappé d'une autre crainte.
Quand relevant ſur luy mes timides regards,
Je le vois l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-tems ſous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable.

Le Roy n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux
Maître encor de la Créte & de ſa deſtinée,
Il porte dans ſes mains le ſalut de ces lieux
Il faut le ſang d'Idoménée.

IDOMENE'E.

Le Roy n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux !

à Sophronyme.

Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux.
Graces à leur fureur, toute erreur se dissipe.
J'entrevois . . . il suffit, laisse nous Egésipe.
Sur un secret enfin qui regarde ton Roy,
Songe malgré les Dieux à luy garder ta foy.

SCENE V.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

TU vois sur nos destins ce que le Ciel prononce
En redoutois-je, à tort, la funeste réponse?
Il demande mon Fils, je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un instant me flatter.
Mânes de mes Sujets, qui des bords du Cocyte
Plaignez encor celuy qui vous y précipite,
Pardonnez, tout mon sang prêt à vous secourir,
Auroit coulé, si seul il me falloit mourir.
Mais le Ciel irrité veut que mon Fils périsse,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
Moy je verrois mon Fils, sur l'Autel étendu!
Tout son sang couleroit par mes mains répandu!

Non, il ne moura point ... Je ne puis m'y resoudre,
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de
foudre....

SCENE VI.

IDOME'NE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

PAr vôtre ordre, Seigneur....

IDOME'NE'E.

Dieux, qu'est-ce que je voy?

IDAMANTE.

Quelles horreurs icy répandent tant d'effroy?
Quels regards! d'où vous vient cette sombre
tristesse?
Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse?
Du Temple dans ces lieux aujourd'huy de retour
Egésippe, dit-on, s'est fait voir à la Cour.
Le Ciel a-t'il parlé? sçait-on ce qu'il exige?
Est-ce un ordre des Dieux, Seigneur, qui vous
afflige?
Sçavons-nous par quel crime...

IDOMENE'E.

Un silence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des Dieux à troubler le silence,
Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance...
Ah mon Fils, si jamais vôtre cœur généreux
A partagé les maux d'un pere malheureux,
Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrace,
Au Thrône en ce moment, daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moy Seigneur!

IDOMENE'E.

Oüi mon Fils, mon cœur reconnoissant
Ne veut point que ma mort vous en fasse un present.
Je sçay que c'est un rang que vôtre cœur dédaigne.
Mais qu'importe, il le faut... Regnez...

IDAMANTE.

Moy que je regne?
Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang.
A cet ordre, Seigneur, est-ce à moy de souscrire?
Ciel! est-ce à vôtre Fils, à vous ravir l'Empire?

IDOMENE'E.

Regnez, mon Fils, regnez sur la Créte & sur moy.
Je le demande en pere & vous l'ordonne en Roy.
Cher Prince, à mes desirs que vôtre cœur se rende.
Pour la derniere fois, peut-être, je commande.

IDAMANTE.

Si vôtre nom icy ne doit plus commander.
N'attendez point, Seigneur, de m'y voir succeder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le Thrône?

IDOMENE'E.

Eh bien, regnez mon Fils.... c'est le Ciel qui l'ordonne....

IDAMANTE.

Le Ciel! lui-même, helas, le garant de ma foy!
Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roy.
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble!
Ah par pitié, Seigneur, éclairciſſez mon trouble.
Diſſipez les horreurs d'un ſi triſte entretien.
Eſt-il dans vôtre cœur des ſecrets pour le mien?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes allarmes.
C'eſt trop ſe taire. Ah Ciel! je vois couler vos larmes,
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ay ſurpris.

Dieux que m'annoncez-vous ? Ah Seigneur !

IDOMENE'E.

Ah ! mon Fils.

Voyez où me réduit la colere celeſte....

Sophronyme, fuyons cet entretien funeſte....

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Seigneur ?

IDOMENE'E.

Je vous fuis à regret,

Mon Fils, vous n'en ſçaurez que trop tôt le ſecret.

SCENE VII.

IDAMANTE.

Dieux quel trouble eſt le mien ! quel horrible myſtere

Fait fuïr devant mes yeux, Sophronyme & mon pere ?

Non, ſuivons-le... Son cœur encor mal affermy,

Ne me pourra cacher ſon ſecret qu'à demy.

Je l'ay vû s'émouvoir, & contre ma pourſuite,

Il ſe défendoit mal, ſans une prompte fuite.

Pénétrons... Mais d'où vient que je me ſens glacer ?

Quelle horreur à mes sens vient de se retracer !
Quelle invisible main m'arrête & m'épouvante ?
Allons.... Où veux-je aller, & qu'est-ce que je tente ?
De quel secret encor prétens-je être informé ?
Eh ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?
Peu touché des vertus du grand Idoménée,
Le Ciel rendit toûjours sa vie infortunée.
Son funeste courroux l'arracha de sa Cour,
Et n'a que trop depuis signalé son retour.
Ah renfermons plûtôt mon trouble & mes allarmes ?
Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.
Suivons-le cependant... Pour calmer mon effroy,
Dieux, faites que ses pleurs ne coulent que pour moy.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXE'NE, ISME'NE.

ISME'NE.

ENfin l'Amour soumet aux charmes d'Erixéne,
L'objet de sa tendresse & l'objet de sa haine.
Vous triomphez, Madame, & vos fiers ennemis
Bien-tôt par vos appas se verront désunis.

ERIXE'NE.

Quel triomphe ! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore,
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me venger dois-je charger l'Amour.
En me livrant le Fils, s'il flattoit ma colere,
Je ne l'implorois pas pour me venger du Pere.
Tant qu'aux loix de l'Amour mon cœur sera soumis,

Que dois-je en eſperer contre mes ennemis ?

ISME'NE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,
Punir ſans ſon ſecours l'auteur de tant de larmes.
Puiſque le juſte Ciel de concert avec vous,
Semble ſur vos deſirs meſurer ſon courroux;
Tout vous livre à l'envy, le fier Idoménée,
Par un arrêt des Dieux, ſa tête eſt condamnée.
L'Oracle la demande, & ce funeſte jour
Va le punir des maux que vous fit ſon retour.
Si vous voulez vous-même achevant ſa diſgrace,
Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace.
Répandez le ſecret qui vous eſt dévoilé,
Et qu'Egéſippe en vain ne l'ait point révélé;
Du Prince vôtre Pere, amy toûjours fidelle,
Vous voyez à quel prix, il vous marque ſon zele.
Imitez-le, Madame, & qu'un ſang odieux
Par vos ſoins aujourd'huy, ſe répande en ces lieux.
De l'interêt des Dieux faites vôtre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites en la deffenſe.
Montrez-luy ſon ſalut, dans ce terrible arrêt,
Luy, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un interêt.
D'où vient que je vous vois interdite & tremblante?

Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ERIXE'NE.

Helas! ſi près des maux où je le vais plonger,
Un ſeul moment, pour luy, ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu, je frémis du ſpectacle barbare,
Que mon juſte courroux en ces lieux luy prépare.
Je ſens trop par les pleurs que je verſe aujourd'huy
Quelle eſt l'horreur du coup qui va tomber ſur luy.
Tu ſçais que pour le Roy ſon amour eſt extrême.

ISME'NE.

Il ne vous reſte plus, que d'aimer le Roy même.
Qu'entends-je! de vos pleurs importunant les Dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux.
Et quand le Ciel prononce, au gré de vôtre envie
Vous n'oſez plus pourſuivre une odieuſe vie.
Songez, puiſque les Dieux vous ouvrent leurs ſecrets,
Qu'ils vous chargent par-là du ſoin de leurs decrets.
Et qu'auriez-vous donc fait, ſi trompant vôtre attente,
L'Oracle eût demandé la tête d'Idamante?
Puiſque vous balancez.....

ERIXE'NE.

A quoy bon ces transports ?
Je conçois bien sans toy de plus nobles efforts,
Malgré tout mon amour mon devoir est le même,
Mais peut-on sans trembler, opprimer ce qu'on aime ?
Un je ne sçay quel soin me saisit malgré moy,
Et mon propre courroux redouble mon effroy.
Ne crains rien cependant, mais laisse sans contrainte,
A des cœurs malheureux, le secours de la plainte.
Je n'ay point succombé pour avoir combatu,
Et tes raisons icy ne font point ma vertu.
Egésippe en ces lieux se fait long-temps attendre.

SCENE II.

ERIXE'NE, ISME'NE, E'GE'SIPPE.

E'GE'SIPPE.

MAdame pardonnez, j'ay dû plûtôt m'y rendre.
Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,
Malgré moy, loin de vous, avoit porté mes pas.
C'en est fait, le Tyran échappe à nôtre haine,

Hâtons nôtre vengeance, ou ſa fuite eſt certaine.
Ses vaiſſeaux ſont tous prêts & déja ſur les flots,
Remontent à l'envy, ſoldats & matelots.
Un gros de nos amis près d'icy ſe raſſemble,
Tandis que dans ces lieux, tout gémit & tout tremble.
On peut dans ce déſordre échapper du Palais.
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près...
Mais le Tyran paroît, évitez ſa preſence.
Je vais dès ce moment ſervir vôtre vengeance.

SCENE III.

IDOMENE'E, EGE'SIPPE.

IDOMENE'E.

MEs vaiſſeaux ſont-ils prêts ?

EGE'SIPPE.

Oüi, Seigneur, mais les eaux
D'un naufrage aſſuré menacent vos vaiſſeaux.
La mer gronde & ſes flots font mugir le rivage.
L'air s'enflamme & ſes feux n'annoncent que l'orage.

De qui doit s'embarquer, je déplore le ſort.
Seroit-ce vous, Seigneur ?

IDOMENE'E.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCENE IV.

IDOMENE'E.

Ainſi donc tout menace une innocente vie!
O mon Fils, faudra-t'il, qu'elle te ſoit ravie?
A des Dieux ſans pitié, ne te puis-je arracher?
Quel azile contr'eux, déſormais te chercher!
Que n'ay-je point tenté! je t'offre ma couronne,
Un départ rigoureux, par moy-même s'ordonne.
Je crois t'avoir ſauvé, quand j'y puis conſentir:
Et les ondes déja s'ouvrent pour t'engloutir.
Fuis cependant mon Fils... l'orage qui s'apprête,
Eſt le moindre péril qui menace ta tête.
Quoy que je n'aye helas, rien de plus cher que toy,
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moy.
O mon Peuple, ô mon Fils, promeſſe redoutable,
Roy, pere malheureux, Dieux cruels, vœu coupable.

O Ciel ! de tant de maux, toûjours moins satisfait;
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous fatal objet d'une flâme odieuse,
Enlève à mon cœur toûjours trop précieuse,
Fuyez avec mon Fils, de ces funestes lieux;
Pour tout ce qui m'est cher, j'y dois craindre les Dieux.

SCENE V.

IDOMENE'E, IDAMANTE.

IDAMANTE.

MAlgré l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que vos vaisseaux vont quitter le rivage.
Quoy que de ces apprêts mon cœur soit allarmé,
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé,
Je sçais de vos secrets respecter le mystere,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMENE'E.

Mon cœur que ce reproche accuse de changer,
Vous fait des maux, qu'il craint de vous voir partager.

Il en eſt cependant dont il faut vous inſtruire.
Ces vaiſſeaux... ces apprêts.... Ciel que luy vais-je dire!
Ah mon Fils,... Non, mon cœur n'y ſçauroit conſentir.

IDAMANTE.

Dieux que vous m'allarmez...

IDOMENE'E.

Mon Fils il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMENE'E.

Vous.

IDAMANTE.

Moy! Ciel qu'entends-je!

IDOMENE'E.

Vous-même.
Il falloit accepter l'offre du diadême.
Fuyez, mon Fils, fuyez un Ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel! qui m'a préparé cette horrible diſgrace?
La mort même entre nous ne peut mettre un eſpace.
N'accablez point mon cœur d'un pareil deſeſpoir.

Je goûte à peine, helas, le bien de vous revoir.
Pourquoy regner ? pourquoy faut-il que je vous quitte ?
Quel est donc le projet que vôtre ame médite ?

IDOMENE'E.

Voyez par quels périls vos jours sont menacez.
Fuyez, n'insistez plus, je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour, de ce que je dois craindre,
Puis qu'à nous séparer, ce soin m'a pû contraindre,
Jugez de mes frayeurs.... Ah loin de ces climats,
Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh que pourroit m'offrir une terre étrangere,
Que des Dieux ennemis, si je ne vois mon pere ?
Vos Dieux seront les miens, laissez-moy près de vous,
De ces Dieux irritez partager le courroux.

IDOMENE'E.

Ah fuyez moy.... fuyez le Ciel qui m'environne.
Fuyez, mon Fils, fuyez... puisqu'enfin je l'ordonne.
Et sans vous informer du secret de mes pleurs,
Fuyez ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Erixéne....

IDAMANTE.

Seigneur, . . .

IDOMENE'E.

Ce ne doit plus être un objet de haine,
Des crimes de son pere immolé par nos loix,
La Fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu. Peut-être un jour le destin moins severe
Vous permettra, mon Fils, de revoir votre pere.
Dérobez cependant à des Dieux ennemis,
Une Princesse aimable, un si genereux Fils. . .

IDAMANTE.

Erixéne! eh pourquoy compagne de ma fuite?
Expliquez-vous. Mais je vois que votre amour est instruite.
Erixéne, Seigneur, m'est un present bien doux;
Mais tout céde à l'horreur de m'éloigner de vous.
A ce triste départ quel astre pourroit luire?
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet éxil vous croyez me tenter.
Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop hélas. Quelle tendresse extrême!
M'offrir en même jour, & Sceptre, & ce que j'aime.

Non. . . .

IDOMENE'E.

Ce que vous aimez. . . .

IDAMANTE.

Ah pardonnez, Seigneur,
Je le voy, vous ſçavez les ſecrets de mon cœur.
Pardonnez, j'en fait un coupable myſtere,
Non que pour vous tromper je vouluſſe m'en taire.
Mais d'un feu qu'en mon ſein j'avois crû renfermer.
Hé qui, Seigneur, encor a pû vous informer?
Ah quoi qu'il ſoit trop vray que j'adore Erixéne. . .

IDOMENE'E.

Pourſuivez Dieux cruels, ajoûtez à ma peine.
Me voilà parvenu par tant de maux divers,
A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.
Je ne redoute plus vôtre courroux funeſte,
Impitoyables Dieux, ce coup en eſt le reſte.
Sur mon peuple à preſent ſignalez vos fureurs,
Et ſi ce n'eſt aſſez, verſez les dans nos cœurs.
Voyez-nous tous les deux ſaiſis de vôtre rage,
Egorgez l'un par l'autre achevez vôtre ouvrage.
Par de nouveaux dangers attachez-moy des vœux,
Me ferez-vous jamais un ſort plus malheureux?

IDAMANTE.

Où s'égare, Seigneur, vôtre ame furieuse !
Erixéne ceſſoit de vous être odieuſe,
Diſiez-vous, & pour elle un reſte de pitié
Sembloit vous dépoüiller de toute inimitié.
Haïriez-vous toûjours cet objet adorable ?

IDOMENE'E.

Si je le haïſſois, ſeriez-vous ſi coupable ?
O de tous mes malheurs, malheur le plus fatal !

IDAMANTE.

Seigneur...

IDOMENE'E.

Ah Fils ingrat vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

O Ciel !

IDOMENE'E.

De quelle main part le trait qui me bleſſe,
Reſerviez-vous, cruel, ce prix à ma tendreſſe ?
Je ne verray donc plus dans mes triſte Etats,
Que des Dieux ennemis & des hommes ingrats !
Quoy toûjours du deſtin la barbare injuſtice,
De tout ce qui m'eſt cher, ſera donc mon ſupplice !
Imprudent que j'étois ! & j'allois couronner,
Ce Fils qu'à ma fureur je dois abandonner !

Mais ç'en eſt fait l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon pere....

IDOMENE'E.

O nom trop doux pour un fils ſi perfide.

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'Amour condamné.
Puis qu'enfin vôtre cœur s'en eſt laiſſé ſurprendre;
Jugez ſi d'Erixéne on pouvoit ſe défendre.
Helas je ne craignois adorant ſes appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas.
Et mon cœur trop épris d'une odieuſe chaîne,
Oublioit ſon devoir dans les yeux d'Erixéne.
Mais ſi l'aimer, Seigneur, eſt un ſi grand forfait,
L'amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMENE'E.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel, qu'oſiez-vous donc prétendre?
Et quel étoit l'eſpoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux?
Qu'Erixéne à mes yeux, fût odieuſe ou chere,
Vos feux également offençoient vôtre pere.

Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, Prince, un pardon genereux :
Mais pourvû que vôtre ame à mes desirs soumise.
Renonce à tout l'amour dont je la vois épriſe.

IDAMANTE.

Ah quand même mon cœur oſeroit le vouloir,
Aimer ou n'aimer pas eſt-il en mon pouvoir !
Je combatrois en vain une ardeur téméraire.
L'amour m'en a rendu le crime neceſſaire.
Malgré moy de ce feu je vis mon cœur atteint.
Peut-être malgré moy je l'y verrois éteint.
Mais ce cœur à l'amour que je n'ay pû ſouſtraire,
Dans le Rival du moins aime toûjours un Pere.
Par un nom ſi ſacré tout autre ſuſpendu. . . .

IDOMENE'E.

Dans le nom de Rival, tout nom eſt confondu.
Vous n'êtes plus mon Fils, ou peu digne de l'être,
Je vois que tout mon ſang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuiray-je, grands Dieux ! de quels noms ennemis,
Accablez-vous, Seigneur, vôtre malheureux fils ?
Ah quels noms odieux me faites-vous entendre ?

Quelle horreur pour un Fils respectueux & tendre !
Songez-vous que ce Fils est encor devant vous,
Ce Fils long-temps l'objet de sentimens plus doux.
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre ;
Et si ma flâme enfin, est un crime si noir,
Vous êtes bien vengé par mon seul desespoir.
Cessez de m'envier une infortune flâme,
Odieux à l'objet qui sçût charmer mon ame,
Abhorré d'un Rival que j'aimeray toûjours.
Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
Mais puis que de ce feu qui tous deux nous anime,
Sur mon cœur trop épris, est tombé tout le crime,
Je sçauray m'en punir, & je sens que ce cœur,
Vous craint déja bien moins que sa propre fureur.
Desormais tout en proye, au transport qui me guide,
Je vous délivreray de ce Fils si perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moy,
Mon bras plus innocent sçaura venger mon Roy.
Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'il sert vôtre vengeance.
Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.

Il tire son épée.

Soyez donc satisfait....

IDOMENE'E, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux....

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un Rival odieux.

IDOMENE'E.

Mon Fils....

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore?
Laissez-moy me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMENE'E.

Ma vertu jusques-là ne sçauroit se trahir,
Va Fils infortuné ... je ne te puis haïr....

IDAMANTE.

Ah Seigneur....

IDOMENE'E.

Laissez-moy, fuyez ma triste vûë,
Ne renouvellons plus un discours qui me tuë.

SCENE VI.

IDOMENE'E.

INéxorables Dieux, vous voilà satisfaits!
Pour un nouveaux courroux vous reste-t'il des traits?
Finis tes tristes jours, Pere, Amant déplorable,
Vengeons-nous bien plûtôt si mon Fils est coupable;
Que sçay-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer?
Sans doute puisqu'il aime, il aura sçû charmer.
Il triomphe en secret de mon amour funeste.
Il est aimé, je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.
Livrons l'Ingrat aux Dieux; qui me peut retenir?
Coule sur nos Autels tout le sang d'Idamante...,
Coule plûtôt le tien...

SCENE VII.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

QUel objet se presente!
Ah c'est toy! quel malheur au mien peut être égal!
Sophronyme, mon Fils....

SOPHRONYME.

Seigneur!

IDOMENE'E.

Est mon Rival.

SOPHRONYME.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Erixéne?
Celuy de Mérion, icy renouvellé,
L'Arrêt des Dieux, enfin, au Peuple est revélé.
Par Egésippe instruit....

IDOMENE'E.

Ciel que viens-tu m'apprendre!

SOPHRONYME.

Du Port où par vôtre ordre il m'a fallu décendre,

Je

Je revenois, Seigneur, un grand peuple assemblé
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
Par le sens de l'Oracle Erixéne trompée,
Du soin de se venger toûjours plus occupée,
De l'interêt des Dieux prétextant son courroux,
Tâchoit de soulever vos Sujets contre vous:
De tout par Egésippe encor plus mal instruite,
A vos Sujets tremblans révéloit vôtre fuite,
Leur disoit que le Ciel pour unique secours,
Attachoit leur salut à la fin de vos jours....
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée,
Contens de déplorer la triste destinée,
Ils sembloient seuls frappez par l'arrêt du destin,
Egésippe a voulu les exciter en vain.
Pour moy qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins & le laisse sans vie,
Desabuse le Peuple, & content désormais,
J'ay ramené, Seigneur, la Princesse au Palais.

IDOMENE'E.

Sujets infortunez qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore!
Ce qui m'aime à sa perte est par moy seul livré.
Et tout ce qui m'est cher contre moy conjuré.
Cruel à nôtre tour, qu'Idamante périsse,

De celuy d'Erixéne augmentons ſon ſupplice.
Faiſons leur du trépas un barbare lien,
Dans leur ſang confondu mêlons encor le mien....
Vains tranſports qu'a formés ma fureur paſſagére!
Helas qui fût jamais plus Amant & plus Pere!....
Mes Peuples cependant par moy ſeul accablez....

SOPHRONYME.

Ah, Seigneur, leurs tourmens ſont encor redoublez.
Depuis que le deſtin a fait des miſerables,
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables
Je frémis des horreurs où ce Peuple eſt réduit.
Un gouffre ſous Ida s'eſt ouvert cette nuit;
Ce roc qui juſqu'aux Cieux ſembloit porter ſa cime,
Au lieu qu'il occupoit n'a laiſſé qu'un abîme,
Et de ce roc entier à nos yeux diſparu,
Loin d'en être comblé ce gouffre s'eſt accru.
Nous touchons tous vivans à la rive infernale,
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale.
Et vos Sujets frappez par des feux dévorans,
Tombent de toutes parts déja morts ou mourans;
Aux ſeuls infortunez le trépas ſe refuſe....

Et c'eſt de tant d'horreurs, les Dieux ſeuls qu'on accuſe !
Mais quoy toûjours les Dieux ! & qui d'eux ou de moy,
Négligeant ſa promeſſe a donc manqué de foy ?
Malheureux ! tes ſermens qu'a ſuivi le parjure,
Ont ſoulevé les Dieux & toute la nature.
Pour ſauver un Ingrat, tes ſoins pernicieux,
Trop long-temps ſur ton peuple ont exercé les Dieux.
A tes Sujets enfin, ceſſe d'être contraire.
Eh que leur ſert un Roy, s'il ne leur ſert de Pere !
Leur ſalut deſormais eſt ta ſuprême loy.
Et le ſang de ſon peuple eſt le vray ſang d'un Roy...
Depuis quand tes ſujets t'éprouvent-ils ſi tendre ?
Depuis quand ce devoir ? .... L'amour vient te l'apprendre.
Voilà de ces grands ſoins le retour trop fatal.
Tu n'es Roy que depuis qu'un Fils eſt ton Rival.
Contre luy l'amour ſeul arme tes mains impies,
Voilà le Dieu, barbare, à qui tu ſacrifies !
Etouffons tout l'amour dont mon cœur eſt épris,
N'y laiſſons plus regner que la gloire & mon Fils ;

Sur les mêmes vaiſſeaux préparez pour ſa fuite,
Qu'Erixéne à Samos aujourd'huy ſoit conduite.
Allons.... & que mon cœur délivré de ſes feux,
Commence par l'Amour à triompher des Dieux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIXE'NE, ISME'NE.

ERIXE'NE.

EN vain tu veux calmer le transport qui m'agite.
Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite!
Laisse-moy, porte ailleurs tes funestes avis!
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Voy ce qu'à tes conseils, aujourd'huy trop soûmise,
Je viens de recueillir d'une haine entreprise.
Voy ce que ta fureur & la mienne ont produit,
Mon départ & mahonte ce sera tout le fruit.
Je ne reverray plus ce Prince que j'adore,
Et pour comble d'horreur mon amour croît encore,
En armant contre luy mon devoir inhumain,

Cruelle, tu m'as mis un poignard dans le sein.
Cher Prince, pardonnez....

ISMENE.

Je le vois qui s'avance
De vos transports du moins cachez la violence.

ERIXENE.

Eh comment les cacher! je sçay que je le dois.
Mais le puis-je? & le voir pour la derniere fois!
Fuyons-le cependant, sa presence m'étonne.

SCENE II.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

IDAMANTE.

OU fuyez-vous, Madame?

ERIXENE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez-vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir;
Avec tant de courroux, helas qu'a-t'il à craindre?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre,
Vous partez, je vous aime, & vous me haïssez.

Mes malheurs dans ces mots, semblent être tracez ;
Cependant ce départ, mon amour, vôtre haine,
Ne font pas aujourd'huy ma plus cruelle peine.
C'étoit peu que vôtre ame insensible à mes vœux
Eut de tout son couroux, payé mes tendres feux.
Ce malheureux amour que vôtre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore,
Cet amour qui malgré vôtre injuste rigueur,
N'a jamais plus regné dans le fond de mon cœur,
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non, que mon triste cœur par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer, mais je cours à la mort.
Heureux si mon trépas devenu legitime,
Des pleurs que j'ay causez peut effacer le crime,
Mais si ç'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,
Vous seule en un moment l'avez pû par vos charmes.
Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.
Regnez, vous le pouvez....mon pere est mon Rival.

ERIXE'NE.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre,

Et je ſçay juſqu'où va ſon audace & la vôtre.
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenſer, vous l'avez écouté?
Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable;
Ni que vos yeux cruels me trouvent ſi coupable.
Vôtre cœur à ſon tour épris pour un heros,
N'a pas toûjours haï tout le ſang de Minos.
Pour mon pere en ſecret, vous brûliez inhumaine,
Et moy ſeul en ces lieux j'exerçois vôtre haine.
Quoy vous m'abandonnez à mes ſoupçons jaloux!
Suis-je le malheureux? Madame, l'aimez-vous?

ERIXE'NE.

Moy je pourrois l'aimer! & dans le fond de l'ame,
J'aurois ſacrifié mon devoir à ſa flâme!
Dieux qu'eſt-ce que j'entends? Seigneur oſez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du ſien?
Après ce qu'a produit ſa cruauté funeſte
Qui moy! j'approuverois des feux que je déteſte!
Un amour par le ſang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'inſtant qu'il eſt né!
Ouvrez vos yeux, cruel, & voyez quel ſpectacle
A mis à ſon amour un invincible obſtacle.

Son crime dans ces lieux eſt partout retracé,
Le ſang qui les a teints n'en eſt point effacé.
Là, mon pere ſanglant vint s'offrir à ma vûë,
Et tomber dans les bras de ſa Fille éperduë.
Vos yeux comme les miens l'ont vû ſacrifier,
Faut-il d'autres témoins pour me juſtifier?
Tout ce que j'ay tenté pour m'immoler ſa tête,
L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récens,
Voilà pour mon devoir des Titres ſuffiſans.
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les oublie....
Mais que dis-je? .... & d'où vient que je me juſtifie!
Gardez tous vos ſoupçons, bien loin de les bannir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien, pour m'en punir, deſormais moins ſevere,
Regar[illegible]ans couroux la flâme de mon Pere.
Il vou[illegible]e, Madame, il eſt digne de vous.
Si j'ay fait éclater des ſentimens jaloux,
Pardonnez au tranſport de mon ame éperduë,
Je ne connoiſſois point le poiſon qui me tuë.

Mais quel que ſoit l'amour dont je brûle aujourd'huy,
Ma vertu contre vous deviendra mon appuy.
Je verray ſans regret parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos Ayeux,
Vôtre vertu, Madame, appaiſera les Dieux.
Que ne pourra ſur eux une Reine ſi belle?
Pour moy juſqu'à la mort, toûjours tendre & fidelle,
J'iray ſans murmurer loin de luy, loin de vous,
Sacrifier au Roy mon bonheur le plus doux...
Mais on vient... C'eſt luy-même... Il vous cherche, Madame.
Dieux! quel trouble cruel s'éleve dans mon ame!
Vous ne partirez point puiſqu'il veut vous revoir.
Vous regnerez; ô Ciel quel eſt mon deſeſpoir!

SCENE III.

IDOMENE'E, ERIXE'NE, SOPHRONYME, ISME'NE.

ERIXE'NE.

VOus triomphez, Seigneur, ma vengeance échoüée.
Par le fort ennemi ſe voit déſavoüée,
Ainſi ne forcez plus des yeux baignez de pleurs,
A revoir de mes maux les barbares Auteurs.
D'un ſang qu'il faut venger, par tout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiſer la voix de ce ſang qui gémit,
Je n'entens que ſoupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez, par mon départ, la fin de ma miſere;
Laiſſez-moy loin de vous aller pleurer mon pere.
Permettez.....

IDOMENE'E.

Vous pouvez libre dans mes Etats,
Au gré de vos ſouhaits déterminer vos pas,
Mes ordres ſont donnez & la mer appaiſée,
Offre de toutes parts une retraite aiſée.

Mes vaiſſeaux ſont tous prêts.... Si la fin de mes jours,
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez..., Ma tête condamnée,
Du funeſte bandeau va tomber couronnée.
Je vais pour contenter vous & les Immortels...

ERIXE'NE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux Autels.

SCENE IV.

IDOME'NE'E, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

QUel orgueil! mais quel eſt ce deſſein qui m'étonne?
Par vos ordres exprès quand ſon départ s'ordonne.
Pourquoy l'arrêtez-vous ſur l'eſpoir d'un trépas?...

IDOME'NE'E.

Pourquoy le luy cacher & ne l'en flatter pas,
Puiſque je vais mourir.

SOPHRONYME.

Vous mourir! Dieux! qu'entens-je!

IDOME'NE'E.

IDOMENE'E.

Pour t'étonner ſi fort qu'a ce deſſein d'étrange ?
Plût au ſort que mes mains euſſent moins differé
A rendre au Ciel un ſang dont il eſt alteré.
Pour conſerver celuy que ſa rigueur demande
C'eſt le mien aujourd'huy qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, Seigneur, quel affreux deſeſpoir ?

IDOMENE'E.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir.
Quand j'auray vû mon Fils, je cours y ſatisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix ſanguinaire,
Dieux juſtes ! cependant d'un peuple infortuné,
Détournez le couroux qui m'étoit deſtiné ;
Ceſſez à mes ſujets de déclarer la guerre,
Et juſqu'à mon trépas ſuſpendez le tonnerre.
Tout mon ſang va couler.

SOPHRONYME.

D'un ſi cruel tranſport
Qu'eſperez-vous ?

IDOMENE'E.

Du moins la douceur de la mort.
Je n'obéïray point. Le Ciel impitoyable,
M'offre en vain en ces lieux un ſpectacle effroyable.

Les mortels peuvent-ils vous offenſer aſſez,
Pour s'attirer les maux dont vous les puniſſez?
Dieux puiſſans! qu'ay-je vû! quel funeſte ravage
J'ay crû me retrouver dens le même carnage
Où mon bras ſe plongeoit ſur les bords Phrygiens,
Pour venger Menelas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, helas! ſont-ils moins mon ouvrage?
Une ſeconde Troye a ſignalé ma rage.
J'ay revû ces Sujets ſi tendres pour leur Roy,
Pâles & languiſſans ſe traîner après moy.
Tu les as vû tous prêts de perdre la lumiere
S'empreſſer pour revoir l'auteur de leur miſere.
Non, j'ay le cœur encor tout percé de leurs cris;
J'ay cru dans chacun d'eux voir expirer mon Fils.
De leur ſalut enfin cruel dépoſitaire,
Eſſayons ſi ma mort leur ſera ſalutaire.
Meurs du moins, Roy ſans foy, pour ne plus réſiſter,
A ces Dieux que ta main ne veux pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un ſi grand projet vôtre vertu s'égare.
A des crimes nouveaux vôtre ame ſe prépare.
Vous mourrez, moins Seigneur, pour contenter les Dieux.

Que pour vous dérober aux devoirs de vos vœux.
Voulez-vous ajoûtant le mépris à l'offence
Porter jusqu'aux Autels la desobéïssance ?
Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur,
Le Ciel veut moins de nous l'offrande que le cœur.
Qu'esperez-vous, Seigneur, que prétendez-vous faire ?
Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire
Voulez-vous n'écoutant qu'un transport furieux
Faire couler sans fruit un sang si prétieux ?
Eh qui de nous, helas ! témoin du sacrifice
Voudra de vôtre mort rendre sa main complice ?
Qui prêt à se baigner dans le sang de son Roy,
Voudroit charger sa main de cet horrible employ ?
Qui de nous contre luy n'armeroit pas la sienne ?

IDOMENE'E.

Je le sçais, & n'attens ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien avant ce coup de cette même main
Plongez-moy donc, Seigneur, un poignard dans le sein.
Dût retomber sur moy le transport qui vous guide,
Je ne souffriray point cet affreux parricide.

Nulle crainte en ce jour ne ſçauroit m'émouvoir,
Lorſqu'il faut tout ſauver de vôtre deſeſpoir.
Je ne vous connois plus ; le grand Idoménée
Laiſſe à tous ſes tranſports ſon ame abandonnée.
Ce Heros rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis de lui-même un terme à ſa vertu ?
Jettez ſur vos Sujets un regard moins ſevere ;
Ils vous ont appellé du ſacré nom de Pere.
De cet auguſte nom dédaignant tous les nœuds
Avez-vous condamné vos Sujets malheureux ?
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable ?
Que vôtre mort va rendre encore plus miſerable ?
Que luy deſtinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de déſeſpoir qui ne le ſauve pas ?

IDOMENE'E.

Tu juges mal des Dieux, leur courroux équitable
S'appaiſera bien-tôt par la mort du coupable.
Je vais enfin pour prix de ce qu'ils ont ſauvé
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conſervé.
Mon cœur purifié par le feu des victimes
Mettra fin à vos maux metant fin à mes crimes.
Je ſens même déja dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu ſacré qui le doit conſumer.
Chaque pas, chaque inſtant qui retarde mon zele.

Plonge de mes Sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppoſe donc plus d'inutiles diſcours,
Facilite plûtôt le trépas où je cours.
Veux-tu par les efforts que ton amitié tente
Conduire le coûteau dans le ſein d'Idamante.
Si je pouvois, helas! l'immoler en ce jour
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'Amour.
Qu'il regne, que ſa tête aujourd'huy couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée.
Que mon Fils à ſon tour aſſuré ſur ta foy
Retrouve dans tes ſoins tout ce qu'il perd en moy.
Que par toy tous ſes pas tournez vers la ſageſſe,
D'un torrent de flateurs écarte ſa jeuneſſe.
Accoutumes ſon cœur à ſuivre l'équité;
Conſerve-luy ſur tout cette ſincerité
Rare dans tes pareils, aux Rois ſi neceſſaire.
Sois enfin à ce Fils ce que tu fus au Pere.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embraſſement.

SOPHRONYME *à genoux.*

Non vous ne mourrez point, vôtre cœur inflexible
Nourit en vain l'eſpoir d'un projet ſi terrible.

Immolez-moy, Seigneur, ou craignez....

IDOMENE'E.

Leve-toy.

Quoique prêt à mourir je ſuis toûjours ton Roy.
Je veux être obéï, ceſſe de me contraindre.
Parmi tant de malheurs eſt-ce moy qu'il faut plaindre?
Vois quels ſont les tourmens qui déchirent mon cœur,
Et par pitié du moins laiſſe-moy ma fureur.
Je vois mon Fils. Sur tout que ta bouche fidelle
De mes triſtes projets luy cache la nouvelle.
Je n'en mourrois pas moins, & tes ſoins dangereux
Rendroient ſans me ſauver mon deſtin plus affreux.

SCENE V.

IDOME'NE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDOME'NE'E.

IDamante approchez, vôtre Roy vous fait grace.
Venez, mon Fils, venez qu'un Pere vous embraſſe.
Ne craignez plus mes feux, par un juſte retour
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'Amour.
Oüi, de ce même cœur qui s'en laiſſa ſurprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
Oublions mes tranſports, mon Fils, embraſſez-moy.

IDAMANTE.

Par quel heureux deſtin retrouvay-je mon Roy?
Quel Dieu dans vôtre ſein étouffant la colere
Me rouvre encor les bras d'un ſi genereux Pere?
Que cet embraſſement pour un Fils a d'appas?
Je le deſirois trop pour ne l'obtenir pas.
Idamante accablé des rigueurs d'Erixéne,
N'en a point fait, Seigneur, ſa plus cruelle peine.

Helas ! quel bruit affreux a passé jusqu'à moy,
Vous m'envoyez tremblant & d'horreur & d'effroy.

IDOME'NE'E.

Prince, de vôtre cœur que l'effroy se dissipe,
Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
Quoy qu'il en soit, je vais pour m'en éclaircir mieux
Aux pieds de leurs Autels interroger les Dieux.
Heureux ! si pour sçavoir leur volonté suprême,
Je les eusse plûtôt consulté par moy-même,

IDAMANTE.

Permettez-moy, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOME'NE'E.

Non, mon Fils, où je vais vous ne me suivrez pas.
D'un mystere ou des miens l'unique espoir se fonde,
Je veux seul aujourd'huy percer la nuit profonde.
Vous apprendrez bien-tôt quel sang a dû couler ;
Jusques-là vôtre cœur ne doit point se troubler,
Rejettez loin de vous une frayeur trop vaine.
J'appaiseray les Dieux.... Fléchissez Erixéne.. .
Adieu....

IDAMANTE.

Permettez-moy....

IDOME'NE'E.

Mon Fils.... je vous l'ay dit....

Je vais seul aux Autels, & ce mot vous suffit.

SCENE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Enfin à mes desirs on ne met plus d'obstacle,
Mais que vois-je ! grands Dieux, quel funeste spectacle !
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroy ?
Sophronyme, parlez....

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moy ?
O déplorable sang, famille infortunée,
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée.

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir !
Parlez, où va le Roy ?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah Ciel !

SOPHRONYME.

A ſa fureur mettez un prompt obſtacle
Et ce n'eſt pas ſon ſang que demande l'Oracle.

IDAMANTE.

Quoy ce n'eſt pas ſon ſang ! qu'entens-je ! quelle horreur !
C'eſt donc le mien ?

SOPHRONYME.

Helas, j'en ay trop dit, Seigneur.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMANTE, POLYCLE'TE.

IDAMANTE.

QUay-je entendu ! grands Dieux ! quel horrible myſtere
M'avoit long-temps voilé l'amitié de mon Pere !
A la fin ſans nuage il éclate à mes yeux
Ce ſacrilege vœu, ce myſtere odieux.
Vous, Peuples, qui craignez d'immoler la victime
Dont le ſang doit fléchir le Ciel qoi vous opprime.
Peuples, ceſſez de plaindre un choix ſi glorieux,
Il eſt beau de mourir pour appaiſer les Dieux.
à Polyclète.
Séche ces pleurs honteux où ta douleur te livre,
Que ſervent tes regrets ! que te ſert de me ſuivre ?

Diſſipe tes ſoupçons, ne crains rien, laiſſe-moy,
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le Roy.
Helas! quoy que ſa main par mes ſoins déſarmée,
Ne laiſſe aucune crainte à mon ame allarmée.
Quoy que par tout ſa garde accompagne ſes pas;
Cependant, s'il ſe peut, ne l'abandonne pas.
Je voudrois avec toy le rejoindre moy-même,
Mais je crains les tranſports de ſa douleur extrême.
Je me ſens pénétré de ſes tendres regrets,
Et ne puis, ſans mourir, voir ces triſtes objets.

SCENE V.

IDAMANTE.

ENfin loin des témoins dont l'aſpect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune,
Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens,
Peut donc joüir en paix de ſes derniers momens?
Ciel, quel eſt mon malheur? quelle rigueur extrême?
Quel ſort, pour ennemis m'offre tout ce que j'aime!

Je

Je trouve en même jour conjurez contre moy
Les implacables Dieux, ma Princesse & mon Roy.
Pardonnez Dieux puissans, si je vous fais attendre.
Je le retiendray peu ce sang qu'on va répandre.
Mon cœur de son destin n'est que trop éclaircy;
Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez icy?
Dieux cruels! Que dis-tu, miserable victime?
Né d'un sang criminel, te manque-t'il un crime?
Qu'avoient fait plus que toy, ces peuples malheureux,
Que le Ciel a couvert des maux les plus affreux?
Va termine aux Autels une innocente vie;
Sans accuser les Dieux de te l'avoir ravie.
Et songe en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,
Quelques jours échapez aux rigueurs d'Erixéne?
A qui peut éprouver un sort comme le mien,
La mort est-elle un mal? la vie est-elle un bien?
Helas, si je me plains, & si mon cœur murmure,
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature.
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'est trop tarder.... D'où vient que je frissonne?

Eſt-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne ?
Helas ! il en eſt temps, courons où je le doy,
Je n'attens que la mort, & l'on n'attend que moy.
Aſſez ſur ſes projets mon ame combatuë,
Acedé.... Quel objet vient s'offrir à ma vûë ?
Ah fuyons... mon devoir parleroit vainement,
Si je pouvois encore.... .

SCENE III.

IDAMANTE, ERIXE'NE, ISME'NE

ERIXE'NE.

ARrêtez un moment.
Vous me voyez, Seigneur, inquiéte, éperduë,
De mortelles frayeurs je me ſens l'ame émûë.
De mon devoir toûjours prête à ſubir la loy,
Je courois aux Autels peut-être malgré moy.
J'allois voir immoler dans ma juſte colere,
Le ſang d'Idoménée aux manes de mon Pere.
Qu'ay-je fait ? & de quoy ſe flattoit mon courroux ?
On dit que les effets n'en tombent que ſur vous.
De grace, éclairciſſez mon trouble & mes allarmes ;

D'un peuple qui gémit, & les cris & les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux ſert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il eſt vray que le Ciel, juſte, quoy que ſevere,
Semble enfin reſpecter la tête de mon Pere.
Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et ſous l'arrêt fatal je dois ſeul ſuccomber.
Madame, trop heureux, ſi la mort que j'implore
Appaiſe le couroux de tout ce que j'adore.
S'je puis deſarmer le Ciel & vos beaux yeux,
Je vais par un ſeul coup contenter tous mes Dieux.

ERIXE'NE.

Seigneur, il eſt donc vray qu'une promeſſe affreuſe
Vous livre aux Dieux vengeurs? Qu'ay-je fait malheureuſe?
J'ay revelé l'Oracle, & ma funeſte erreur,
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvois-je des Dieux penetrer le myſtere?
Et croire vos vertus l'objet de leur colere?
Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,
J'euſſe pû me prêter à la main qui vous perd?
Non, Seigneur, non jamais vôtre fiere ennemie

N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
Moy la poursuivre ! helas, les Dieux me sont témoins.
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien ! près de perdre la vie,
Qu'il m'est doux de trouver Erixéne attendrie !

ERIXE'NE.

Oüy malgré mon devoir je ressens vos malheurs,
Et ne puis les causer sans y donner des pleurs.
Je ne puis sans frémir voir le coup qui s'apprête.
Je ne le verray point tomber sur vôtre tête.
Je vais quitter des lieux si terribles pour moy,
Mais je n'y crains pour vous, ni les Dieux, ni le Roy.
Non je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
On ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah plûtôt s'il se peut demeurez en des lieux
Où je vais appaiser la colere des Dieux.
Madame, s'il est vray qu'Erixéne sensible
Ait laissé désarmer son courroux inflexible,
Au nom d'un tendre amour, conservez pour le Roy
Cette même pitié que vous marquez pour moy.

Le coup cruel qui va trancher ma deſtinée,
Tombera moins ſur moy que ſur Idoménée,
Il n'a que trop ſouffert d'un devoir rigoureux,
N'accablez plus, Madame, un Roy ſi malheureux...
Laiſſez-vous attendrir à ma juſte priere,
J'oſe enfin implorer vos bontez pour mon Pere.

ERIXE'NE.

Ciel qu'eſt-ce que j'entends! & que me dites-vous?
Je ſens à ce nom ſeul rallumer mon courroux.
Luy vôtre Pere? ô Ciel! après ſon vœu funeſte!
Gardez de propoſer des nœuds que je déteſte.
Que juſques-là mon cœur portât l'égarement!
Qui lui... le meurtrier d'un Pere, d'un Amant.
Ma haine contre luy ſera toûjours la même,
Je l'abhorre.. ou plûtôt je ſens que je vous aime...
Où s'égare mon cœur! ... de ce que je me dois,
Quel oubly! mes remords ont étouffé ma voix.
Quand je crois rejetter des nœuds illégitimes,
Mon cœur au même inſtant reſpire d'autres crimes,
Qu'ay-je dit! quel ſecret oſay-je reveler!
Me reſte-t'il encor la force de parler?
Ah, Seigneur, puiſqu'enfin, je n'ay pû m'en deffendre,

A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous, ô Ciel! ainſi donc vôtre cœur
Garde même en aimant ſa premiere rigueur?
Calmez de ce tranſport l'injuſte violence,
Vôtre amour eſt-il donc un reſte de vengeance?
Faut-il en voir, helas, tous mes maux redoubler?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler?
Ha cruelle, du moins au moment qu'il éclate,
Ceſſes de m'envier le bonheur qui me flatte.

ERIXE'NE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous ſéduit,
Seigneur, de cet aveu ma mort ſera le fruit.
Si je cede au tranſport où mon amour me livre,
A ma gloire du moins je ne ſçais point ſurvivre.
Mon malheureux Amour paſſe tous mes forfaits,
Je ne ſurvivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il juſqu'à ce point que ma gloire s'oublie!
Ah, Seigneur, cet aveu me coûtera la vie.
Que le deſtin épargne ou termine vos jours,
Oüi, cet aveu des miens doit terminer le cours.
Et quel que ſoit le ſort que vous devez attendre,
Je ne vous verray plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, Seigneur, adieu, qu'à jamais vôtre cœur,

Garde le ſouvenir d'une ſi tendre ardeur.
Pour moy dés ce moment je vais fuïr de la Créte,
Heureuſe, ſi ma mort prévenoit ma retraite.

IDAMANTE.

Eh quoy vous me fuyez! ah du moins dans ces lieux,
Laiſſez-moy la douceur d'expirer à vos yeux.
Ne les détournez point dans ce moment funeſte,
Laiſſez-moy voir encor le ſeul bien qui me reſte.
Demeurez.... ou ma mort....

ERIXE'NE.

Ah de grace, Seigneur,
Par ce cruel diſcours n'accablez point mon cœur.
Mon devoir, malgré moy, vous défend de me ſuivre,
Mais l'Amour malgré luy vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE.

VOus l'ordonnez en vain, je rempliray mon
sort,
Et vôtre seul départ suffisoit pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne.
Jusques-là Dieux puissans, suspendez vôtre haine.
Mais qu'est-ce que j'entens? ... Je tremble, je
frémis.

SCENE DERNIERE.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLE'TE, GARDES.

IDOMENE'E.

VOus m'arrêtez en vain, je veux revoir mon
Fils.
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle,

Respectez les transports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois. . . . Je ne vous quitte pas.
Les Dieux auront en vain juré vôtre trépas.
Ils ordonnent en vain cet affreux Sacrifice,
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah Seigneur, ç'en est trop, n'irritez plus les Dieux,
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux;
Venez sans murmurer sacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie,
Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, Seigneur, qu'un reste de pitié.
Terminez les malheurs d'un Fils qui vous en presse,
Accomplissez enfin une auguste promesse.
De vos retardemens voyez quel est le fruit,
D'ailleurs de vôtre vœu tout le Peuple est instruit.
Chaque instant de ma vie est au Ciel un outrage;
Acquittez-en ce vœu puisqu'elle en fut le gage.

IDOMENE'E.

Inéxorables Dieux! par combien de détours
Avez-vous de mes soins sçû traverser le cours!
Que de vôtre courroux la fatale puissance
A bien sçû se joüer de ma vaine prudence!

Barbares ! quand je meurs, qu'exigez-vous de moy,
N'étoit-ce pas assez pour victime qu'un Roy ?
Par un sang que versoit un repentir sincere,
Je courois aux Autels prêt de vous satisfaire.
Helas ! quand j'ay crû voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.
Il eût fallu vous rendre au sang de la victime,
Gardez-donc vos fureurs, & je reprens mon crime !
Je desavouë enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Desavoüez plûtôt ces horribles transports,
Voyez-en jusqu'icy l'audace infructueuse,
Et revenez aux soins d'une ame vertueuse.
De ces Dieux dont en vain vous bravez le courroux,
Examinez, Seigneur, sur qui tombent les coups.
Faut-il pour attendrir vôtre ame impitoyable,
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable ?
Tout perit, ce n'est plus qu'aux seuls gémissemens
Qu'on peut icy des morts distinguer les vivans.
Dans la nuit du tombeau vos Sujets vont décendre,
Un seul soupir encor semble les en défendre
Seigneur, & ces Sujets prêts de s'immoler tous ?
Offrent aux Dieux vengeurs ce seul soupir pour

vous,

D'un Peuple pour son Roy, si tendre, si fidele,
Du sang de vôtre Fils récompensez le zele.
Ces Peuples que le Ciel soumit à vôtre Loy,
Ne sont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moy?
Terminez par ma mort l'excès de leur misere,
Dans ces tristes momens soyez plus Roy que Pere.
Songez que le devoir de vôtre auguste rang
Ne permet pas toûjours les tendresses du sang.
Versez enfin le mien puisqu'il faut le répandre,
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre.

IDOMENE'E.

Dût le Ciel irrité nous rouvrir les Enfers,
Dût la foudre à mes yeux embraser l'Univers.
Dût tout ce qui respire étouffé dans la flâme,
Servir de monument aux transports de mon ame.
Dûssay-je enfin de tout destructeur furieux
Voir ma rage égaler l'injustice des Dieux,
Je n'immoleray point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah c'est donc trop long-temps épargner Idamante!
Après ce que je sçay, après ce que je voy,
Qui fut jamais, Seigneur, plus criminel que moy?
Chaque moment qui suit vôtre vœu redoutable
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.

Complice du refus que l'on en fait aux Dieux.
Tout mon sang desormais me devient odieux.
Disputez-vous au Ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah d'un vœu qui vous rend aux vœux de vôtre Fils,
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix.
Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,
Je ne vous revoyois que le joüet de l'onde.
Le Ciel plus doux enfin vous rend à mes souhaits,
Puis-je assez luy payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux Autels consacrer les prémices,
Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices.
Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leurs couroux,
Par un present, Seigneur, digne d'eux & de vous.

IDOMENE'E.

Pour me t'immoler pas quand je me sacrifie,
Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, Fils cruel, à perir obstiné,
Viens toi-même immoler ton Pere infortuné.
N'attens pas que touché d'une indigne priere

J'arme contre tes jours une main meurtriere.
Je ſçauray malgré toy t'en ſauver deſormais,
Et de ces triſtes lieux je vais fuïr pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, Seigneur, & quel deſſein barbare....

IDOMENE'E.

N'accuſez que vous ſeul du coup qui nous ſépare.
Mes Peuples par vous-même inſtruits de vôtre ſort
Ne laiſſent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'interêt d'un Fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMENE'E.

Vous tentez ſur mon cœur des efforts ſuperflus.
Adieu, mon Fils.... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE *à genoux.*

Ah Seigneur permettez, qu'à vos deſirs contraires
J'oſe encore oppoſer les efforts.....

IDOMENE'E.

Téméraire,
Arrêtez, ou craignez que mon juſte courroux...

IDAMANTE.

Puiſque par ma douleur je ne puis rien ſur vous,
Soyez donc le témoin du tranſport qui m'anime.
Il ſe tuë.
Dieux recevez mon ſang, voilà vôtre victime....

IDOMENE'E.

Inhumain, juſte Ciel! .... Ah Perſe malheureux!
Qu'ay-je vû!

IDAMANTE.

C'eſt le ſang d'un Prince genereux,
Le Ciel pour s'appaiſer n'en demandoit point d'autre.

IDOMENE'E.

Qu'avez-vous fait, mon Fils?

IDAMANTE.

Mon devoir & le vôtre.
Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loy,
Il falloit le remplir ou par vous ou par moy.
Les Dieux vouloient mon ſang, ma main obéiſſante
N'a pas du plus long-temps épargner Idamante.
De ſon ſang répandu voyez quel eſt le fruit,
Le Ciel eſt appaiſé, l'aſtre du jour vous luit.
Trop heureux! de pouvoir dans mon malheur extrême

Goûter avant ma mort les fruits de ma mort même.

IDOMENE'E.

Helas du coup affreux qui termine ton ſort
N'attens point d'autre fruit que celuy de ma mort.
Dieux cruels! falloit-il qu'une injuſte vengeance
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence!

FIN.

ATRE'I

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGEDIE.

PREFACE.

QUoique je ne connoiſſe que trop combien il eſt inutile de répondre au Public, cette tendreſſe ſi naturelle aux hommes pour leurs Ouvrages l'a emporté ſur mes réflexions. Toute la prudence humaine eſt un frein leger pour un Auteur qui ſe croit lézé. Ce n'eſt pas que je ne ſçache qu'il n'y a plus de ſalut à faire dans quelque Preface que ce ſoit. Le Public ſemble être devenu d'airain pour nous: inacceſſible deſormais à tous ces petits traitez de paix que nous faiſions autrefois avec lui dans nos Préfaces, il nous fait de ſa critique une eſpece de Religion inconteſtable, & veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous loüera. Cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raiſons du monde nous n'ayons ſouvent tort. Plus nous voulons nous juſtifier, plus on nous croit entêtez. Si nous ſommes humbles on nous trouve rampans; ſi nous ſommes modeſtes, hypocrites; ſi nous répondons avec fermeté, nous manquons de reſpect. Un Auteur eſt préciſément comme

un esclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite souvent sans sujet, & qui veut pourtant le maltraiter sans replique. Que le Lecteur ne me sçache point mauvais gré si je me trouve aujourd'hui entre ses mains ; ce n'est assurément point par ma faute. Je proteste avec toute la bonne foy qu'on peut exiger de moy en pareille occasion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a près de trois ans que je refusois constamment mon Atrée ; & je ne l'aurois effectivemẽt jamais donné, si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de pere s'émûrent, je ne pûs sans pitié le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur, avec celles d'un Acteur c'en est trop de moitié : c'est ce qui me détermina en même tems à donner Electre, pour qui je craignois un sort semblable ; & avec une Préface, qui pis est. Pour Idoménée, ce fut une témérité de jeune homme, qui ne connoît point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; c'est d'Atrée. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'Inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la Tragedie comme une action funeste qui devoit être présentée aux yeux des Spectateurs sous des

images interessantes, qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvemens & des traits qui ne blessent ni leur délicatesse, ni les bienséances. Il ne reste plus qu'a sçavoir si je les ai observées ces bienséances si necessaires. J'ai crû pouvoir m'en flater. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, & pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir Atrée sous une figure desagréable, je fais enlever Ærope aux Autels mêmes, & je mets ce Prince (*s'il* m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de la Fontaine :

L'étoit il? ne l'étoit-il point?

J'ay alteré partout la Fable, pour rendre sa vengeance moins affreuse ; & il s'en faut bien que mon Atrée ne soit aussi cruel que celui de Seneque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la Coupe que son frere lui prépare ; & il n'y porte pas seulement les levres. J'avoüerai cependant que cette Scene me parut terrible à moy-même, elle me fit frémir; mais ne m'en sembla pas moins digne de la Tragedie. Je ne vois pas qu'on doive plûtôt l'en exclure que celle où Cleopatre, dans Rodogune, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des Spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'Atrée, je ne

crois pas qu'on puisse mettre sur la Scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moy. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention ; on me chargea de toutes les iniquitez d'Atrée; & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre, comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelles circonspections il faut comparoître devant le Public. Une jolie femme obligée de se trouver parmi des prudes ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais crû que dans un païs où il y a tant de maris maltraitez, Atrée eût eu si peu de Partisans. Pour ce qui regarde la double reconciliation qu'on me reproche, je déclare par avance que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée éleve Plisthene pour faire perir un jour Thyeste par les mains de son propre fils ; surprend un serment à ce jeune Prince, qui desobéït cependant à la vûë de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation ; il feint

une pitié qu'il ne peut sentir ; il se sert ensuite des moyens les plus violens pour obliger Plisthene à executer son serment, ce qu'il refuse de faire. Atrée qui veut se venger de Thyeste, d'une maniere digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde reconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse, est mis en œuvre par ce Prince cruel. Il est impossible que Thyeste lui-même, fût-il aussi fourbe que son frere, ne donne dans le piege qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la Piece sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort ; & si cela est, plus Atrée est fourbe, & mieux j'ai rempli son caractere, puisque la trahison & la dissimulation sont presque toûjours inseparables de la cruauté.

Cette Préface ne concerne que la premiere Edition de mes Oeuvres, & j'ay crû devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde ; mais comme le public à l'égard d'Atrée, ne s'est point piqué dans ses jugemens de cette prétenduë infaillibilité que j'ay osé luy reprocher, il est bien juste, puisqu'il a changé de sentimens que je change de stile, & que je fasse succeder la reconnoissance aux plaintes ; bien entendu que je ne les luy épargneray pas, s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes Pieces le même plaisir qu'il y a pris autrefois

ACTEURS.

ATRE'E, Roy d'Argos.

THYESTE, Roy de Mycenes, frere d'Atrée.

PLISTHENE, Fils d'Ærope & de Thyeſte, crû Fils d'Atrée.

THEODAMIE, Fille de Thyeſte.

EURISTHENE, Confident d'Atrée.

ALCIMEDON, Officier de la Flote.

THESSANDRE, Confident de Pliſthene.

LEONIDE, Confidente de Theodamie.

SUITE D'ATRE'E.

GARDES.

La Scene eſt à Chalcys Capitale de l'Iſle d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATRE'E, EURISTHENE, ALCYMEDON, GARDES.

ATRE'E.

Avec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître,

Les vents qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent avec les flots exciter mon courroux.
Le calme si long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Aviliſſe l'honneur de ſes derniers travaux.
Allez, Alcymedon, que la flote d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'Iſle d'Eubée.
Puiſque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ſes Chefs mes ordres abſolus.

A ſes Gardes.

Que tout ſoit prêt. Et vous, que l'on cherche Pliſthene,
Je l'attends en ces lieux; toy demeure, Euriſthene.

SCENE II.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRE'E.

ENfin ce jour heureux, ce jour tant ſouhaité,
Ranime dans mon cœur l'eſpoir & la fierté ;
Athenes trop long-temps l'azile de Thyeſte,
Eprouvera bien-tôt le ſort le plus funeſte.
Mon fils prêt à ſervir un ſi juſte tranſport,
Va porter dans ſes murs & la flâme & la mort.

EURISTHENE.

Ainſi, loin d'épargner l'infortuné Thyeſte,
Vous détruiſez encor l'azile qui lui reſte :
Ah ! Seigneur, ſi le ſang qui vous unit tous deux
N'eſt plus qu'un titre vain pour ce Roy malheureux :
Songez que rien ne peut mieux remplir vôtre envie
Que le barbare ſoin de prolonger ſa vie ;
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laiſſer vivre encor c'eſt ſe venger de lui.

ATRE'E.

Que je l'épargne, moy ! laſſé de le pourſuivre,

Pour me venger de lui, que je le laiſſe vivre?
Ah! quels que ſoient les maux que Thyeſte ait ſoufferts,
Il n'aura contre moy d'azile qu'aux Enfers:
Mon implacable cœur l'y pourſuivroit encore,
S'il pouvoit s'y vanger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait ſon amour,
Je ſerai ſans honneur tant qu'il verra le jour:
Un ennemi qui peut pardonner une offence,
Ou manque de courage, ou manque de puiſſance,
Rien ne peut arrêter mes tranſports furieux,
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux:
Du plus puiſſant de tous j'ay reçû la naiſſance,
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance:
Enfin mon cœur ſe plaît dans cette inimitié,
Et s'il a des vertus, ce n'eſt pas la pitié.
Ne m'oppoſe donc plus un ſang que je déteſte:
Ma raiſon m'abandonne au ſeul nom de Thyeſte:
Inſtruit par ſes fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de ſon ſang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuſe que lui du malheur qui l'accable,
Le ſang qui nous unit me rend-il ſeul coupable?
D'un criminel amour le perfide enyvré,
A-t-il eu quelque égard pour un nœud ſi ſacré?

Mon

Mon cœur, qui ſans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHENE.

Depuis vingt ans entiers ce couroux affoibli
Sembloit pourtant laiſſer Thyeſte dans l'oubli.

ATRE'E.

Dis plûtôt, qu'à punir mon ame ingénieuſe
Méditoit dès ce temps une vengeance affreuſe :
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler ;
C'eſt un projet enfin à te faire trembler,
Inſtruit des noirs tranſports où mon ame eſt livrée,
Lis mieux dans le ſecret & dans le cœur d'Atrée,
Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toy,
Et je te les cachois ſans ſoupçonner ta foy.
Ecoute. Il te ſouvient de ce triſte hymenée
Qui d'Ærope à mon ſort unit la deſtinée :
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
Mais à peine aux Autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes Autels, & par la main d'un frere
Je me vis enlever une épouſe ſi chere.
Tes yeux furent témoins des tranſports de mon cœur :
A peine mon amour égaloit ma fureur,
Jamais amant trahi ne l'a plus ſignalée.

Mycenes, tu le ſçais, ſans pitié déſolée,
Par le fer & le feu vit déchirer ſon ſein ;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée
Revint après un an entre les mains d'Atrée ;
Quoique déja l'hymen, ou plûtôt le dépit
Euſſent depuis ce temps mis une autre en mon lit.
Malgré tous les appas d'une épouſe nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle :
Mais en vain mon amour brilloit de nouveaux feux,
Elle avoit à Thyeſte engagé tous ſes vœux ;
Et liée à l'ingrat d'une ſecrete chaîne,
Ærope, le dirai-je ? en eut pour fruit Pliſthene.

EURISTHENE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ? quoy Pliſthene, Seigneur,
Reconnu dans Argos pour vôtre ſucceſſeur !
Pour vôtre fils enfin !

ATRE'E.

C'eſt lui-même, Euriſthene ;
C'eſt ce même Guerrier, c'eſt ce même Pliſthene,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor ſous ce nom
Frere de Menelas, frere d'Agamemnon.
Tu ſçais, pour me venger de ſa perfide mere,

Aquel excès fatal me porta ma colere :
Heureux ſi le poiſon qui ſervit ma fureur
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
Celui de l'infidelle éclatoit pour Thyeſte,
Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte :
Je ne puis, ſans frémir, y penſer aujourd'huy,
Ærope, en expirant brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot ſurprit ma vigilance,
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

Il lui montre en ce moment une lettre d'Ærope.

LETTRE D'ÆROPE.

D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
Cher Thyeſte, & je meurs ſans regretter la vie ;
Puiſque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
Je ne murmure point qu'elle me ſoit ravie.
Pliſthene fut le fruit de nos triſtes amours,
S'il paſſe juſqu'à vous, prenez ſoin de ſes jours ;
Qu'il faſſe quelquefois reſſouvenir ſon pere,
Du malheureux amour qu'avoit pour lui ſa mere.

Juge de quel ſuccès ſes ſoins furent ſuivis,
Je retins à la fois ſon billet & ſon fils :
Je voulus étouffer ce monſtre en ſa naiſſance :
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance :

Et méditant dès lors le plus affreux projet,
Je le fis au Palais apporter en secret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine,
Pour remplir mes projets je le nommai Plisthene,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les Destins ennemis.
C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vû paroître;
Je fis perir tous ceux qui pouvoient le connoître:
Et laissant ce secret entre les Dieux & moy,
Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foy.
Après ce que tu sçais, sans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel dessein j'ay conservé Plisthene;
Et puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,
A quel usage enfin j'en destine le cours.

EURISTHENE.

Quoy, Seigneur, sans frémir du transport qui vous guide,
Vous pourriez reserver Plisthene au parricide?

ATRE'E.

Oüi, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en tes lieux;
Sous le nom de mon fils utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le sein de son pere:
Que Thyeste en mourant de son malheur instruit,

De ſes lâches amours reconnoiſſe le fruit.
Oüi, je veux que baigné dans le ſang de ce traître,
Pliſthene verſe un jour le ſang qui l'a fait naître,
Et que le ſien après par mes mains répandu,
Dans ſa ſource à l'inſtant ſe trouve confondu.
Contre Thyeſte enfin tout paroît legitime,
Je n'arme contre luy que le fruit de ſon crime;
Son forfait mit au jour un Prince malheureux,
Il faut par un forfait les en priver tous deux.
Thyeſte eſt ſans ſoupçons, & ſon ame abuſée
Ne me croit occupé que de l'Iſle d'Eubée:
Je ne ſuis en effet deſcendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon ſecret à ſes yeux:
Athenes diſpoſée à ſervir ma vengeance,
Avec moy dès long-temps agit d'intelligence;
Et ſon Roy craignant tout de ma juſte fureur,
De ſon nom ſeulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaiſſeaux menaceront Athenes,
De ce jour tu verras Thyeſte dans mes chaînes;
Ma flote me répond de ce qu'on m'a promis,
Je répondray bien-tôt & du pere & du fils.

EURISTHENE.

Eh bien, ſur vôtre frere épuiſez vôtre haine:

Mais du moins épargnez les vertus de Plisthene.

ATRE'E.

Plisthene né d'un sang au crime accoûtumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé:
Et comme il a déja tous les traits de sa mere,
Il auroit quelque jour les vices de son pere.
Quel peut être le fruit d'un couple incestueux?
Moy-même j'avois crû Thyeste vertueux:
Il m'a trompé, son fils me tromperoit de même:
D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadême:
Le titre de mon fils l'assure de ce rang,
En faudra-t'il pour lui priver mon propre sang?
Que dis-je? pour venger l'affront le plus funeste,
En dépoüiller mes fils pour le fils de Thyeste?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours,
Il est temps desormais qu'elle en tranche le cours:
Je veux par les forfaits où ma haine le livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.
Mais Plisthene paroît, songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrez au silence.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE, EURISTHENE, THESSANDRE, GARDES.

ATRE'E.

PRince, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
Presse enfin un départ trop long-temps differé:
Tout semble en ce moment proscrire un infidele,
La mer mugit au loin, & le vent vous appelle:
Le soldat dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son Chef se croit déja vainqueur:
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Isle même,
Et moy que ce Heros ne sert point à demi,
J'en attens encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce Chef la valeur & le zele,
Je sçai que je n'ai point de Sujet plus fidele;
Aujourd'hui cependant souffrez sans murmurer,
Que vôtre pere encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême,

Jurez-moy donc, mon fils, par les Dieux, par moy-même,
(Si le deſtin pour nous ſe déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes ſouhaits :
Oüi, je puis m'en flater, je connois trop Pliſthene,
Plus ardent que moy-même, il ſervira ma haine.
A peine mon couroux égale ſon grand cœur,
Il vengera ſon pere.

PLISTHENE.

En doutez-vous, Seigneur ?
Eh ! depuis quand ma foy vous eſt-elle ſuſpecte ?
Avez-vous des deſſeins que mon cœur ne reſpecte ?
Ah ! ſi vous en doutiez, de mon ſang le plus pur...

ATRE'E.

Mon fils, ſans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moy qu'à mes loix vôtre main aſſervie,
Vangera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHENE.

Seigneur, je n'ai point crû que pour ſervir mon Roy,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foy,
Faut-il par des ſermens que mon cœur vous raſſûre ?
Le ſoupçonner, Seigneur, c'eſt lui faire une injure :
Vous me verrez toûjours contre vos ennemis

Remplir tous les devoirs de Sujet & de Fils.
Oüi, j'atteſte des Dieux la majeſté ſacrée,
Que je ſerai ſoumis aux volontez d'Atrée ;
Que par moy ſeul enfin ſon couroux aſſouvi,
Fera voir à quel point je lui ſuis aſſervi.

ATRE'E.

Ainſi prêt de punir l'ennemi qui m'offenſe ?
Je puis tout eſperer de vôtre obéïſſance ;
Et le lâche à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez, que vôtre bras à l'Attique funeſte,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeſte.

PLISTHENE.

Moy, Seigneur !

ATRE'E.

Oüi, mon fils, d'où naît ce changement !
Quel repentir ſuccede à vôtre empreſſement ?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faiſiez paroître ?
Tremblez-vous, lorſqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHENE.

Non. Mais daignez m'armer pour un employ plus beau,
Je ſeray ſon vainqueur, & non pas ſon bourreau.

Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?
En répandant son sang je répandrois le vôtre.
Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foy ?

ATRE'E.

Les Dieux m'en sont garants, ç'en est assez pour moy.

PLISTHENE.

Juste Ciel !

ATRE'E.

J'entrevois dans vôtre ame interdite
Des secrets sentimens dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets desormais superflus,
Partez, obéïssez, & ne repliquez plus.
Des bords Athemiens j'attens quelque nouvelle,
Vous cependant volez où l'honneur vous appelle ?
Que ma flotte avec vous se dispose à partir,
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moy-même.

SCENE IV.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

QUai-je fait malheureux ! quelle imprudence extrême !
Je ne ſçai quel effroy s'empare de mon cœur :
Mais tout mon ſang ſe glace, & je frémis d'horreur.
Dieux ! que dans mes ſermens, malgré moy, j'intereſſe,
Perdez le ſouvenir d'une indigne promeſſe,
Ou recevez icy le ſerment que je fais,
En dûſſai-je perir, de n'obéïr jamais.
Mais pourquoy m'allarmer d'un ſerment ſi funeſte?
Que peut craindre un grand cœur quand ſa vertu lui reſte?
Athenes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un ſerment odieux ;
Survivre aux maux cruels dont le deſtin m'accable,
Ce ſeroit plus que lui m'en rendre un jour coupable.
Haï, perſecuté, chargé d'un crime affreux,

Devoré ſans eſpoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je cheris encore;
La mort eſt deſormais le ſeul Dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour,
Ma gloire à mes ſermens, mon cœur à ſon amour.

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quoy, pour une inconnuë....

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Theſſandre? tu l'as vûë.
Non, jamais plus de grace, & plus de majeſté
N'ont diſtingué les traits de la divinité,
Sa beauté, tout enfin, juſqu'à ſon malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême:
De ſuperbes débris, cette noble fierté,
Tout en elle du ſang marque la dignité;
Je te diray bien plus, cette même inconnuë
Voit mon ame à regret dans ſes fers retenuë;
Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang
Ne peut être formé que d'un illuſtre ſang.
Quoi qu'il en ſoit: mon cœur charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans ſon amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, juſtes Dieux,

Dans

Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux !
Déplorable joüet des vents & de l'orage,
Qui même, en l'y poussant, l'envioient au rivage:
Roulant parmi les flots, les morts, & les débris,
Des horreurs du trépas les traits déja flétris,
Mourante entre les bras de son malheureux pere,
Tout prêt lui-même à suivre une fille si chere...
J'entends du bruit: on vient, peut-être c'est le Roy,
Mais non, c'est l'Etrangere. Ah! qu'est-ce que je voy?
Thessandre, un soin pressant semble occuper son ame.

SCENE V.

THEODAMIE, PLISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHENE.

OU portez-vous vos pas ? me cherchez-vous, Madame ?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci ?

THEODAMIE.

C'eſt vous-même, Seigneur, que je cherchois icy.
D'Athenes, dès long-temps embraſſant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner vôtre flote s'aprête ;
Que chaque inſtant d'Atrée excitant le courroux,
Pour ſortir de Chalcys elle n'attend que vous ;
Si ce n'eſt pas vous faire une injuſte priere,
Je viens vous demander un vaiſſeau pour mon pere :
Le ſien, vous le ſçavez, perit preſque à vos yeux,
Et nous n'avons d'apui que de vous en ces lieux ;
Vous ſauvâtes des flots & le pere & la fille,
Achevez de ſauver une triſte famille.

PLISTHENE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois,
D'Atrée, en ces climats tout reſpecte les loix;
Il n'eſt que trop jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Je ne puis rien ici, ſi ce n'eſt par lui-même:
Il reverra bien-tôt ſes vaiſſeaux avec ſoin.
Et du départ lui-même il doit être témoin.
Voyez-le. Il vous ſouvient comme il vous a reçûë
Le jour que ce Palais vous offrit à ſa vûë;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit ſon appui,
Son cœur ne ſera pas moins ſenſible aujourd'hui;
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile:
Mais qui peut vous forcer à quitter cet azile?
Quel déplaiſir ſecret vous chaſſe de ces lieux?
Mon amour vous rend-il ce ſéjour odieux?
Ces bords ſont-ils pour vous une terre étrangere?
N'y reverra-t'on plus ni vous ni vôtre pere?
Quel eſt ſon nom, le vôtre, où portez-vous vos pas?
Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas?

THEODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intereſſe,
Mon nom eſt peu connu, ma patrie eſt la Grece,
Et j'ignore en quels lieux, ſortant de ces climats,

Malgré vôtre rigueur, de mes plus tendres ſoins.

SCENE VI.

THEODAMIE, LEONIDE.

THEODAMIE.

OU ſommes-nous ? helas ! ma chere Leonide,

Quel Aſtre injurieux en ces climats nous guide ?

O vous qui nous jettez ſur ces bords odieux,

Cachez-nous au Tyran qui regne dans ces lieux,

puiſſans ! ſauvez-nous d'une main ennemie !

jour pour Thyeſte & pour Theodamie !

qui nous pourſuit vois quelle eſt la ri-

eur ;

après vingt ans rallumant ſa fureur,

d'autres interêts déguiſant ce myſtere,

e pour déſoler l'azile de ſon frere ;

fortuné Thyeſte inſtruit de ce danger,

our en ſecret arme pour ſe venger.

du vain eſpoir de rentrer dans Mycenes,

Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athenes,
Ou pendant que Chalcys par de puiſſans efforts
Retiendroit le Tyran ſur ces funeſtes bords.
Inutiles projets, inutile eſperance,
L'Euripe a tout détruit, plus d'eſpoir de vengeance;
Et c'eſt ce même Amant, ce Prince genereux,
Sans qui nous periſſions ſur ce rivage affreux,
Ce Prince à qui je dois le ſalut de mon pere,
Qui la foudre à la main va combler ſa miſere.
Athenes va tomber, ſi pour comble de maux,
Thyeſte dans ſes murs n'accable ce Heros;
Trop heureux cependant, ſi de l'Iſle d'Eubée
Il pouvoit s'éloigner ſans le ſecours d'Atrée:
Sauvez-l'en, s'il ſe peut, grands Dieux, vôtre courroux
Pourſuit-il des mortels ſi ſemblables à vous?
Ciel! puiſqu'il faut punir, venge-toy ſur ſon frere;
Atrée eſt un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
Helas! Thyeſte en vain s'y cache à tous les yeux;

Quoiqu'abſent dès long-temps, on peut le reconnoître,
Heureux que ſa langueur l'empêche d'y paroître.

LEONIDE.

Eſperez du deſtin un traitement plus doux.
Que craindre d'un Tyran quand ſon fils eſt pour vous ?
Attendez tout d'un cœur & genereux & tendre,
La main qui nous ſauva peut encor vous défendre,
Tout n'eſt pas contre vous dans ce fatal ſéjour,
Puiſque déja vos yeux y donnent de l'amour.

THEODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour ſi funeſte ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeſte !
Helas ! ſi cet amour eſt un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y ſois moins livrée,
La fille de Thyeſte aime le fils d'Atrée.
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi,
Craint plus en lui l'Amant qu'il ne craint l'Ennemi ;

Mais mon pere m'attend, allons lui faire entendre
Pour un départ ſi prompt le parti qu'il faut prendre;
Heureuſe cependant ſi ce funeſte jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de nôtre amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THEODAMIE, LEONIDE.

THYESTE.

CE n'eſt plus pour tenter une grace incertaine,
Mais avant ſon départ je voudrois voir Pliſthene;
Leonide, ſçachez s'il n'eſt point de retour.
Ma fille, il faut ſonger à fuir de ce ſéjour.
Tout menace à la fois l'azile de Thyeſte,
Défendons, s'il ſe peut, le ſeul bien qui nous reſte;
D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?

Mais mon pere m'attend, allons lui faire en
dre
Pour un départ si prompt le parti qu'il faut
dre ;
Heureuse cependant si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de
amour.

Fin du premier Acte.

TRA[illegible]

A[illegible]

SCE[illegible]

TH[illegible]

C[illegible] ux,

Ma[illegible]

[illegible]

Leonide, [illegible]

Ma fille, [illegible] oux,

[illegible] n pour

[illegible] re.

[illegible] ux,

Pourquoi ſur mes deſirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le Tyran, qu'en avez-vous à craindre?
Sans lui, ſans ſon ſecours quel ſera mon eſpoir?
Vous voyez que Pliſthene eſt ici ſans pouvoir,
Qu'il va bien-tôt voguer vers le Port de Pyrée,
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
La voile ſe déploye, & flote au gré des vents,
Laiſſez-moy profiter de ces heureux inſtans:
Voyez, puiſqu'il le faut, l'inexorable Atrée.
Si ſa flote une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me ſera-t'il permis
De ſortir deſormais de ces lieux ennemis?

THEODAMIE.

Ne précipitez rien, quel interêt vous preſſe?
Pourquoy, Seigneur, pourquoy vous expoſer ſans ceſſe?
A peine enfin ſauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des perils nouveaux;
A partir de Chalcys le Tyran ſe prépare,
Les vents vont de cette Iſle éloigner ce Barbare:
D'un ſecours dangereux ſans tenter le hazard,
Cachez-vous avec ſoin juſques à ſon départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conſeil ! Eh quoy ! vous pouvez croire
Que je veüille à mes jours ſacrifier ma gloire ?
Non, non, je ne puis voir déſoler ſans ſecours,
Ces Etats ſi long-temps l'azile de mes jours,
Moy qui ne prétendois m'emparer de Mycenes,
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athenes ;
Je l'abandonnerois lorſqu'elle va perir ?
Non, je cours dans ſes murs la défendre ou mourir.
Vous m'oppoſez en vain l'impitoyable Atrée,
Peut-il me ſoupçonner d'être en cette contrée ?
Sans apui, ſans ſecours, ſans ſuite dans ces lieux,
Sans éclat qui ſur moy puiſſe attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere celeſte,
Helas ! & qui pourroit reconnoître Thyeſte ?
Voyez donc le Tyran ; quel que ſoit ſon courroux,
C'eſt aſſez que mon cœur n'en craigne rien pour vous :
Ma fille vous ſçavez que ſa main meurtriere
Ne pourſuit point ſur vous le crime d'une mere.
C'eſt moy ſeul, c'eſt Ærope enlevée à ſes vœux,
Et vous ne ſortez point de ce ſang malheureux :

Allez, vôtre frayeur qui dans ces lieux m'arrête,
Eſt le plus grand peril qui menace ma tête;
Demandez un vaiſſeau, quel qu'en ſoit le danger,
Mon cœur au deſeſpoir n'a rien à ménager.

THEODAMIE.

Ah! periſſe plûtôt l'azile qui nous reſte,
Que de tenter, Seigneur, un ſecours ſi funeſte.

THYESTE.

En dûſſay-je perir, ſongez que je le veux,
Sauvez-moy par pitié de ces bords dangereux;
Du Soleil à regret j'y revois la lumiere,
Malgré moy le ſommeil y ferme ma paupiere;
De mes ennuis ſecrets rien n'arrête le cours,
Tout à de triſtes nuits joint de plus triſtes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Juſqu'au fond de mon cœur ſemble ſe faire entendre:
J'en ſuis épouvanté. Les ſonges de la nuit
Ne ſe diſſipent point par le jour qui les ſuit:
Malgré ma fermeté, d'infortunez préſages
Aſſerviſſent mon ame à ces vaines images;
Cette nuit même encor, j'ay ſenti dans mon cœur
Tout ce que peut un ſonge inſpirer de terreur:
Près de ces noirs détours, que la rive infernale

Forme

Forme à replis divers dans cette Isle fatale,
J'ai crû long-tems errer parmi des cris affreux,
Que des Manes plaintifs poussoient jusques aux Cieux :
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai crû d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre :
Bien plus, j'ai crû la voir s'avancer jusqu'à moy,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroy.
Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste ?
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste ?
Le Spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusques sur son tombeau :
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant, & la vûë égarée,
Plus terrible pour moy dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le Spectre, & ses gémissemens.
J'ai crû voir le Barbare entouré de Furies,
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;
Et sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope à cet aspect plaintive & désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée :

Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuiſſans,
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée :
Le cruel, d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits m'abreuver de mon ſang :
Le flambeau s'eſt éteint, l'Ombre a percé la terre,
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

THEODAMIE.

D'un ſonge ſi cruel quelle que ſoit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler vôtre grand cœur ?
C'eſt une illuſion.....

THYESTE.

J'en croirois moins un ſonge,
Sans les ennuis ſecrets où ma douleur me plonge ;
J'en crains plus du Tyran qui régne dans ces lieux,
Que d'un ſonge ſi triſte, & peut-être des Dieux :
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THEODAMIE.

Vous connoiſſez auſſi les vertus de Pliſthene ?

THYESTE.

Quoiqu'il ſoit né d'un ſang que je ne puis aimer,
Sa generoſité me force à l'eſtimer ;
Ma fille, à ſes vertus je ſçai rendre juſtice,
Des fureurs du Tyran ſon fils n'eſt point complice :
Je ſens bien quelquefois que je dois le haïr ;
Mais mon cœur ſur ce point a peine à m'obéïr ;
Helas ! & plus je vois ce genereux Pliſthene,
Plus j'y trouve des traits qui deſarment ma haine :
Mon cœur qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter ſur ſon pouvoir.
Quoique ſur ſa vertu vous ſoyez raſſurée,
Je ſuis toûjours Thyeſte, & luy le fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran, je vous laiſſe avec luy ;
Ma fille, devenez vous-même nôtre appui ?
Tentez tout ſur le cœur de mon barbare frere,
Songez qu'il faut ſauver & vous & vôtre pere.

SCENE II.

ATRE'E, THEODAMIE, EURISTHENE, ALCIMEDON, LEONIDE, GARDES.

ALCIMEDON.

Vous tenteriez, Seigneur, un inutile effort;
Je le sçai d'un Vaisseau qui vient d'entrer au Port:
On ne sçait s'il a pris la route de Mycenes:
Mais depuis près d'un mois il n'est plus dans Athenes;
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci,
Le Chef de ce Vaisseau sera bien-tôt ici.

ATRE'E.

Qu'il vienne, Alcimedon; allez, qu'on me l'amene,
Je l'attens; avec luy faites venir Plisthene,
Il doit être déja de retour en ces lieux.
à Theodamie,
Madame, quel dessein vous presente à mes yeux?

THEODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une Etrangere aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès long-temps qu'un Roy si genereux
Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
Sur ces bords échapée au plus cruel naufrage,
Les flots, de mes débris ont couvert ce rivage;
Sans appui, sans secours dans ces lieux écartez,
J'attens tout desormais de vos seules bontez.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable:
Puis-je esperer, Seigneur, qu'un Roy si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
M'accorder un Vaisseau pour sortir de ces lieux.

ATREE.

Puisque la Mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez; & bien-tôt vous serez satisfaite;
Disposez de ma flote avec autorité.
Un Vaisseau suffit-il pour vôtre sûreté?
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,
Où vous conduira-t-il?

THEODAMIE.

Seigneur, c'eſt à Bizance,
Où je prétens bien-tôt, aux pieds de nos Autels,
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

ATRE'E.

Mais Bizance, Madame, eſt-ce vôtre patrie?

THEODAMIE.

Non, j'ai reçû le jour peu loin de la Phrygie.

ATRE'E.

Par quel étrange ſort, ſi loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux Etats?
Ce Vaiſſeau que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Bizance, ou du Port de Pyrée?
En vous ſauvant des flots, mon fils, je m'en ſouviens,
Ne trouva ſur ces bords que des Athéniens.

THEODAMIE.

Peut-être comme nous le jouët de l'orage,
Ils furent comme nous pouſſez ſur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce Palais a ſauvez vôtre fils,
Ne ſont point nez, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRE'E.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere,

Plisthene sur ces bords rencontra vôtre pere :
Dédaigne-t-il un Roy qui devient son appui ?
D'où vient que devant moy vous paroissez sans luy ?

THEODAMIE.

Mon pere infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret, Seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

ATRE'E.

Gardes, faites venir l'Etranger en ces lieux.

THEODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misere.

ATRE'E.

Je veux de ses malheurs consoler vôtre pere ;
Je ne veux rien de plus : mais quel est vôtre effroy ?
Vôtre pere, Madame, est-il connu de moy ?
A-t-il quelques raisons de redouter ma vûë ?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émûë ?

THEODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroy mon cœur n'est agité ;
Mon pere peut ici paroître en sûreté.
Helas ! à se cacher qui pourroit le contraindre ?

Etranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à craindre?
A ſes jours languiſſans le péril attaché,
Le retenoit, Seigneur, ſans le tenir caché.
Le voilà, je ſuccombe, & me ſoûtiens à peine!
Dieux! cachez-le au Tyran, ou ramenez Pliſthene.

SCENE III.

ATRE'E, THIESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

ATRE'E.

ETranger malheureux! que le ſort en courroux,
Laſſé de te pourſuivre, a jetté parmi nous,
Quel eſt ton nom, ton rang? quels humains t'ont vû naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRE'E.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoclete.

ATRE'E.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toûjours le joüet du destin irrité.

ATRE'E.

Où s'adressoient tes pas, & de quelle contrée
Revenoit ce Vaisseau brisé près de l'Eubée ?

THYESTE.

De Sestos, & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRE'E.

Et tu vas de ces lieux ? .....

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie,
Où je vais terminer ma déplorable vie,
Esperant aujourd'hui que de vôtre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez. .....

ATRE'E.

Quel son de voix a frapé mon oreille ?

Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille ?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans ?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens ?
Toy, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel ! rends vrais mes soupçons, & que ce soit luy-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix,
Voilà ses traits encor : Ah ! c'est luy que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine,
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine :
Il fait pour se cacher des efforts superflus ;
C'est Thyeste luy-même, & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moy Thyeste, Seigneur !

ATRE'E.

Oüi, toy-même, perfide ;
Je ne le sens que trop au transport qui me guide,
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier un nom si mépriſable ;
En est-il sous le Ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien reconnois-moi, je ſuis ce que tu veux,
Ce Thyeſte ennemi, ce frere malheureux.
Quand même tes ſoupçons, & ta haine funeſte,
N'euſſent point découvert l'infortuné Thyeſte,
Peut-être que la mienne, eſclave malgré moy,
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toy.

ATRE'E.

Ah! traître, ç'en eſt trop, le couroux qui m'anime
T'apprendra ſi je ſçai comme on punit un crime.
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains;
Sans doute que les Dieux approuvent mes deſſeins,
Puiſqu'avec ma fureur leurs ſoins d'intelligence,
T'amenent dans des lieux tous pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras: Oüi, c'eſt fait de ton ſort,
Ton nom ſeul en ces lieux eſt l'Arrêt de ta mort:
Rien ne t'en peut ſauver, la foudre eſt toute prête,
J'ai ſuſpendu long-temps ſa chûte ſur ta tête:
Le temps qui t'a ſauvé d'un vainqueur irrité,
A groſſi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance?
Attens-tu de Thyeſte une nouvelle offenſe?
Si j'ai pû quelque temps te déguiſer mon nom,
Le ſoin de me venger en fut ſeul la raiſon.
Ne crois pas que la peur des fers ou du ſupplice,
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vû trancher ſes jours;
La même main des miens doit terminer le cours:
Je n'en puis regreter la triſte deſtinée:
Précipite, inhumain, leur courſe infortunée,
Et ſois ſûr que contr'eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moy l'horreur de te revoir.

ATRE'E.

Vil rebut des mortels, il te ſied bien encore
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre!
Hola, Gardes à moy.

THEODAMIE.

Que faites-vous, Seigneur!
Dieux! ſur qui va tomber vôtre injuſte rigueur?
Ne ſuivrez-vous jamais qu'une aveugle colere?
Ah! dans un malheureux reconnoiſſez un frere.
Que ſur ſes noirs projets vôtre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plûtôt la vertu.

Immolez

Immolez donc, Seigneur, & le pere, & la fille ;
Baignez-vous dans le ſang d'une triſte Famille :
Thyeſte par vous ſeul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRE'E.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendriſſe.
Qu'on lui donne la mort : Gardes, qu'on m'obéïſſe,
De ſon ſang odieux qu'on épuiſe ſon flanc. . . . .
Mais non : une autre main doit verſer tout ſon ſang :
Oublîois-je ? . . . Arrêtez, qu'on me cherche Pliſthene.

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

PLISTHENE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entens? quelle fureur ſoudaine
De vôtre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux?
Qui peut cauſer ici ces tranſports furieux?

THEODAMIE.

Ces tranſports où l'emporte une injuſte colere,
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux pere:
Sauvez-le, s'il ſe peut, des plus funeſtes coups.

PLISTHENE.

Vôtre pere, Madame! ô Ciel! que dites-vous?
à Atrée.
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuſe-t-on? quel crime, quel outrage
De l'hoſpitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il à ſon tour violé ceux des Rois?

Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,
A le priver du jour qui puiſſe vous contraindre?

ATRE'E.

Etranger dans ces lieux? que tu le connois mal!
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal;
C'eſt de tous les humains le ſeul que je déteſte,
Un perfide, un ingrat, en un mot c'eſt Thyeſte.

PLISTHENE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! luy, Thyeſte, Seigneur?
Eh bien, en doit-il moins fléchir vôtre rigueur?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRE'E.

Que vois-je? quoi! mon fils armé contre moy-même?
Quoi! celuy qui devroit m'en vanger aujourd'hui,
Oſe à mes yeux encor s'intereſſer pour luy?
Lâche, c'eſt donc ainſi qu'à ton devoir, fidele,
Tu diſpoſes ton bras à ſervir ma querelle?

PLISTHENE.

Plûtôt mourir cent fois: je n'ai point à choiſir;
Dans mon ſang, s'il le faut, baignez-vous à loiſir.

Seigneur, par ces genoux que vôtre fils embraſſe,
Accordez à mes vœux cette derniere grace :
Après l'avoir ſauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le ſauver de vous ?
A mes juſtes deſirs que vos tranſports ſe rendent :
Voyez quel eſt le ſang que mes pleurs vous demandent ?
C'eſt le vôtre, Seigneur, non un ſang étranger ;
C'eſt en lui pardonnant qu'il faut vous en vanger.

ATRE'E.

Le perfide, ſi prêt d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il ſeulement implorer ma clemence ?

THYESTE.

Que pourroit me ſervir d'implorer ſon ſecours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toûjours ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere ?
Qui de nous deux, cruel, pourſuit ici ſon frere ?
Depuis vingt ans entiers que n'ai-je point tenté
Pour calmer les tranſports de ton cœur irrité ?
Surmonte comme moy la vengeance & la haine,
Regle tes ſoins jaloux ſur les ſoins de Pliſthene,
Et tu verras bien-tôt, ſi j'en donne ma foy,
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moy.

ATRE'E.

Quels ſeront tes garants, lorſque le nom de frere
N'a pû garder ton cœur d'un amour temeraire ?
Quand je t'ai vû ſoüiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux ?
Que peux-tu m'oppoſer qui parle en ta défenſe,
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux,
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma miſere,
Conſidere un moment ton déplorable frere :
Que peux-tu ſouhaiter qui te parle pour moy ?
Regarde en quel état je parois devant toy.

PLISTHENE.

Ah ! rendez-vous, Seigneur ? Je vois que la Nature
Dans vôtre cœur ſenſible excite un doux murmure ;
Ne la combattez point par des ſoins odieux,
Elle n'inſpire rien qui ne vienne des Dieux :
C'eſt vôtre frere enfin, que rien ne vous arrête,
De ſa fidelité je réponds ſur ma tête.

ATRE'E.

Pliſthene, ç'en eſt fait, je me rends à ta voix,
Je me ſens attendri pour la premiere fois :

Je veux bien oublier une ſanglante injure :
Thyeſte, ſur ma foy que ton cœur ſe raſſûre :
De mon inimitié ne crains point les retours,
Ce jour même en verra finir le triſte cours :
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Pliſthene ;
C'eſt le ſceau d'une paix qui doit finir ma haine :
Ses ſoins & ma pitié te répondront de moy,
Et mon fils à ſon tour me répondra de toy.
Je n'en demande point de garant plus ſincere :
Prince, c'eſt donc ſur vous que s'en repoſe un pere :
Allez, & que ma Cour témoin de mon couroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

Toy, fais-les avec ſoin obſerver, Euriſthene ;
Diſperſe les Soldats les plus chers à Pliſthene ;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens ſans t'arrêter me rejoindre en ces lieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRE'E.

ENfin, graces aux Dieux, je tiens en ma puiſſance
Le perfide ennemi que pourſuit ma vengeance :
On l'obſerve en ces lieux, il ne peut échaper ;
La main qui l'a ſauvé ne ſert qu'à le tromper.
Vengeons-nous, il eſt temps que ma colere éclate,
Profitons avec ſoin du moment qui la flate,
Et que l'ingrat Thyeſte éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans ſon amour.

EURISTHENE.

Et qui vous répondra que Pliſthene obéïſſe ?
Que de cette vengeance il veüille être complice ?

Ne vous ſouvient-il plus que prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous deſobéïr ?

ATRE'E.

Il eſt vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me ſuis vû contraint de n'oſer l'entreprendre,
D'en differer enfin le moment malgré moy :
Mais qui l'a pû porter à me manquer de foy ?
N'avoit-il pas juré de ſervir ma colere ?
Tant de ſoins redoublez pour la fille & le pere,
Ne ſont-ils les effets que d'un cœur genereux ?
Non, non, la ſource en eſt dans un cœur amoureux :
Tant d'ardeur à ſauver cette race ennemie,
Me dit trop que Pliſthene aime Theodamie ;
Je n'en puis plus douter, il la voit chaque jour :
Il a pris dans ſes yeux ce déteſtable amour ;
Et je m'étonne encor d'une ardeur ſi funeſte :
Que pouvoit-il ſortir d'Ærope & de Thyeſte,
Qu'un ſang qui dût un jour aſſouvir mon courroux
Le crime eſt fait pour luy, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où ſon penchant le guide ;
Joignons à tant d'horreurs, l'horreur d'un parricide,

Puis-je mieux me venger de ce ſang odieux,
Que d'armer contre luy ſon forfait & les Dieux?
Heureux qu'en ce moment le crime de Pliſthene,
Me laiſſe ſans regret au couroux qui m'entraîne.
Qu'il vienne ſeul ici.

SCENE II.

ATRE'E *ſeul.*

LE Soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté :
De ſon amour pour luy ma vengeance allarmée
Déja loin de Chalcys a diſperſé l'Armée :
Tout ce que ce Palais raſſemble autour de moy,
Sont autant de ſujets dévoüez à leur Roy.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puiſſance ?
Son amour me répond de ſon obéïſſance :
Par un coup ſi cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de ſi près encor je m'en vais l'obſerver ;
Que malgré tous ſes ſoins ma vengeance aſſûrée,
Lavera par ſes mains les injures d'Atrée ;

Je le vois ; & pour peu qu'il oſe la trahir,
Je ſçais bien le ſecret de le faire obéïr.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE.

ATRE'E.

LAſſé des ſoins divers dont mon cœur eſt la proye,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur ſe déploye :
Tout ſemble offrir ici l'image de la paix ;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'Amour qui ſi ſouvent loin de nous nous entraîne,
N'eſt point dans ſes retours auſſi prompt que la haine.
J'avois crû par vos ſoins mon courroux étouffé ;
Mais je ſens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur deſormais ne peut plus ſe contraindre,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'elle pourra s'éteindre ;
Et j'attens que le bras chargé de la ſervir,
Loin d'arrêter ſon cours, ſoit prêt à l'aſſouvir.

Pliſthene, c'eſt à vous que ce diſcours s'adreſſe :
J'avois crû, ſur la foy d'une ſainte promeſſe,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :
Mais Pliſthene tient mal ce qu'il m'avoit promis ;
Et bravant ſans reſpect & les Dieux & ſon pere,
Son cœur pour eux & luy n'a qu'une foy legere.

PLISTHENE.

Où ſont vos ennemis ? J'avois crû que la paix
Ne vous en laiſſoit point à craindre en ce Palais ;
Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zele,
Et qu'un fils pour ſon Roy reſpectueux, fidele,
Qui n'a point merité ces cruels traitemens :
Où ſont vos ennemis, & quels ſont mes ſermens ?

ATRE'E.

Où ſont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Thyeſte eſt dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre ?
Vous deviez l'immoler à mon reſſentiment :
Voilà mon ennemi, voilà vôtre ſerment.

PLISTHENE.

Quelle que ſoit la foy que je vous ai jurée,
J'aurois crû que la vôtre eût été plus ſacrée ;

Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,
M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense ;
Je ne me souviens plus que de vôtre clemence ;
Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens,
Et vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

ATRE'E.

Sans vouloir dégager un serment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous rempliſſions le nôtre ?
Et tu verras bien-tôt, si j'explique le mien,
Que ce dernier serment ajoûte encore au tien.
J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Plisthene,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
Fais couler tout le sang que j'exige de toy ;
Ta main de mes sermens aura rempli la foy.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure ?
Qui de nous deux enfin est ici le parjure ?

PLISTHENE.

Ah ! Seigneur, puis-je voir vôtre cœur aujourd'hui
Descendre à des détours si peu dignes de luy ?

Non,

Non, par de feints ſermens je ne crois point qu'Atrée
Ait pû braver des Dieux la majeſté ſacrée,
Se joüer de la foy des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus ſaints.
Enchanté d'une paix ſi long-temps attenduë,
Je vous loüois déja de nous l'avoir renduë;
Et je m'applaudiſſois dans des momens ſi doux
D'avoir pû d'un Héros deſarmer le couroux.
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offenſe,
Qui maître de punir mépriſoit la vengeance:
Thyeſte eſt criminel, voulez-vous l'être auſſi?
Sont-ce-là vos ſermens? pardonnez-vous ainſi?

ATRE'E.

Qui moy, lui pardonner! les fieres Eumenides
Du ſang des malheureux ſont cent fois moins avides,
Et leur farouche aſpect inſpire moins d'horreur,
Que Thyeſte aujourd'hui n'en inſpire à mon cœur.
Quels que ſoient mes ſermens, trop de fureur m'anime:
Perfide, il te ſied bien d'oſer m'en faire un crime:
Laiſſe-là ces ſermens: ſi j'ai pû les trahir,
C'eſt au Ciel d'en juger, à toy de m'obéir.

Dans un fils qui faisoit ma plus chere esperance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance:
Plisthene est un Héros, son pere est outragé;
Il a de la valeur, je ne suis pas vangé:
Ah! ne me force point dans ma fureur extrême:
Que sçais-je, helas! peut-être à t'immoler toy-même:
Car enfin puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur.

PLISTHENE.

Versez le sang d'un fils s'il peut vous satisfaire
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire:
S'il faut voir vôtre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé:
Oüi, Seigneur, & ma main loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de vôtre frere:
Seconder vos fureurs ce seroit vous trahir;
Vôtre gloire m'engage à vous desobéir.

ATRE'E.

Enfin, j'ouvre les yeux, ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'interêt qui te guide:
Va, trahis pour Thyeste & les Dieux & ta foy,
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toy:
Ose encor me jurer que pour Theodamie

Ton cœur ne brûle point d'une flâme ennemie.

PLISTHENE.

Ah! si c'eſt-là trahir mon devoir & ma foy,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moy.
Oüi, Seigneur, il eſt vrai, la Princeſſe m'eſt chere;
Jugez ſi c'eſt à moy d'aſſaſſiner ſon pere:
Vous connoîtrez le feu qui dévore mon ſein,
Et pour verſer ſon ſang, vous choiſiſſez ma main.

ATRE'E.

Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure?
Voyons ſi cet amour qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéïr:
Tu n'auras pas en vain aimé Theodamie:
Venge-moi dès ce jour, ou c'eſt fait de ſa vie.

PLISTHENE.

Ah! grands Dieux!

ATRE'E.

Tu frémis, je t'en laiſſe le choix,
Et te le laiſſe, ingrat, pour la derniere fois.

PLISTHENE.

Ah! mon choix eſt tout fait dans ce moment funeſte,
C'eſt mon ſang qu'il vous faut, non le ſang de Thyeſte.

ATRE'E.

Quand l'amour, de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien :
Obéïs cependant, acheve ma vengeance,
L'instant fatal approche, & Thyeste s'avance :
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton Amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits, avec luy je te laisse ;
Au secours de ta main appelle ta Princesse :
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHENE.

Quoi ! vous l'immoleriez ? je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épouvante :
Ah ! Seigneur ?

ATRE'E.

Viens donc voir expirer ton Amante ?
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

PLISTHENE *seul.*

Dieux ! plongez-moi plûtôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attens pas que ma main meurtriere
Fasse couler le sang de ton malheureux frere :
Assouvis si tu veux ta fureur sur le mien :
Mais, dûssai-je en périr, je défendrai le sien.

SCENE IV.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

PRince, qu'un tendre soin dans mon sort interesse,
Héros dont les vertus charment toute la Gréce,
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & sûr appui.

PLISTHENE.

Quel appui, juste Ciel! quel cœur impitoyable
Ne seroit point touché du sort qui vous accable;
Ah! plût aux Dieux pouvoir aux dépens de mes jours,
D'une si chere vie éterniser le cours:
Que je verrois couler tout mon sang avec joye,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proye!
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, Seigneur,
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit pitié qui l'inspire,
Tout m'est cher d'un Héros que l'Univers admire:

Que ne puis-je exprimer ce que je ſens pour vous?
Non, l'amitié n'a pas de ſentimens ſi doux.

PLISTHENE.

Ah! ſi je vous ſuis cher, que mon reſpect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur ſuprême:
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en eſt témoin,
A peine la Nature iroit-elle auſſi loin;
Et ma tendre amitié par vos maux conſacrée,
A ſemblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez; le Ciel ſçait ſi je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéïr.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaître d'allarmes!
Vous ſoûpirez, la mort eſt peinte dans vos yeux;
Vos regards attendris ſe tournent vers les Cieux:
Quel malheur ſi terrible a pû troubler Plisthene?
Juſqu'au fond de mon cœur je reſſens vôtre peine.
Voulez-vous dérober ce ſecret à ma foy?
Quand je ſuis tout à vous, n'êtes-vous point à moy?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?

Ma fille ne m'eſt pas plus chere que vous-même.

PLISTHENE.

Faut-il la voir périr dans ces funeſtes lieux ?

THYESTE.

Quel étrange diſcours ! cher Prince, au nom des Dieux,
Au nom d'une amitié ſi ſincere & ſi tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHENE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?
Mais dût tomber ſur moy le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je ſens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel eſt donc ce myſtere ?
Cher Prince, & qu'ai-je encor à craindre de mon frere ?

PLISTHEME *appercevant Atrée.*

Ah ! Ciel.

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE.

ATRE'E.

C'Eſt donc ainſi que fidele à ſon Roy.....
Mais je ſçais de quel prix récompenſer la foy.....

PLISTHENE.

Ah! Seigneur, ſi jamais.....

ATRE'E.

Que voulez-vous me dire?
Sortez, en d'autres lieux vous pourrez m'en inſtruire:
Vôtre frivole excuſe exige un autre temps,
Et mon cœur eſt rempli de ſoins plus importans.

SCENE VI.

ATRE'E, THYESTE.

THYESTE.

DE ce tranſport, Seigneur, que faut-il que je penſe?

Qui peut vous emporter à tant de violence ?
Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre luy ;
Ou plûtôt contre moy qui vous arme aujourd'hui ?
Ne m'offrez-vous la paix. . . . .

ATRE'E.

Quel eſt donc ce langage ?
A me l'oſer tenir quel ſoupçon vous engage ?
Quelle indigne frayeur a troublé vos eſprits ?
Quel interêt enfin prenez-vous à mon fils ?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offenſe ?
Sans aigrir de vos ſoins l'injuſte défiance ?
Allez, de mes deſſeins vous ſerez éclairci,
Et d'autres interêts me conduiſent ici.

SCENE VII.

ATRE'E *ſeul.*

QUoi même dans des lieux ſoûmis à ma puiſſance,
J'aurai tenté ſans fruit une juſte vengeance !
Et le lâche qui doit la ſervir en ce jour,
Trahit pour la tromper juſques à ſon amour !
Ah ! je le punirai de l'avoir differée,

Comme fils de Thyeſte, ou comme fils d'Atrée.
Meriter ma vengeance eſt un moindre forfait,
Que d'oſer un moment en retarder l'effet :
Perfide, malgré toy, je t'en ferai complice ;
Ton Roy pour tant d'affronts n'a pas pour un ſupplice :
Je ne punirois point vos forfaits differens,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeſte paroît tout reſpire le crime ;
Je me ſens agité de l'eſprit qui l'anime.
Je ſuis déja coupable ! Etoit-ce me venger
Que de charger ſon fils du ſoin de l'egorger ?
Qu'il vive, ce n'eſt plus ſa mort que je médite ;
La mort n'eſt que la fin des tourmens qu'il merite.
Que le perfide en proye aux horreurs de ſon ſort,
Implore comme un bien la plus affreuſe mort :
Que ma triſte vengeance à tous les deux cruelle,
Etonne juſqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle :
Vengeons tous nos affronts ; mais par un tel forfait,
Que Thyeſte luy-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe ;
Dans les cœurs outragez tu n'es qu'une foibleſſe :

Abandonne le mien ; qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur ?
Courons tout préparer, & par un coup funeſte
Surpaſſons, s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte :
Le Ciel pour le punir d'avoir pû m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de m'en venger.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

OU courez-vous, Seigeur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHENE.

D'un cœur au deſeſpoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle eſt donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jettez-vous mes eſprits?
D'où naît ce deſeſpoir que chaque inſtant irrite?
Pour qui préparez-vous ces Vaiſſeaux, cette fuite?
Quel interêt enfin arme ici vôtre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher ſur vos pas?
Parlez, Seigneur; le Roy deſormais plus ſevere...

PLISTHENE.

PLISTHENE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel pere ?
O devoir dans mon cœur trop long temps reſpecté !
Laiſſe un moment l'Amour agir en liberté.
Les rigoureuſes loix qu'impoſe la Nature,
Ne ſont plus que des droits dont la vertu murmure :
Secrets perſecuteurs des cœurs nez vertueux
Remords, qu'exigez-vous d'un Amant malheureux ?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? quelle douleur vous preſſe ?

PLISTHENE.

Theſſandre, il faut périr, ou ſauver ma Princeſſe.

THESSANDRE.

La ſauver ! & de qui ?

PLISTHENE.

Du Roy, dont la fureur :
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur :
C'eſt pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'eſt point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me ſens inſpirer.
Croirois-tu que du Roy la haine ſanguinaire

A voulu me forcer d'assassiner son frere ?
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang ?
Ah ! je me sens saisir d'une fureur nouvelle ;
Courons pour la sauver où mon amour m'appelle.
Mais où la rencontrer ? eh quoi ! les justes Dieux
M'ont-ils déja puni d'un projet odieux ?
Que fait Thyeste ? helas ! qu'est-elle devenuë ?
Qui peut dans ce Palais la soustraire à ma vûë ?
Je frémis, retournons les chercher en ces lieux,
Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux.
Allons, ne laissons point dans l'ardeur qui l'anime
Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime ?
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorsque je n'attens rien que de mon desespoir.
Suis-moi, c'est trop tarder, & d'un péril extrême
On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime :
Ce n'est point un forfait, c'est imiter les Dieux,
Que de remplir son cœur du soin des malheureux.
Mais que vois-je, Thessandre ? ô Ciel ! quelle est ma joye ?

SCENE II.

PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHENE.

SE peut-il qu'en ces lieux Pilisthene vous revoye ?
Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Helas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?
Quoi ! c'eſt vous, ma Princeſſe ? Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon ame eſt charmée.
Dieux, qu'allois-je tenter ! mais quel eſt vôtre effroy ?
Qui fait couler vos pleurs ? & qu'eſt-ce que je voy ?

THEODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignez de larmes,
Et le cœur agité des plus vives allarmes :
Thyeſte va bien-tôt enſanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux.
Trop ſûr que vôtre mort, que la ſienne eſt jurée,

Il veut la prévenir par la perte d'Atrée :
Il erre en ce Palais dans ce cruel deſſein,
Tout prêt de lui plonger un poignard dans le ſein.
Il eſt perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Si vous ne le ſauvez d'Atrée, ou de luy-même ?
Il voit de tous côtez qu'on obſerve ſes pas ;
Le péril cependant ne l'épouvante pas :
Si la pitié pour nous peut émouvoir vôtre ame,
Si moy-même en ſecret j'approuvai vôtre flâme,
S'il eſt vrai que l'amour ait pû vous attendrir,
Au nom de cet amour daignez le ſecourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoiſſance,
D'un ſervice ſi grand ſera la récompenſe ;
S'il avoit attendu que tant de ſoins pour nous
Vinſſent juſtifier ce qu'il ſentoit pour vous.

PLISTHENE.

Diſſipez vos frayeurs, & calmez vos allarmes,
Vos yeux pour m'attendrir n'ont pas beſoin de larmes :
Helas ! qui plus que moy doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien, mes ſoins ont prévenu vos pleurs.
De ces funeſtes lieux vôtre fuite aſſûrée,
Va vous mettre à couvert des cruautez d'Atrée ;

Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foy
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moy.
Oüi, croyez-en ces Dieux que mon amour atteſte,
Croyez-en ces garants du ſalut de Thyeſte :
Il m'eſt plus cher qu'à vous, ſans me donner la mort
Le Roy ne ſera point l'arbitre de ſon ſort :
Vôtre pere vivra, vous vivrez, & Pliſthene
N'aura point eu pour vous une tendreſſe vaine.
Je ſauverai Thyeſte. Eh que n'ai-je point fait ?
Helas ! ſi vous ſçaviez d'un barbare projet
A quel prix j'ai déja tenté de le défendre.....
Venez, pour luy, pour vous je vais tout entreprendre :
Heureux ſi je pouvois en vous ſauvant tous deux
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux.
Mais Thyeſte paroît, quel bonheur eſt le nôtre !
Quel favorable ſort nous rejoint l'un & l'autre !

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

THYESTE *appercevant Plisthene.*

Que vois-je ! Dieux puissans, après un si grand bien ;
Non, Thyeste, de vous ne demande plus rien.
Quoi, Prince, vous vivez ! Eh comment d'un perfide
Avez-vous pû fléchir le couroux parricide ?
Que faisiez-vous, cher Prince ? & dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux ?
Effrayé des fureurs où son ame est livrée,
Je vous croyois déja la victime d'Atrée :
Plisthene dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avouë à mon tour, je me suis crû perdu :
J'allois tenter.....

PLISTHENE.

Calmez le soin qui vous dévore ;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore :

Tant que l'Aſtre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point vôtre perte en ces lieux :
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre ;
De ces bords cependant fuyez ſans plus attendre ;
Et ſans vous informer d'un odieux ſecret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu ; mon ame eſt ſatisfaite
D'avoir pû vous offrir une ſûre retraite :
Theſſandre doit guider au ſortir du Palais
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moy fuïr, Prince ! qui moy, que je vous abandonne !
Ah ! ce n'eſt pas ainſi que ma gloire en ordonne.
Inſtruit par vos bontez pour un ſang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple genereux :
Accablé de malheurs où le deſtin me livre,
Je veux mourir en Roy, ſi je n'y puis plus vivre.
Laiſſez-moi près de vous, je ne puis vous quitter,
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter :
Je ſens à chaque inſtant que mes craintes redoublent ;
Que pour vous en ſecret mes entrailles ſe troublent ;

Je combats vainement de ſi vives douleurs,
Un pouvoir inconnu me fait verſer des pleurs :
Laiſſez-moi partager le ſort qui vous menace,
Au courroux du Tyran la tendreſſe a fait place ;
Les noms de fils pour luy ſont des noms ſuperflus,
Et ce n'eſt pas ſon ſang qu'il reſpecte le plus.

PLISTHENE.

Ah ! qu'il verſe le mien : plût au Ciel que mon pere
Dans le ſang de ſon fils eût éteint ſa colere !
Fuyez, Seigneur, fuyez, & ne m'expoſez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras :
Helas ! je ne crains point pour vôtre ſeule vie ;
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Theodamie :
C'eſt vous en dire aſſez, Seigneur ; ſauvez du moins
L'objet de ma tendreſſe, & l'objet de mes ſoins ;
Et ne m'expoſez point à l'horreur légitime
D'avoir ſans fruit pour vous oſer tenter un crime.
Fuyez, n'abuſez point d'un moment précieux :
Cherchez-vous à périr dans ces funeſtes lieux ?
Theſſandre, conduiſez.....

THESSANDRE.

Seigneur, le Roy s'avance;

PLISTHENE.

Il en eſt temps encor, évitez ſa preſence.

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

ATRE'E.

D'Où vient à mon abord le trouble où je vous voy ?

Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi vôtre Roy.

Ce n'eſt plus ce cruel guidé par ſa vengeance ;

Et le Ciel dans ſon cœur a pris vôtre défenſe.

à Thyeſte.

Ne crains rien pour des jours par ma rage proſcrits ;

Gardes, éloignez-vous, raſſûre tes eſprits :

D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte ;

Thyeſte, chaſſes-en les ſoupçons & la crainte ;

Ne redoute plus rien de mon inimitié,

Toute ma haine cede à ma juſte pitié :

Ne crains plus une main à te perdre animée,
Tes malheurs ſont ſi grands, qu'elle en eſt deſarmée;
Et les Dieux effrayez des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs deſſeins.
Quelle étoit ma fureur! & que vais-je t'apprendre?
Ton cœur déja tremblant va frémir de l'entendre.
Je le repete encor, tes malheurs ſont ſi grands,
Qu'à peine je les crois, moy qui te les apprends.

Il lui montre un Billet d'Ærope.

Ce Billet ſeul contient un ſecret ſi funeſte.....
Mais avant que l'ouvrir, écoute tout le reſte.
Tu n'as pas oublié les ſujets odieux
D'un couroux excité par tes indignes feux:
Souviens-t-en, c'eſt à toy d'en garder la memoire;
Pour moy je les oublie, ils bleſſent trop ma gloire.
Cependant contre toy que n'ai-je point tenté?
J'en ſens encor frémir mon cœur épouvanté:
En vain ſur mes ſermens ton ame raſſûrée,
Comptoit ſur une paix que je t'avois jurée;
Car dans l'inſtant fatal où j'atteſtois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'impoſois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Pliſthene,
Par de pareils ſermens qui ſçut tromper ma haine:

C'étoit luy qui devoit me vanger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejailliſſoit ſur luy :
Et pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Theodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi,
Tu dois te raſſûrer en le tenant de moy.

à Pliſthene.

Et toy dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un couroux peut-être légitime :
Si c'eſt un crime à toy de ne le point ſervir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pû l'aſſouvir ?
Enfin, ç'eût été peu que d'immoler mon frere.
Le malheureux auroit aſſaſſiné ſon pere !

THYESTE.

Moy ! ſon pere ?

ATRE'E.

Ces mots vont t'en inſtruire, lis.

Il lui donne la Lettre d'Ærope.

THYESTE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je vois ? c'eſt d'Ærope. Ah !
mon fils !
La Nature en mon cœur éclaircit ce myſtere,
Thyeſte t'aimoit trop pour n'être point ton pere.
Cher Pliſthene, mes vœux ſont enfin accomplis.

PLISTHENE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? Moy, Seigneur, vôtre fils !
Tout ſembloit réſerver, dans un jour ſi funeſte,
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceſte.
Grands Dieux ! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
Dois-je benir vos ſoins, ou plaindre mon amour?
à Atrée.
Vous qui trompé long-temps dans une injuſte haine,
Du nom de vôtre fils honorâtes Pliſthene ;
Quand je ne le ſuis plus, Seigneur, il m'eſt bien doux
D'être du moins ſorti d'un même ſang que vous !
Je ne ſuis conſolé de perdre en vous un pere,
Que lorſque je deviens le fils de vôtre frere :
Mais ce fils près de vous, privé d'un ſi haut rang,
L'eſt toûjours par le cœur, s'il ne l'eſt par le ſang.

ATRE'E.

C'eût été pour Atrée une perte funeſte,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeſte ;
Le Deſtin ne pouvoit qu'en te donnant à luy,
Me conſoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'huy.

Euriſthene

Euriſthene ſenſible aux larmes de ta mere,
Eſt-ce luy qui me fit de ſon boureau ton pere ?
Inſtruit de mes fureurs, c'eſt luy dont la pitié
Vient de vous ſauver tous de mon inimitié.

à Thyeſte.

Thyeſte, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois ſi deſormais je cherche à te ſurprendre ;
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix,
Que mes ſoupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entiere aſſûrance,
C'eſt par un fils ſi cher que ton frere commence :
En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,
De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes Etats ſous de ſi doux auſpices,
Qui de nôtre union ne ſont que les prémices.
Je prétends que ce jour que ſoüilloit ma fureur,
Acheve de bannir les ſoupçons de ton cœur.
Thyeſte, en croiras-tu la Coupe de nos peres ?
Eſt-ce offrir de la paix des garants peu ſinceres ?
Tu ſçais qu'aucun de nous, ſans un malheur ſoudain,
Sur ce gage ſacré n'oſe jurer en vain :
C'eſt ſa perte, en un mot ; cette Coupe fatale
Eſt le ſerment du Styx pour les fils de Tantale.

Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foy,
En mettre le péril entre Thyeſte & moy.
Veut-il bien à ſon tour que la Coupe ſacrée
Acheve l'union de Thyeſte & d'Atrée ?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus ſacré,
Que de me rendre un fils ? Mon cœur eſt raſſûré ;
Et je ne penſe pas que le don de Pliſthene
Soit un preſent, Seigneur, que m'ait fait vôtre haine :
J'accepte cependant ces garans d'une paix,
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres ſouhaits.
Non, que d'aucun détour un frere vous ſoupçonne,
A la foy d'un grand Roy Thyeſte s'abandonne :
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'eſt pour vous raſſûrer ſur la ſienne à ſon tour.

ATRE'E.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête,
Qu'un pompeux ſacrifice en précede la fête ;
Trop heureux, ſi Thyeſte aſſûré de la paix,
Daigne la regarder comme un de nos bienfaits :
Vous qui de mon couroux avez ſauvé Pliſthene,

C'eſt vous, de ce grand jour que je charge, Euriſthene ;
J'en remets à vos ſoins la fête & les apprêts ;
Courez tout préparer au gré de mes ſouhaits :
Mon frere n'attend plus que la Coupe ſacrée ;
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée :
Puiſſe le nœud ſacré qui doit nous réünir,
Effacer de ſon cœur un triſte ſouvenir !
Pourra-t-il oublier ?.....

THYESTE.

Tout, juſqu'à ſa miſere,
Il ne ſe ſouvient plus que d'un fils & d'un frere.

PLISTHENE *à Theſſandre.*

Dès ce moment au Port précipite tes pas ;
Que le Vaiſſeau ſur-tout ne s'en écarte pas :
De mille affreux ſoupçons j'ai peine à me défendre ;
Cours, & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE *seul.*

THeſſandre ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux ?
Tout m'abandonne-t-il dans ces funeſtes lieux ?
Triſtes preſſentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le ſoupçon augmente ;
Secrets avis des Dieux, ne preſſez plus un cœur,
Dont toute la fierté combat mal la frayeur :
C'eſt en vain qu'elle veut y mettre quelque obſtacle ;
Le cœur des malheureux n'eſt qu'un trop ſûr oracle.
Mais pourquoi m'allarmer, & quel eſt mon effroy ?
Puis-je ſans l'outrager me défier d'un Roy,

Qui ſemble deſormais, cédant à la Nature,
Oublier qu'à ſa gloire on ait fait une injure?
L'oublier! ah moy-même oubliai-je aujourd'huy
Ce qu'il vouloit de moy, ce que j'ai vû de luy?
Puis-je en croire une paix déja ſans fruit jurée?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connois que trop ſes tranſports furieux,
Et ſa fauſſe pitié n'ébloüit point mes yeux.
C'eſt en vain de ſa main que je reçois un pere,
Tout ce qui vient de luy cache quelque myſtere:
J'en ai trop éprouvé de ſon perfide cœur,
Pour oſer ſur ſa foy dépoſer ma frayeur.
Je ne ſçai quel ſoupçon irrite mes allarmes;
Mais du fond de mon cœur je ſens couler mes larmes.
Theſſandre ne vient point; tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs preſſentimens.
Mais je le vois.

SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

EH bien en eſt-ce fait, Theſſandre?
Sur les bords de l'Euripe eſt-il temps de nous rendre?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé?
De nos amis ſecrets t'es-tu bien aſſûré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage,
Je les ai diſperſez, ici, ſur le rivage,
Tout eſt prêt : cependant ſi Pliſthene aujourd'huy
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour luy,
Il ne partira point ; ce deſſein temeraire
Pourroit cauſer ſa perte & celle de ſon pere.

PLISTHENE.

Ah! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroy,
Si mon cœur aujourd'huy ne tremblоit que pour moy.
Theſſandre, il faut ſauver mon pere & la Princeſſe;
Ce n'eſt plus que pour eux que mon cœur s'intereſſe,

Cherche Theodamie, & ne la quitte pas,
Moy je cours retrouver Thyeſte de ce pas.

THESSANDRE.

Eh! que prétendez-vous, Seigneur, lorſque ſon frere
Semble de ſa preſence accabler vôtre pere?
Il ne le quitte point; ſes longs embraſſemens
Sont toûjours reſſerrez par de nouveaux ſermens:
Un ſuperbe feſtin par ſon ordre s'apprête,
Il appelle les Dieux à cette auguſte fête.
Mon cœur à cet aſpect qui s'eſt laiſſé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'allarmer.

PLISTHENE.

Et moy je ne vois rien dont le mien ne frémiſſe;
De quelque crime affreux cette fête eſt complice:
C'eſt aſſez qu'un Tyran la conſacre en ces lieux,
Et nous ſommes perdus s'il invoque les Dieux.
Va, cours avec ma ſœur nous attendre au rivage,
Moy, je vais à Thyeſte ouvrir un ſûr paſſage.
Dieux puiſſans! ſecondez un ſi juſte deſſein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE, GARDES.

ATRE'E.

DEmeure, digne fils d'Ærope & de Thyeſte ;
Demeure, reſte impur d'un ſang que je déteſte :
Pour remplir de tes ſoins le projet important,
Demeure, c'eſt ici que Thyeſte t'attend ;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produit mes bienfaits ?
A peine le deſtin te redonne à ton pere,
Que ton cœur auſſi-tôt en prend le caractere ;
Et plus ingrat que luy, puiſqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir eſt le prix de mes ſoins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices ;
Va périr avec eux dans l'horreur des ſupplices.

PLISTHENE.

Pourquoi me ſuppoſer un indigne forfait ?

Eſt-ce pour vos pareils que le prétexte eſt fait ?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me ſurprenne,
Et je ne ſçai que trop ce que peut vôtre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un ſang odieux,
Vous être plus ſacré que n'ont été les Dieux ?
A travers les détours de vôtre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la Nature.
Dans la juſte fureur dont mon cœur eſt épris.....
Mais non, je me ſouviens que je fus vôtre fils :
Malgré vos cruautez, & malgré ma colere,
Je crois encor ici m'adreſſer à mon pere :
Quoique trop aſſûré de ne point l'attendrir,
Je ſens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'eſpoir que ma mort pourra vous ſatisfaire,
Que vous épargnerez vôtre malheureux frere.
Le crime ſuppoſé qu'on m'impute aujourd'huy,
Tout, juſqu'à ſon départ, eſt un ſecret pour luy.
Sur la foy d'une paix ſi faintement jurée,
Il ſe croit ſans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai penetré moy ſeul au fond de vôtre cœur,
Et mon malheureux pere eſt encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princeſſe ;
A la faire périr rien ne vous intereſſe.

ATRE'E.

Va, tu prétens en vain t'éclaircir de leur ſort;
Meurs dans ce doute affreux plus cruel que la mort.
De leur ſort aux enfers va chercher qui t'inſtruiſe.
Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le conduiſe.
Verſez, à ma fureur ce ſang abandonné,
Et ſongez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCENE IV.

ATRE'E *ſeul.*

VA périr, malheureux : mais dans ton ſort funeſte,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeſte.
Que je ſuis ſatisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on eſt prêt d'immoler !
Quelque ſoit en ces lieux ſon ſupplice barbare,
C'eſt le moindre tourment qu'à Thyeſte il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ſes vœux,
Va devenir pour luy l'objet le plus affreux :
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oüi, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,

Le porter tout ſanglant juſqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en ſoit le forfait, un deſſein ſi funeſte,
S'il n'eſt digne d'Atrée, eſt digne de Thyeſte.
De ſon fils tout ſanglant, de ſon malheureux fils?
Je veux que dans ſon ſein il entende les cris:
C'eſt en toy-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je friſſonne, & je ſens mon ame ſe troubler;
C'eſt à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cede à la pitié, merite qu'on l'offenſe;
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
Tout eſt prêt, & déja dans mon cœur furieux
Je goûte le plaiſir le plus parfait des Dieux
Je vais être vengé. Thyeſte, quelle joye!
Je vais joüir des maux où tu vas être en proye.
Ce n'eſt de ſes forfaits ſe venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi:
Il faut, pour bien joüir de ſon ſort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient miſerable;
De ſes premiers tranſports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits ſentir tout ſon malheur.
Thyeſte vient, feignons. Il ſemble, à ſa triſteſſe
Que de ſon ſort affreux quelque ſoupçon le preſſe.

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, EURISTHENE, GARDES.

ATRE'E.

CHer Thyeſte, approchez : d'où naît cette frayeur ?
Quel déplaiſir ſi prompt peut troubler vôtre cœur ?
Vous paroiſſez ſaiſi d'une douleur ſecrete,
Et ne me montrez plus cette ame ſatisfaite,
Qui ſembloit reſpirer la douceur & la paix :
Ne ſeroit-elle plus vos plus tendres ſouhaits ?
Quoi ! de quelques ſoupçons vôtre ame eſt-elle atteinte ?
Ce jour, cet heureux jour eſt-il fait pour la crainte ?
Mon frere, vous devez la bannir deſormais,
La Coupe va bien-tôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix ſi parfaite ?
Et la ſouhaitez-vous comme je la ſouhaite ?
N'êtes-vous ſenſible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

THYESTE.

Qui moy ! vous ſoupçonner, ou vous haïr, Seigneur ?
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteſte,
Qui liſent mieux que vous dans l'ame de Thyeſte.
Ne vous offenſez point d'une vaine terreur,
Qui ſemble malgré moy s'emparer de mon cœur.
Je le ſens agité d'une douleur mortelle,
Ma conſtance ſuccombe, en vain je la rappelle,
Et depuis un moment mon eſprit abattu,
Laiſſe d'un poids honteux accabler ſa vertu.
Cependant près de vous un je ne ſçai quel charme
Suſpend dans ce moment le trouble qui m'allarme.
Pour raſſûrer encor mes timides eſprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils,
Qu'il puiſſe être témoin d'une union ſi chere,
Et partager, Seigneur, les bontez de mon frere.

ATRE'E.

Vous ſerez ſatisfait, Thyeſte, & vôtre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oüi, mon frere, il n'eſt plus que la Parque inhumaine

Qui puiſſe ſéparer Thyeſte de Pliſthene :
Vous le verrez bien-tôt, un ordre de ma part
Le fait de ce Palais hâter vôtre départ.
Pour donner de ma foy des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycenes.
Malgré ce que je fais, peu ſûr de cette foy,
Je vois que vôtre cœur s'allarme auprès de moy :
J'avois crû cependant qu'une pleine aſſûrance
Devoit ſuivre.....

THYESTE.

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offenſe.

ATRE'E.

Qu'on cherche la Princeſſe ; allez, & qu'en ces lieux
Pliſthene ſans tarder ſe preſente à ſes yeux.
Il faut.....

On apporte la Coupe.

Mais j'apperçois la Coupe de nos Peres :
Voici le nœud ſacré de la paix de deux freres.
Elle vient à propos pour raſſûrer un cœur
Qu'allarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor ſe défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la Coupe ſacrée.
Thyeſte veut-il bien qu'elle acheve en ce jour

De réünir deux cœurs désunis par l'Amour ?
Pour engager un frere à plus de confiance ;
Pour le convaincre enfin, donnez que je commence.

Il prend la Coupe de la main d'Euristhene.

THYESTE.

Je vous l'ai déja dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudroit desormais me ravir vôtre haine ;
Après m'avoir rendu mes Etats & Plisthene ?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet ;
Mes jours infortunez valent-ils ce bienfait ?
Euristhene, donnez, laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur à son aspect de son trouble est remis :
Donnez ; mais cependant je ne vois point mon fils.

Il prend la Coupe des mains d'Atrée.

ATRE'E.

à ses Gardes.

Il n'est point de retour. Rassurez-vous, mon frere :
Vous reverrez bien-tôt une tête si chere :

C'eſt de nôtre union le nœud le plus ſacré :
Craignez moins que jamais d'en être ſéparé.

THYESTE.

Soyez donc les garants du ſalut de Thyeſte,
Coupe de nos Ayeux, & vous Dieux que j'atteſte.
Puiſſe vôtre courroux foudroyer deſormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix.
Et vous, frere, auſſi cher que ma fille, & Pliſthene,
Recevez de ma foy cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide ? Ah ! grands Dieux ; quelle horreur !
C'eſt du ſang ! Tout le mien ſe glace dans mon cœur :
Le Soleil s'obſcurcit, & la Coupe ſanglante
Semble fuïr d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah ! mon fils, qu'êtes-vous devenu ?

SCENE DERNIERE.

ATRE'E, THYESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

THEODAMIE.

L'Avez-vous pû ſouffrir, Dieux cruels! Qu'ai-je vû?

Ah! Seigneur, vôtre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils eſt mort, cruel, dans ce même Palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la paix!
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me préſente!
O terre! en ce moment peux-tu nous ſoûtenir?
O de mon ſonge affreux triſte reſſouvenir!
Mon fils, eſt-ce ton ſang qu'on offroit à ton pere?

ATRE'E.

Méconnois-tu ce ſang?

THYESTE.

Je reconnois mon frere.

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager,
Ne point forcer ce frere, ingrat, à ſe venger.

THYESTE.

Grands Dieux ! pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre ?
Monſtre, que les Enfers ont vomi ſur la terre,
Aſſouvis la fureur dont ton cœur eſt épris,
Joins un malheureux pere à ſon malheureux fils :
A ſes Mânes ſanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime :
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux,
Dont tu viens de chaſſer & le jour & les Dieux ?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me répentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémiſſemens je connois ta douleur ;
Comme je le voulois tu reſſens ton malheur :
Et mon cœur qui perdoit l'eſpoir de ſa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs ſon unique eſperance.
Tu ſouhaites la mort, tu l'implores, & moy
Je te laiſſe le jour pour me venger de toy.

THYESTE.

Tu t'en flates en vain, & la main de Thyeſte
Sçaura bien te priver d'un plaiſir ſi funeſte.

Il ſe tuë.

THEODAMIE.

Ah! Ciel.

THYESTE.

Conſolez-vous, ma fille, & de ces lieux
Fuyez, & remettez vôtre vengeance aux Dieux.
Contente par vos pleurs d'implorer leur juſtice,
Allez loin de ce traître attendre ſon ſupplice :
Les Dieux que ce parjure ont fait pâlir d'effroy,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moy.
Le Ciel me le promet, la Coupe en eſt le gage,
Et je meurs.

ATREE.

A ce prix j'accepte le préſage.
Ta main en t'immolant a comblé mes ſouhaits,
Et je joüis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN.

ELECTRE,

TRAGEDIE.

PREFACE.

SE loüer ou ſe plaindre du Public, ſtile ordinaire des Prefaces. Jamais Auteur Dramatique n'eut une plus belle occaſion de ſuivre un uſage, que la vanité de ſes Confreres a conſacré dès long-tems. En effet, je ſçai peu de Pieces dont on ait parlé plus diverſement, que de celle-ci ; & il n'y en a peut-être point qui ait moins merité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes Amis d'une part, les Critiques de l'autre, ont outré la matiere ſur cet article. C'eſt donc aux Gens indifferens que ceci s'adreſſe, puiſque ce ſont eux qui doivent être préciſément à nôtre égard, ce qu'on appelle Public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers Actes : trop de complication dans le Sujet. Je paſſe condamnation. La ſortie d'Electre de deſſus la Scene dans le premier Acte, y laiſſe un vuide qui le fait languir dans tout le reſte. Une bonne partie du ſecond tient plus du Poëme Epique, que du Tragique : en un mot, les deſcriptions y ſont trop fréquentes : trop de complication. A cela je n'ai qu'une choſe

à répondre : le Sujet d'Electre eſt ſi ſimple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puiſſe le traiter, avec quelque eſperance de ſuccès, en le dénuant d'Epiſodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon ; on n'attend pour cela que le retour d'Oreſte. Oreſte arrivé, ſa reconnoiſſance faite avec ſa Sœur, voilà la Piece à ſon dénouëment. Quelque peine qu'ait l'action à être une, parmi tant d'interêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon Sujet d'Epiſodes, que de déclamations. D'ailleurs, nôtre Theatre ſoûtient mal aiſément cette ſimplicité ſi cherie des Anciens ; non qu'elle ne ſoit bonne, mais on n'eſt pas toûjours sûr de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'Anachroniſme qu'on m'impute ſur l'âge d'Oreſte, ce ſeroit faire injure à ceux qui ont fait cette Critique que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Theatre, pour ne ſçavoir pas quels ſont nos droits ſur les Epoques. Je renvoye là-deſſus à Xipharès dans Mithridate, à Narciſſe dans Britannicus. Faire naître Oreſte avant ou après le ſiege de Troye, n'eſt pas un point qui doive être litigieux dans un Poëme. J'ai bien un autre Procès à ſoûtenir contre les zélateurs de l'Antiquité, plus conſiderable ſelon eux, plus leger encore ſelon moi, que le précedent. C'eſt l'amour d'Electre ; c'eſt l'audace que j'ai euë de lui donner des ſentimens,

que

que Sophocle s'eſt bien gardé de lui donner. Il eſt vrai qu'ils n'étoient point en uſage ſur la Scene, de ſon tems ; que s'il eût vêcu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laiſſe pas d'être un attentat juſques-là inoüi, qui a ſoûlevé contre un Moderne inconſideré toute cette Région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des Victimes. En vain quelques Sages proteſtent contre cet abus ; les préjugez prévalent, & la prévention va ſi loin, que tels qui ne connoiſſent les Anciens que de nom, qui ne ſçavent pas ſeulement ſi Sophocle étoit Grec ou François, ſur la foi des Dévots de l'Antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'eſt point la Tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne, c'eſt la mienne. A-t-on fait le Procès aux Peintres, qui depuis Apelle ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main ?

Dûſſent-les Grecs encor fondre ſur un rebelle.

Je dirai que ſi j'avois quelque choſe à imiter de Sophocle, ce ne ſeroit aſſûrément pas ſon Electre ; qu'aux beautez près, deſquelles je ne fais aucune comparaiſon, il y a peut-être dans ſa Piece bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour dont on fait un monſtre, en ſoit un, je prétends qu'il donne encore plus de

force au caractere d'Electre, qui a dans Sophocle plus de férocité que de veritable grandeur : c'eſt moins la mort de ſon Pere qu'elle venge, que ſes propres malheurs. Triſte objet des fureurs d'Egiſthe & de Clytemneſtre : n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'Electre ne ſoit occupée que de ſa vengeance ? Ne faire préciſément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppoſe en ſecret, n'eſt pas une vertu : mais vaincre un penchant preſque toûjours inſurmontable dans le cœur humain, pour faire ſon devoir, en eſt une des plus grandes. Une Princeſſe dans un état auſſi cruel que celui où ſe trouve Electre, dira-t-on, être amoureuſe ! Oüi, amoureuſe. Quels cœurs ſont inacceſſibles à l'amour ? Quelles ſituations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une paſſion ſi involontaire ? Plus on eſt malheureux, plus on a le cœur aiſé à attendrir. Ce n'eſt point un grand fonds de vertu qui nous garantit de l'amour ; il nous empêche ſeulement d'y ſuccomber. Il y a bien de la difference d'ailleurs de la ſenſibilité d'Electre à une intrigue amoureuſe. Les ſoins de ſon amour ne ſont pas de ces ſoins ordinaires qui ſont la matiere de nos Romans. C'eſt pour ſe punir de la foibleſſe qu'elle a d'aimer le fils du Meurtrier de ſon Pere, qu'elle veut précipiter les momens de ſa vengeance, ſans attendre le retour de ſon

frere. Enfin, ſelon le Syſtême de mes Cenſeurs, s'il ne s'agit que de rendre Electre tout-à-fait à plaindre : Je crois y avoir mieux réüſſi que Sophocle, Euripide, Eſchyle, & tous ceux qui ont traité le même Sujet. C'eſt ajoûter à l'horreur du ſort de cette Princeſſe, que d'y joindre une paſſion, dont la contrainte & les remords ne ſont pas toûjours les plus grands malheurs. Le ſeul défaut de l'amour d'Electre, ſi j'en crois mes Amis qui me flatent le moins, c'eſt qu'il ne produit pas aſſez d'évenemens dans toute la Piece ; & c'eſt en effet tout ce qu'on peut raiſonnablement me reprocher ſur ce chapitre.

Favoriſez, grands Dieux ! un ſi juſte courroux,
Electre vous implore, & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeſte,
J'ai compté trop long-temps ſur le retour d'Oreſte.
C'eſt former des projets & des vœux ſuperflus.
Mon frere malheureux, ſans doute, ne vit plus.
Et vous, Mânes ſanglans du plus grand Roy du Monde,
Triſte & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon Pere, s'il eſt vrai que ſur les ſombres bords
Les malheurs des vivans puiſſent toucher les morts;
Ah ! combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta Famille eſt encor deſtinée :
C'étoit peu que les tiens alterez de ton ſang
Euſſent oſé porter le coûteau dans ton flanc ;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon Pere
Fût pour comble d'horreurs le crime de ma Mere :
C'eſt peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le Sceptre qu'après toy devoit porter ton fils ;
Et que dans mes malheurs Egyſthe qui me brave,
Sans reſpect, ſans pitié traite Electre en eſclave.
Pour m'accabler encor, ſon fils audacieux,
Itys, juſqu'à ta fille oſe lever les yeux.
Des Dieux & des Mortels Electre abandonnée,

Doit ce jour à ſon ſort s'unir par l'hymenée,
Si ta mort m'inſpirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?
Clytemneſtre oſa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons ſa fureur par de plus nobles coups ;
Allons à ces Autels, où m'attend ſon Epoux,
Immoler avec luy l'Amant qui nous outrage ;
C'eſt-là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.... D'où vient donc que je ne le fais pas ?
Ah ! ſi c'étoit l'amour qui me retint le bras !
Pardonne, Agamemnon ; pardonne, Ombre trop chere,
Mon cœur n'a point brûlé d'une flâme adultere :
Ta fille de concert avec tes Aſſaſſins,
N'a point porté ſur toy de parricides mains.
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable ;
Electre cependant n'en eſt pas moins coupable.
Le vertueux Itys à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point ! Fidele en apparence,
Trahit-il en ſecret le ſoin de ma vengeance ?
Il vient, raſſûrons-nous.

SCENE II.

ELECTRE, ARCAS.

ELECTRE.

Pleine d'un juſte effroy,
Je me plaignois déja qu'on me manquoit de foy;
Je craignois qu'un Ami qui pour moy s'intereſſe,
N'osât plus..... Mais quoi, ſeul!

ARCAS.

Malheureuſe Princeſſe,
Helas! que vôtre ſort eſt digne de pitié!
Plus d'amis, plus d'eſpoir.

ELECTRE.

Quoi! leur vaine amitié,
Après tant de ſermens.....

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle,
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zele:
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens Amis,
S'en tiennent au ſecours qu'on leur avoit promis.

Qu'Oreſte, diſent-ils, vienne par ſa preſence,
Raſſûrer des Amis armez pour ſa vengeance.
Palamede, chargé d'élever ce Héros,
Promettoit avec luy de traverſer les flots;
Son fils même avant eux devoit ici ſe rendre;
C'eſt ſe perdre, ſans eux, qu'oſer rien entreprendre;
Bien-tôt de nos projets la mort ſeroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs eſprits,
On dit que ce Guerrier, dont la valeur funeſte
Ne ſe peut comparer qu'à la valeur d'Oreſte,
Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
Qui les a ſauvez ſeul par l'effort de ſon bras,
Qui chaſſant les deux Rois de Corinthe & d'Athénes,
De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines,
Hier avant la nuit parut dans ce Palais:
Cet Etranger qu'Egyſthe a comblé de bienfaits,
A qui ce Tyran doit le ſalut de ſa fille,
De luy, d'Itys, enfin de toute ſa famille,
Eſt un rempart ſi ſûr pour vos perſecuteurs,
Que de tous nos Amis il a glacé les cœurs.
Au ſeul nom du Tyran que vôtre ame déteſte,

On frémit ; cependant on veut revoir Oreſte.
Mais le jour qui paroît me chaſſe de ces lieux ;
Je crois voir même Itys : Madame, au nom des Dieux,
Loin de faire éclater le trouble de vôtre ame,
Flatez plûtôt d'Itys l'audacieuſe flâme :
Faites que vôtre hymen ſe differe d'un jour,
Peut-être verrons-nous Oreſte de retour.

ELECTRE.

Ceſſe de me flater d'une eſperance vaine.
Allez, lâches Amis, qui trahiſſez ma haine,
Electre ſçaura bien ſans Oreſte, & ſans vous,
Ce jour même à vos yeux ſignaler ſon couroux.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS.

ELECTRE.

EN des lieux où je ſuis, trop ſûr de me déplaire,
Fils d'Egyſthe, oſes-tu mettre un pied téméraire ?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un Amant guidé par ſa douleur.
D'un amour malheureux la triſte inquiétude,
Me faiſoit de la nuit chercher la ſolitude;
Pardonnez, ſi l'amour tourne vers vous mes pas;
Itys vous ſouhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je ſuis, toûjours triſte, quels charmes
Peuvent avoir des yeux preſqu'éteints dans les larmes?
Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & reſpecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, Inhumaine,
Ma tendreſſe ne ſert que trop bien vôtre haine.
Si l'amour cependant peut deſarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur!
A peine je vous vis, que mon ame éperduë,
Se livra ſans réſerve au poiſon qui me tuë.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir vôtre courroux?
De vôtre illuſtre ſang conſervant ce qui reſte,

J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.
Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,
Déja plus d'une main en eût tranché le cours.
Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moy,
Vous sçavez si jamais j'exigeai rien du Roy.
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice:
Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous,
Si c'étoit vôtre aveu qui me fît vôtre Epoux.
Ah! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hymenée:
Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Regnez donc avec moy, c'est trop vous en défendre;
C'est un Sceptre qu'un jour Egysthe veut vous rendre.

ELECTRE.

Ce Sceptre est-il à moy pour me le destiner?
Ce Sceptre est-il à luy pour te l'oser donner?
C'est en vain qu'en esclave il traite une Princesse.
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse;

Qu'il

Qu'il faſſe que ces fers dont il s'eſt tant promis,
Soient moins honteux pour moy que l'hymen de
ſon fils.
Ceſſe de te flater d'une eſperance vaine;
Ta vertu ne te ſert qu'à redoubler ma haine.
Egyſthe ne prétend te faire mon Epoux,
Que pour mettre ſa tête à couvert de mes coups:
Mais ſçais-tu que l'hymen dont la pompe s'ap-
prête,
Ne ſe peut achever qu'aux dépens de ſa tête?
A ces conditions je ſouſcris à tes vœux,
Ma main ſera le prix d'un coup ſi genereux;
Electre n'attend point cet effort de la tienne,
Je connois ta vertu, rends juſtice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendreſſe pour moy,
De Clytemneſtre ici crains l'exemple pour toy.
Romps toy-même un hymen où l'on veut me con-
traindre,
Les Femmes de mon ſang ne ſont que trop à crain-
dre.
Malheureux, de tes vœux quel peut être l'eſpoir?
Helas! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toy de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bien-tôt les plus grands crimes.

Je te haïrai moins, fils d'un Prince odieux ;
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux.
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est épriſe.
Que peux-tu ſouhaiter ? Itys, qu'il te ſuffiſe
Qu'Electre toute entiere à ſon inimitié,
Ne fait point tes malheurs ſans en avoir pitié.
Mais Clytemneſtre vient ! Ciel ! quel deſſein l'ameine ?
Te ſers-tu contre moy du pouvoir de la Reine ?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puiſſans ! diſſipez mon trouble & mon effroy,
Et chaſſez ces horreurs loin d'Egyſthe & de moy.

ITYS.

Quelle crainte eſt la vôtre ? où courez-vous, Madame ?

Vous vous plaignez, quel trouble a pû saisir vôtre ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroy ne fut égal au mien ;
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.
à ses Gardes.
Qu'on sçache en ce moment si je puis voir Egysthe.
Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous voy,
Electre se rend-elle aux volontez du Roy ?
A vôtre heureux destin la verrons-nous unie ?
Sçait-elle à résister qu'il y va de sa vie ?

ITYS.

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours ;
Madame, épargnez-lui de si cruels discours.
Adouciſſez plûtôt sa triste destinée,
Electre n'est déja que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus.....

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus.
Mais pour former l'hymen & de l'un & de l'autre,
On ne consultera ni son cœur, ni le vôtre.

C'eſt pour vous, de ſon ſort prendre trop de ſouci :
Allez, dites au Roy que je l'attens ici.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

AInſi, loin de répondre aux bontez d'une mere,
Vous bravez de ce nom le ſacré caractere ?
Et lorſque ma pitié lui fait un ſort plus doux,
Electre ſemble encor défier mon courroux ?
Bravez-le : mais du moins du ſort qui vous accable
N'accuſez donc que vous, Princeſſe inéxorable.
Je fléchiſſois un Roy de ſon pouvoir jaloux ;
Un Héros par mes ſoins devenoit vôtre Epoux.
Je voulois par l'hymen d'Itys & de ma fille
Voir rentrer quelque jour le Sceptre en ſa famille :
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot, Itys brûle pour vous.
Ce jour même à ſon ſort vous devez être unie ;
Si vous n'y ſouſcrivez, c'eſt fait de vôtre vie.
Egyſthe eſt las de voir ſon eſclave en ces lieux
Exciter par ſes pleurs les hommes & les Dieux.

Contre un Tyran ſi fier, juſte Ciel ! quelles ames !
Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes ?
Ah ! Madame, eſt-ce à vous d'irriter mes ennuis ?
Moy ſon eſclave ! helas ! d'où vient que je le ſuis ?
Moy l'eſclave d'Egyſthe ! Ah ! fille infortunée !
Qui m'a fait ſon eſclave ? & de qui ſuis-je née ?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher ?
Ma Mere, ſi ce nom peut encor vous toucher,
S'il eſt vrai qu'en ces lieux ma honte ſoit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
Mais ne m'uniſſez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le pourſuit ſur moy, ſur mon malheureux frere ;
Et de ma main encore il oſe diſpoſer !
Cet hymen ſans horreur ſe peut-il propoſer ?
Vous m'aimâtes, pourquoi ne vous ſuis-je plus chere ?
Ah ! je ne vous hais point, & malgré ma miſere,
Malgré les pleurs amers dont j'arroſe ces lieux,

Ce n'eſt que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon Pere,
Faites-moi ſouvenir que vous êtes ma Mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu deſormais que je faſſe pour toy,
Lorſque ton hymen ſeul peut déſarmer le Roy?
Souſcris ſans murmurer au ſort qu'on te prépare,
Et ceſſe de gémir de la mort d'un barbare,
Qui, s'il eût pû trouver un ſecond Ilion,
T'auroit ſacrifiée à ſon ambition.
Le cruel qu'il étoit, boureau de ſa famille,
Oſa bien à mes yeux faire égorger ma fille.

ELECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit vôtre Epoux.
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous.
Si le Ciel, dont ſur luy la rigueur fut extrême,
Réduiſit ce Héros à verſer ſon ſang même;
Du moins, en ſe privant d'un ſang ſi précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux.
Mais vous, qui de ce ſang immolez ce qui reſte,
Mere dénaturée & d'Electre & d'Oreſte,
Ce n'eſt point à des Dieux jaloux de leurs Autels,
Vous nous ſacrifiez au plus vil des mortels.

Il paroît, l'inhumain : à cette affreuſe vûë
Des plus cruels tranſports je me ſens l'ame émûë.]

SCENE VI.

EGYSTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

EGYSTHE.

MAdame, quel malheur troublant vôtre ſommeil,
Vous a fait de ſi loin devancer le Soleil ?
Quel trouble vous ſaiſit, & quel triſte préſage
Couvre encor vos regards d'un ſi ſombre nuage ?
Mais Electre avec vous ! que fait-elle en ces lieux ?
Auriez-vous pû fléchir ce cœur audacieux ?
A mes juſtes deſirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre conſent-elle ?
Voit-elle ſans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'Amour.

ELECTRE.

Oüi, tu peux deſormais en ordonner la fête :
Pour cet heureux hymen ma main eſt toute prête ;

Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.

EGYSTHE.

Cruelle, ſi mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bien-tôt juſqu'où va ta conſtance.

SCENE VII.

EGYSTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

SEigneur, n'irritez point ſon orgueil furieux,
Si vous ſçaviez les maux que m'annoncent les Dieux.....
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un ſort plus déplorable.
Deux fois mes ſens frappez par un triſte réveil,
Pour la troiſiéme fois ſe livroient au ſommeil,
Quand j'ai crû par des cris terribles & funebres
Me ſentir entraîner dans l'horreur des tenebres.
Je ſuivois malgré moy de ſi lugubres cris,
Je ne ſçai quel remord agitoit mes eſprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui ſembloient cependant ceder à mon paſſage;

Sous mes pas chancelans un gouffre s'eſt ouvert,
L'affreux ſéjour des morts à mes yeux s'eſt offert.
A travers l'Acheron la malheureuſe Electre
A grands pas où j'étois ſembloit guider un Spectre.
Je fuyois, il me ſuit. Ah! Seigneur, à ce nom
Mon ſang ſe glace : helas! c'étoit Agamemnon.
Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
Voici de tes forfaits le terme redoutable :
Arrête, Epouſe indigne, & frémis à ce ſang,
Que le cruel Egyſthe a tiré de mon flanc.
Ce ſang qui ruiſſeloit d'une large bleſſure,
Sembloit, en s'écoulant, pouſſer un long murmure :
A l'inſtant j'ai crû voir auſſi couler le mien :
Mais, malheureuſe! à peine a-t-il touché le ſien,
Que j'en ai vû renaître un monſtre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx frappé par ſes mugiſſemens,
A long-temps répondu par des gémiſſemens.
Vous êtes accouru : mais le Monſtre en furie
D'un ſeul coup à mes pieds vous a jetté ſans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de ſentir vôtre mort.

EGYSTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge ;
Un préſage ſi noir n'eſt cependant qu'un ſonge,
Que le ſommeil produit, & nous offre au hazard,
Où bien plus que les Dieux nos ſens ont ſouvent part.
Pourrois-je craindre un ſonge à vos yeux ſi funeſte,
Moy qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreſte ?
Au gré de ſa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je ſçaurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre ſa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'eſt en vain que Samos la défend contre moy ;
Qu'elle tremble à ſon tour pour elle & pour ſon Roy.
Athénes deſormais de ſes pertes laſſée,
Nous menace bien moins qu'elle n'eſt menacée ;
Et le Roy de Corinthe épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que ſoit ſon pouvoir, quoi qu'il en oſe attendre,
Sans la tête d'Oreſte il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main,

Dont j'attens pour moy-même un ſecours plus certain.
Ce Héros défenſeur de toute ma famille,
Eſt celuy qu'en ſecret je deſtine à ma fille.
Ainſi je ne crains plus qu'Electre & ſa fierté,
Ses reproches, ſes pleurs, ſa fatale beauté,
Les tranſports de mon fils : mais s'il peut la contraindre
A recevoir ſa foy, je n'aurai rien à craindre ;
Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.
Mais ma fille paroît ; Madame, je vous laiſſe,
Et je vais travailler au repos de la Gréce.

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MELYTE.

IPHIANASSE.

ON dit qu'un noir préſage, un ſonge plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé vôtre cœur.

Dans le tendre reſpect qui pour vous m'intereſſe,
Je venois partager la douleur qui vous preſſe.

CLYTEMNESTRE.

Princeſſe, un ſonge affreux a frappé mes eſprits,
Mon cœur s'en eſt troublé, la frayeur l'a ſurpris:
Mais pour en détourner les funeſtes auſpices,
Ma main va l'expier par de prompts ſacrifices.

SCENE IX.

IPHIANASSE, MELYTE.

IPHIANASSE.

MElyte, plût au Ciel qu'en proye à tant d'ennuis,
Un ſonge ſeul eût part à l'état où je ſuis!
Plût au Ciel que le Sort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer!

MELYTE.

Madame, quel langage!
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la conſtante paix que goûtoit vôtre cœur?

IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toûjours conduit Iphianasse,
Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux écoulez sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toy font tout le desespoir.

MELYTE.

A finir nos malheurs, quoi! lorsque tout conspire,
Qu'un Roy jeune & puissant à vôtre hymen aspire,
Vôtre cœur désolé se consume en regrets!
Quels sont vos déplaisirs? ou quels sont vos souhaits?
Corinthe avec la paix vous demande pour Reine
Ce grand jour doit former une si belle chaîne!

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux que ce jour qui te paroît si beau,
Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau!
Mais lorsque tu sçauras mes mortelles allarmes,
N'irrite point mes maux, & fais grace à mes larmes.
Il te souvient encor de ces temps, où sans toy
Nous sortîmes d'Argos à la suite du Roy.
Tout sembloit menacer le Trône de Mycénes,
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Athénes:

Pour retarder du moins un ſi cruel malheur,
Mon frere ſans ſuccès fit briller ſa valeur ;
Egyſthe fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir ſe jetter dans les murs d'Epidaure.
Tu ſçais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros,
Qu'Itys avoit ſauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace,
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
Quels exploits ! Non, jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur :
Je le vis, & le mien illuſtrant ſa victoire,
Vaincu, quoi qu'en ſecret, mît le comble à ſa gloire.
Heureuſe ! ſi mon ame en proye à tant d'ardeur,
Du crime de ſes feux faiſoit tout ſon malheur :
Mais hier je revis ce Vainqueur redoutable,
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguiſant la voix,
En vain ſur ſa valeur je le loüai cent fois.
En vain, de mon amour flatant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoiſſance.
Il ſoûpire, Melyte, inquiet & diſtrait ;
Son cœur paroît frappé d'un déplaiſir ſecret.

Sans doute, il aime ailleurs ; & loin de ſe contrain-
dre.....
Que dis-je, malheureuſe ! eſt-ce à moy de m'en
plaindre ?
Eſclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'eſpoir !
Ai-je donc oublié tout ce qui nous ſépare ?
N'importe, détournons l'hymen qu'on me pré-
pare.
Je ne puis y ſouſcrire : allons trouver le Roy ;
Faiſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour
moy.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYDE'E, ANTENOR.

TYDE'E.

EMbraſſe-moi, reviens de ta ſurpriſe extrême :
Oüi, mon cher Antenor, c'eſt Tydée, oüi luy-même,
Tu ne te trompes point.

ANTENOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux !
Parmi des ennemis défians, furieux !
Au plaiſir de vous voir, Ciel ! quel trouble ſuccede !
Dans le Palais d'Argos le fils de Palamede !
D'une pompeuſe Cour attirant les regards,
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !

Je sçai jusques où va la valeur de Tydée ;
D'un heureux sort toûjours qu'elle fut secondée :
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la Cour d'un Tyran.....

TYDE'E.

Cesse de t'étonner.
Le Vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athénes,
Le Guerrier défenseur d'Egysthe & de Mycénes,
N'est autre que Tydée.

ANTENOR.

Et quel est vôtre espoir ?

TYDE'E.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux sçavoir,
Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amene ?
Que dit-on à Samos ? que fait l'heureux Thirrhene ?

ANTENOR.

Ce grand Roy qui cherit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois incertain de son sort,
Allarmé chaque jour & du sien & du vôtre,
M'envoye en ces climats vous chercher l'un & l'autre.
Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblez ;

Le fils d'Agamemnon..... Seigneur, vous vous troublez!

Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adreſſe,
Vos yeux ſemblent voilez d'une ſombre triſteſſe.
De tout ce que je vois mon eſprit éperdu.....

TYDE'E.

Antenor, ç'en eſt fait, Tydée a tout perdu.

ANTENOR.

Seigneur, éclairciſſez ce terrible myſtere.

TYDE'E.

Oreſte eſt mort.

ANTENOR.

Grands Dieux!

TYDE'E.

Et je n'ai plus de pere.

ANTENOR.

Palamede n'eſt plus! Ah! Deſtins rigoureux,
Et qui vous l'a ravi? Par quel malheur affreux...

TYDE'E.

Tu ſçais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre.
Tu ſçais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Delos.

A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine :
Nous partîmes comblez des bienfaits de Thirrhene.
Tout nous favoriſoit, nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs bien plus qu'au gré des vents.
Mais ſignalant bien-tôt toute ſon inconſtance,
La Mer en un moment ſe mutine & s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublez ouvre le Ciel & l'Onde,
Et comme un tourbillon embraſſant nos Vaiſſeaux,
Semble en ſource de feu boüillonner ſur les eaux :
Les vagues quelquefois nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abîmes,
Où les éclairs preſſez pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux ſembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flâme environne,
Aux Rochers qu'il fuyoit luy-même s'abandonne.
A travers les écueils nôtre Vaiſſeau pouſſé,
Se briſe, & nage enfin ſur les eaux diſperſé.
Dieux! que ne fis-je point dans ce moment funeſte

Pour sauver Palamede, & pour sauver Oreste ?
Vains efforts ! La lueur qui partoit des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts.
Tout périt.

ANTENOR.

Eh comment dans ce désordre extrême
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même ?

TYDE'E.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort ;
Mais j'y courois en vain : la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoit encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Epidaure ;
Itys me secourut, & de mes tristes jours
Malgré mon desespoir il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je sçus que ma vie
Etoit le prix des soins d'une main ennemie.
Des périls de la Mer Tydée enfin remis,
Une nuit alloit fuïr loin de ses ennemis,
Lorsque la même nuit d'un Vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble soudain je m'arme avec fureur,
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Egysthe, ou s'il faut le défendre.

L'Ennemi cependant occupoit les remparts,
Et sur nous à grands cris fondoit de toutes parts.
Le Sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haine bien-tôt à d'autres soins fit place :
Ses pleurs, son desespoir, Itys prêt à périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !
Oreste ne vit plus : mais pour la sœur d'Oreste,
Il faut de ses Etats conserver ce qui reste,
Me disois-je à moy-même ; & loin de l'accabler,
Secourir le Tyran qu'on devoit immoler :
Je chasserai plûtôt Egysthe de Mycénes,
Que d'en chasser les Rois de Corinthe & d'Athénes,
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchants bien plûtôt entraîné,
Du Soldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre du moins mon exemple l'engage ;
Et le Vainqueur pressé pâlissant à son tour,
Vers son Camp à grands pas médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse !
J'en fis trop, Antenor, je revis la Princesse ;
C'est t'en apprendre assez, le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Egysthe revenu,
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre,
Deux Rois épouvantez, dont mon bras le délivre,

Je porte la terreur chez des Peuples heureux,
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTENOR.

Ah ! Seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible,
Armer pour un Tyran vôtre bras invincible ?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux ?

TYDE'E.

Antenor, que veux-tu ? prends pitié de mes feux,
Plains mon sort ; non, jamais on ne fut plus à plaindre.
Il est encor pour moy des maux bien plus à craindre ;
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moy, dans ce Palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux ;
La superbe Mycénes offre un Temple à mes yeux.
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révere,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon Pere :
Mais à peine aux Autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le Temple rétentit d'un funebre murmure :
(Je ne suis cependant meurtrier, ni parjure.)
J'embrasse les Autels, rempli d'un saint respect ;

Le Prêtre épouvanté recule à mon aſpect,
Et ſourd à mes ſouhaits refuſe de répondre.
Sous ſes pieds & les miens tout ſemble ſe confondre;
L'Autel tremble, le Dieu ſe voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arment de toutes parts.
L'Antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder ſous la terre.
Je l'avouë, Antenor, je ſentis la frayeur
Pour la premiere fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin ſuccede un long ſilence;
Du Dieu qui ſe voiloit j'implore l'aſſiſtance.
Ecoute-moi, grand Dieu, ſois ſenſible à mes cris;
D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
Dieu puiſſant, m'écriai-je, exauce la priere,
Daigne ſur ce qu'il craint lui prêter ta lumiere.
Alors, parmi les pleurs & parmi les ſanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots:

Ceſſe de me preſſer ſur le deſtin d'Oreſte,
Pour en être éclairci tu m'implores en vain;
Jamais deſtin ne fut plus triſte & plus funeſte:
Redoute pour toy-même un ſemblable deſtin.

Appaiſe cependant les Mânes de ton pere ;
Ton bras ſeul doit venger ce Héros malheureux,
D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere :
Mais crains en le vengeant le ſort le plus affreux.

Une main qui lui fut bien fatale & bien chere!
Ma mere ne vit plus, & je n'ai point de frere.
Juſte Ciel! & ſur qui doit tomber mon courroux!
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le Roy..... Mais je vois la Princeſſe :
Ah! fuyons mes malheurs, mon devoir, tout m'en preſſe.
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu. ...

SCENE II.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDE'E, MELYTE, ANTENOR.

IPHIANASSE.

AH! Melyte, que vois-je ? on disoit qu'en ce lieu
En ce moment, Seigneur, mon pere devoit être ?
Je croyois.....

TYDE'E.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même soin nous conduisoit ici ;
Vous y cherchez le Roy, je l'y cherchois aussi.
Penetré des bienfaits qu'Egysthe me dispense,
Je venois plein de zele & de reconnoissance
Rendre grace à la main qui les répand sur moy,
Et dans le même temps prendre congé du Roy.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre :
Moy-même en ce moment j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'huy ?

Et dépoüiller l'Etat de ſon plus ferme appuy ?
Vous le ſçavez, la paix n'eſt pas encor jurée.
La victoire ſans vous ſeroit-elle aſſûrée ?

TYDE'E.

Oüi, Madame, & vos yeux n'ont-ils par tout ſoûmis ?
Le Roy peut-il encor craindre des Ennemis ?
Que ne vaincrez-vous point ? quelle haine obſtinée
Tiendroit contre l'eſpoir d'un illuſtre hymenée ?
Du bonheur qui l'attend Telephonte charmé,
Sur cet eſpoir flateur a déja deſarmé ;
Et ſi j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianaſſe à ſon lit deſtinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roy de Corinthe en eſt en vain épris ;
Si la tête d'Oreſte en doit être le prix.

TYDE'E.

Quoi ! la tête d'Oreſte ! Ah ! la paix eſt concluë,
Madame, & de ces lieux ma fuite eſt réſoluë.
Vous n'avez plus beſoin du ſecours de mon bras :
Ah ! quel indigne prix met-on à vos appas ?
Juſte Ciel ! ſe peut-il qu'une loy ſi cruelle
Faſſe de vous le prix d'une main criminelle ?

Ainſi dans ſa fureur le plus vil aſſaſſin
Pourra donc, à ſon gré, prétendre à vôtre main,
Lors qu'avec tout l'amour qu'un doux eſpoir anime,
Un Héros ne pourroit l'obtenir ſans un crime ?
Ah ! ſi pour ſe flater de plaire à vos beaux yeux,
Il ſuffiſoit d'un bras toûjours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pû prétendre.
Avec quelque valeur, & le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illuſtres projets
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits ?

IPHIANASSE.

Seigneur !

TYDE'E.

Je le vois bien, ce diſcours vous offenſe:
Je n'ai pû vous revoir, & garder le ſilence.
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un Amant malheureux,
Qui trop plein d'un amour qu'Iphiniaſſe inſpire,
En dit moins qu'il ne ſent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel deſſein vous a fait reveler

Un amour que l'eſpoir ſemble avoir fait parler :
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir ſans colere
Ce temeraire aveu que vous oſez me faire.
Songez qu'on n'oſe ici ſe déclarer pour moy,
Sans la tête d'Oreſte, ou le titre de Roy ;
Qu'un Amant comme vous, quelque feu qui l'inſpire,
Doit ſoûpirer du moins ſans oſer me le dire.

SCENE III.

TYDE'E, ANTENOR.

TYDE'E.

QU'ai-je dit ? où laiſſai-je égarer mes eſprits ?
Moy parler, pour me voir accabler de mépris !
Les ai-je méritez, cruelle Iphianaſſe ?
Mais quel étoit l'eſpoir de ma coupable audace ?
Que venois-je chercher dans ce cruel ſéjour ?
Moy dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour !
Rappellons ma fureur. Oreſte, Palamede.....
Ah ! contre tant d'amour inutile remede.
Que ſervent ces grands noms, dans l'état où je ſuis,

Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis ;
Ah ! fuyons, Antenor ; & loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle.
Ne laiſſons point joüir de tout mon deſeſpoir
Des yeux indifferens que je ne dois plus voir.
Le Roy vient, dans mon trouble il faut que je l'évite.

SCENE IV.

EGYSTHE, TYDE'E, ANTENOR.

EGYSTHE.

Demeurez, & ſouffrez qu'envers vous je m'acquitte.
Ainſi que le Héros brille par ſes Exploits,
La grandeur des bienfaits doit ſignaler les Rois.
Tout parle du Guerrier qui prit nôtre défenſe ;
Mais rien ne parle encor de ma reconnoiſſance.
Il eſt temps cependant que mes heureux Sujets,
Témoins de ſa valeur, le ſoient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penſer, & que diroit la Gréce ?

Mais quoi ! vous soûpirez ; quelle douleur vous presse ?

Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur ;
Un déplaisir secret trouble vôtre grand cœur ;
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

TYDE'E.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous :
Je crains peu qu'un grand Roy puisse en être jaloux :
Permettez cependant qu'à mon devoir fidelle,
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Egysthe, & de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?
J'en suis comblé, Seigneur, mon ame est satisfaite ;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

EGYSTHE.

Un interêt trop cher s'oppose à ce départ ;
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des Hérostels que vous, si-tôt qu'on les possede,

Sont pour les plus grands Rois d'un prix à qui tout cede.
Heureux ſi je pouvois par les plus forts liens
Attacher pour jamais vos interêts aux miens.
Je vous dois le ſalut de toute ma Famille,
Et ne veut point ſans vous diſpoſer de ma Fille.

TYDE'E.

Ciel! où tend ce diſcours?

EGYSTHE.

Oüi, Seigneur, c'eſt en vain
Qu'avec la paix un Roy me demande ſa main:
Quelqu'éclatant que ſoit un pareil hymenée,
Au ſort d'un autre Epoux ma Fille eſt deſtinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu deſormais
Tout le péril que ſuit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puiſſance;
J'ai beſoin d'une main qui ſerve ma vengeance,
Et qui faſſe tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine pourſuit,
Qui me pourſuit moy-même, & que mon cœur déteſte;
Point d'hymen, quel qu'il ſoit, ſans la tête d'Oreſte:
Ma Fille eſt à ce prix, & cet effort ſi grand

Ce n'eſt que de vous ſeul que ma haine l'attend.

TYDE'E.

De moy, Seigneur, de moy? juſte Ciel!

EGYSTHE.

De vous-même.

Calmez de ce tranſport la violence extrême.
Quelle horreur vous inſpire un ſi juſte deſſein?
Je demande un vengeur, & non un aſſaſſin.
Lorſque pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le ſang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que vôtre bras
Le fît couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreſte voit par-tout voler ſa renommée;
La Gréce en eſt remplie, & l'Aſie allarmée.
Ses Exploits ſeuls devroient vous en rendre jaloux;
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit digne de vous:
Courez donc l'immoler, c'eſt la ſeule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à vôtre gloire.
Dites un mot, Seigneur, Soldats & Matelots
Seront prêts avec vous de traverſer les flots.
Si ma Fille eſt un bien qui vous paroiſſe digne
De porter vôtre cœur à cet effort inſigne,
Pour vous aſſocier à ce rang glorieux,

Je ne consulte point quels furent vos Ayeux.
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon courroux,
Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.
Me ferois-je flaté d'une vaine esperance,
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance ?
Vous ne répondez point ? Ah ! qu'est-ce que je voi ?

TYDE'E.

La juste horreur du coup qu'on exige de moy.
Mais il faut aujourd'hui par plus de confiance
Payer de vôtre cœur l'affreuse confidence.
Vôtre Fille, Seigneur, est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des mortels, digne même des Dieux.
Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianasse ;
Tout mon respect n'a pû surmonter mon audace :
Je l'aime avec transport ; mon trop sensible cœur
Peut à peine suffire à cette vive ardeur.
Mais quand avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
L'Univers m'offriroit la puissance suprême,

Contre vôtre ennemi bien-loin d'armer mon bras,
Je ne ſçai point quel ſang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeſte.
Qui moy, grands Dieux ! qui moy, vous immoler Oreſte !
Ah ! quand vous le croyez ſeul digne de mes coups,
Sçavez-vous qui je ſuis ? & me connoiſſez-vous ?
Quand même ma vertu n'auroit pû l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour luy l'amitié la plus tendre ?
Ah ! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours l'avoir ſauvé des flots.
Mais helas ! ç'en eſt fait ; Oreſte & Palamede...

EGYSTHE.

Ils ſont morts ! Quelle joye à mes craintes ſuccede ?
Grands Dieux ! qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?
Mon ennemi n'eſt plus : ce que je viens d'entendre
Eſt-il bien vrai, Seigneur ? Daignez au moins m'apprendre
Comment le juſte Ciel a terminé ſon ſort,

En quels lieux, quels témoins vous avez de ſa mort.

TYDE'E.

Mes pleurs. Mais au tranſport dont vôtre ame eſt épriſe,
Je me repens déja de vous l'avoir appriſe.
Vous voulez de ſon ſort en vain vous éclaircir;
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaiſir.
Je ne reſſens que trop ſa perte déplorable,
Sans m'impoſer encore un récit qui m'accable.

EGYSTHE.

Je ne vous preſſe plus, Seigneur, ſur ce récit,
Oreſte ne vit plus, ſon trépas me ſuffit:
Vôtre pitié pour luy n'a rien dont je m'offenſe;
Et quand le Ciel ſans vous a rempli ma vengeance,
Puiſque c'eſt vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toûjours le même prix:
Je vous l'offre, acceptez-le; aimons-nous l'un & l'autre:
Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le Trône d'Argos deſormais affermi,

Qu'Egyſthe en vous, Seigneur, trouve un Gendre, un Ami.

Si ſur ce choix vôtre ame eſt encore incertaine,
Je vous laiſſe y penſer, & je cours chez la Reine.

TYDE'E.

Et moy de toutes parts de remords combattu,
Je vais ſur mon amour conſulter ma vertu,

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TYDE'E.

E Lectre veut me voir! Ah! mon ame éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs ni sa vûe,
Trop infidele ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom?
Lui dire que je suis le fils de Palamede?
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succede?
Qu'Oreste me fut cher; que de tant d'amitié
L'amour me laisse à peine un reste de pitié?
Que loin de secourir cette triste victime,
J'abandonne sa sœur au Tyran qui l'opprime?
Que cette même main qui dût trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours?
Et [illegible] prête à former des nœuds illegitimes;

Peut-être cette main va combler tous mes crimes!
Qu'elle n'a desormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux?
Mais, seroit-ce trahir les mânes de son frere,
Que de vouloir d'Electre adoucir la misere.
D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux;
Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux.
D'ailleurs un Roy puissant m'offre son alliance:
Je n'ay pour l'obtenir dignité ni naissance:
Que me sert ma valeur étant ce que je suis,
Si ce n'est pour jouïr d'un sort.... Lâche, poursuis.
Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent,
A ton fatal aspect si les Autels fremissent.
Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir,
Pour estre vertueux on n'a qu'à le vouloir.
D'Electre en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre:
Qu'attens-tu? que l'amour vienne encor te surprendre?
Qu'un feu.... Mais quel objet se présente à mes yeux?
Dieux! quels tristes accens font retentir ces lieux!
C'est une esclave en pleurs! helas! qu'elle a de charmes!

Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes!
Que je me sens touché de ses gémissemens!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

SCENE II.

ELECTRE, TYDE'E.

ELECTRE *à part.*

Dieux puissans, qui l'avez si long-tems poursuivie,
Epargnez-vous encore une mourante vie?
Je ne le verrai plus inexorables Dieux!
D'une éternelle nuit fermez mes tristes yeux!

TYDE'E.

Je sens qu'à vôtre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je sçavoir quelle douleur vous presse?

ELECTRE.

Helas! qui ne connoît mon nom & mes malheurs;
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs?
Un desespoir affreux est tout ce qui me reste;
O déplorable sang, ô malheureux Oreste!

TYDE'E.

Ah, juste Ciel! quel nom avez-vous prononcé?

A vos pleurs, à ce nom que mon cœur eſt preſſé;
Qu'il porte à ma pitié de ſenſibles atteintes!
Ah! je vous reconnois à de ſi tendres plaintes,
Malheureuſe Princeſſe, eſt-ce vous que je voi?
Electre en quel état vous offrez-vous à moi?

ELECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egyſthe, aux fers abandonnée?
Mais Oreſte, Seigneur, vous eſtoit-il connu?
A mes pleurs, à ſon nom, vôtre cœur s'eſt ému.

TYDE'E.

Dieux! s'il m'étoit connu. Mais dois-je vous
l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre?
Dieux! s'il m'étoit connu ce Prince genereux!
Ah! Madame, c'eſt moi qui de ſon ſort affreux
Viens de répandre ici la funeſte nouvelle.

ELECTRE.

Il eſt donc vrai, Seigneur? & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'eſpoir & le prix?
Mais, quel étonnement vient fraper mes eſprits.
Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs ſi ſenſible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce Guerrier invincible,

D'un Tyran odieux trop zelé défenſeur ?
Qui peut donc pour Electre attendrir vôtre cœur ?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma deſtinée,
Tout rempli de l'eſpoir d'un fatal hymenée ?

TYDE'E.

Eh que diriez-vous donc ſi mon indigne cœur
De ſes coupables feux vous découvroit l'horreur ?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me poſſede.
Si vous voyez en moi le fils de Palamede ?

ELECTRE.

De Palamede ! vous ? quai-je entendu, grands Dieux !
Mais vous ne l'êtes point, Tydée eſt vertueux ;
Il n'eût point fait rougir les mânes de ſon pere,
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le ſang dont il ſort,
Si vous étiez Tydée Egyſthe ſeroit mort.
Bien loin de conſentir à l'hymen de ſa fille,
Il eût de ce Tyran immolé la famille.
De Tydée, il eſt vrai, vous avez la valeur,
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDE'E.

A mes remords, du moins faites grace, Madame
Il eſt vrai, j'ai brûlé d'une coupable flâme;
Il n'eſt point de devoirs plus ſacrez que les miens:
Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les ſiens?
Ne me reprochez point le feu qui me devore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
J'ai dû tout immoler à vôtre inimitié,
Mais que ne peut l'amour, que ne peut l'amitié?
Itys alloit perir, je lui devois la vie,
Sa mort bien-tôt d'une autre auroit été ſuivie;
L'amour & la pitié confondirent mes coups,
Tydée en ce moment crut combattre pour vous:
D'ailleurs à la fureur de Corinthe & d'Athenes,
Pouvois-je abandonner le trône de Mycenes?

ELECTRE.

Juſte Ciel! & pour qui l'avez-vous conſervé?
Cruel, ſi c'eſt pour moi que vous l'avez ſauvé,
Venez donc de ce pas immoler un Barbare.
Il n'eſt point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreſte ne vit plus, achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour ſa ſœur & pour lui.
A l'aſpect de mes fers êtes-vous ſans colere?

Eſt-ce ainſi que vos ſoins me rappellent mon frere !
Ne m'offrirez-vous plus pour eſſuyer mes pleurs
Que la main qui combat pour mes perſecuteurs ?
Ceſſez de m'oppoſer une funeſte flâme..
Si je vous laiſſois voir juſqu'au fonds de mon âme,
Votre cœur excité par l'exemple du mien ;
Déteſteroit bien-tôt un indigne lien.
D'un cœur que malgré lui l'amour a pû ſéduire,
Il apprendroit du moins comme un grand cœur ſoupire:
Vous y verriez l'amour eſclave du devoir,
Languir parmi les pleurs ſans force & ſans pouvoir
Occupé comme moi d'un ſoin plus legitime,
Faites-vous des vertus de vôtre propre crime.
Du ſort qui me pourſuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere eſt mort, c'eſt vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un ſerment affreux engage à me défendre;
Ah ! cruel ; cette main, ſi vous m'abandonnez,
Va trancher à vos yeux mes jours infortunez,

TYDE'E.

Moi, vous abandonner ! ah ! quelle ame endurcie
Par des pleurs si touchans ne seroit adoucie ?
Moi, vous abandonner ! plûtôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.
Je conçois quand je vois les yeux de ma Princesse,
Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse :
Mais quand je vois vos pleurs je conçois encor mieux,
Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux,
Pourvû que vôtre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne sçai : mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
Egyste à chaque instant me devient odieux.

ELECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ces nobles transports je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs que ce moment m'est doux !
Je pourrai donc venger.... Mais quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte, on pourroit nous surprendre.
En secret chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre

Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes maux,
Courez en me vengeant signaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur vôtre cœur s'interesse.

TYDE'E.

Mais qui venoit à nous? Ah, Dieux! c'est la Princesse.
Quel dessein en ces lieux peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis que lui dirai-je, helas!
Que je crains les transports où mon ame s'égare!

SCENE III.

IPHIANASSE, TYDE'E, MELYTE.

IPHIANASSE.

QUel trouble à mon aspect de vôtre cœur s'empare?
Vous ne répondez point? Seigneur, je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
Electre, comme vous, s'offensera peut-estre
Qu'ici sans son aveu quelqu'un ose paroître.
Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux.
La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.

Interdit & confus .... quel eſt donc ce myſtere!

TYDE'E.

Madame, vous ſçavez qu'elle a perdu ſon frere;
Que c'eſt moi ſeul qui viens d'en informer le Roy.
Electre a ſouhaité s'en inſtruire par moi.
Mon cœur toujours ſenſible au ſort des miſerables.
N'a pû ſans s'attendrir à ſes maux déplorables;
Aprés le coup affreux qui vient de la fraper....

IPHIANASSE.

N'eſt-il que ſa douleur qui vous doive occuper?
Ce n'eſt pas que mon cœur veüille vous faire un crime
D'un ſoin que ſes malheurs rendent ſi legitime.
Mais, Seigneur, je ne ſçai ſi ce ſoin genereux
A dû ſeul vous toucher quand tout flate vos vœux.

TYDE'E.

Non, des bontez du Roy mon ame enorgueillie,
Ne ſe méconnoît point quand lui-même il s'oublie;
S'il deſcend juſqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon reſpect me défend l'eſpoir d'un bien ſi doux.

Et tel eſt de mon ſort la rigueur infinie,
Que lorſqu'à mon deſtin vous devez eſtre unie,
Vôtre rang, ma naiſſance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un ſi charmant eſpoir.

IPHIANASSE.

Je comprens la rigueur d'un devoir ſi barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous ſépare.
Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raiſons;
Si ma fierté pouvoit deſcendre à des ſoupçons ....
Mais non, ſur vôtre amour que rien ne vous contraigne.
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne;
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCENE VI.

TYDE'E.

QUai-je fait malheureux ! y pourrai-je ſurvivre ?
Mais quoi ? l'abandonner ..... Non, non, il faut la ſuivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux ?
Courons où mon amour..... Que vois-je juſte Dieux.
O ſort, à tes rigueurs quelle douceur ſuccede !
O mon pere, eſt-ce vous, eſt-ce vous, Palamede ?

SCENE V.

PALAMEDE, TYDE'E.

PALAMEDE.

EMbraſſez-moi, mon Fils, après tant de malheurs ;
Qu'il m'eſt doux de revoir l'objet de tant de pleurs !

TYDE'E.

S'il eſt vrai que les biens qui nous coûtent des larmes,
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,
Helas ! après les pleurs que j'ai verſez pour vous,
Que cet heureux inſtant me doit être bien doux !
Ah ! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un Oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obſtacle,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'huy,
Malgré le ſort affreux dont j'ai tremblé pour luy ?
Eſt-ce ainſi que des Dieux la ſuprême ſageſſe,
Doit braver des mortels la crédule foibleſſe ?

Mais puisqu'enfin ici j'ai pû vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver :
Qu'avec vous sa bonté va desormais me rendre
Un Ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs ! ah ! n'est-ce que pour luy,
Que les Dieux sans détours s'expliquent aujourd'huy ?

PALAMEDE.

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême ;
Croyez, mon Fils, croyez qu'elle est toûjours la même.
Gardons-nous de vouloir, foibles & curieux,
Penetrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste :
J'ai vû ses yeux couverts des horreurs du trépas ;
Je l'ai tenu long temps mourant entre mes bras :
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'interêt d'un Fils n'eût conservé ma vie ;
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné comme vous la sagesse des Dieux :
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide :

Trop heureux desormais si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !
Mais helas ! que le Ciel qui vers vous me renvoye,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joye !
D'un Fils que j'admirois, que mon Fils est changé !
Tydée, Oreste est mort ; Oreste est-il vengé ?
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycéne ?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici.
Mon Fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?
Pourquoi ne le point voir ? vous connoissez son zele ;
Deviez-vous vous cacher à cet Ami fidele ?
Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux,
Où vous n'osez punir un Tyran odieux ?

TYDE'E.

Prévenu des malheurs d'une tête si chere,
Ma premiere vengeance étoit dûë à mon Pere.
Mais, Seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux
Trop exposer des jours qu'ont respecté les Dieux,
N'est-ce point trop compter sur une longue absence ?

Que d'oſer s'y montrer avec tant d'aſſûrance?

PALAMEDE.

Mon Fils, j'ai tout prévû, calmez ce vain effroy,
C'eſt à mes ennemis à trembler, non à moy.
Et comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moy que d'abord Arcas a paru méconnoître?
Moy que devance ici le bruit de mon trépas?
Moy dont enfin le Ciel ſemble guider les pas?
D'ailleurs, un ſang ſi cher m'appelle à ſa défenſe;
Que tout cede en mon cœur au ſoin de ſa vengeance.
La ſœur d'Oreſte en proye à ſes perſécuteurs,
Doit ce jour éprouver le comble des horreurs.
Je viens contre un Tyran, prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le ſurprendre;
Puiſqu'il faut l'immoler, ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes deſſeins le péril qui me ſuit?
Mon Fils, ſi même ardeur eût guidé vôtre audace,
Vous n'auriez pas pour moy ce ſoûci qui vous glace:
Comment dois-je expliquer vos regards interdits?
Je ne trouve par tout que des cœurs attiédis,

Que des Amis troublez ſans force & ſans courage,
Accoûtumez au joug d'un honteux eſclavage.
Par ma preſence en vain j'ai crû les raſſembler,
Un Guerrier les retient, & les fait tous trembler.
Mais moy ſeul au-deſſus d'une crainte ſi vaine,
Je prétends immoler ce Guerrier à ma haine :
C'eſt par-là que je veux ſignaler mon retour.
Un défenſeur d'Egyſthe eſt indigne du jour.
Parlez, connoiſſez-vous ce Guerrier rédoutable,
Pour le Tyran d'Argos rempart impenetrable ?
Pourquoi ſous vos efforts n'a-t-il pas ſuccombé ?
Parlez, mon Fils, qui peut vous l'avoir dérobé ?
Vôtre haute valeur deſormais rallentie,
Pour luy ſeul aujourd'hui s'eſt-elle démentie ?
Vous rougiſſez, Tydée : Ah ! quel eſt mon effroy !
Je vous l'ordonne enfin ; parlez, répondez-moy.
D'un deſordre ſi grand que faut-il que je penſe ?

TYDE'E.

Ne penettez-vous point un ſi triſte ſilence ?

PALAMEDE.

Qu'entens-je ! quel ſoupçon vient s'offrir à mon cœur ?
Quoi, mon Fils ! . . . Dieux puiſſans ! laiſſez-moi mon erreur.

Ah! Tydée, est-ce vous qui prenez la défense
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un Fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit-il vous revoir pour vous voir si coupable?

TYDE'E.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.
Vôtre vertu toûjours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits:
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse;
Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
D'un malheureux amour, ayez pitié, Seigneur.
Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sçait les tourmens affreux où mon ame est en proye:
Mais vainement sur moy son courroux se déploye:
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux,
Souvent pour le punir vont plus loin que les Dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite?
Croyez-vous qu'envers moy le remords vous acquitte?
Perfide, il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de vôtre innocence un moment me flater:

Quoi ! pour le ſang d'Egyſthe aux yeux de Pala-
mede
Tydée oſe avoüer l'amour qui le poſſede ?
S'il vous rend malgré moy criminel aujourd'huy,
Cette main vous rendra vertueux malgré luy.
Fils ingrat, c'eſt du ſang de vôtre indigne Amante
Qu'à vos yeux trop charmez je veux l'offrir fu-
mante.

TYDE'E.

Il faudra donc, avant que de verſer le ſien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puiſqu'à vôtre courroux il faut une victime,
Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du cri-
me.

PALAMEDE.

Juſte Ciel ! ſe peut-il qu'à l'aſpect de ces lieux
Fumans encor d'un ſang pour luy ſi précieux,
Dans le fond de ſon cœur la voix de la Nature
N'excite en ce moment ni trouble, ni murmure ?

TYDE'E.

Et que m'importe à moi le ſang d'Agamemnon ?
Quel intérêt ſi ſaint m'attache à ce grand nom,
Pour lui ſacrifier les tranſports de mon ame,
Et le prix glorieux qu'on propoſe à ma flâme ?

Et pourquoi vôtre fils lui doit-il immoler ? ....

PALAMEDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être ;
Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
Mon fils, infortuné, soumis, respectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste,
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDE'E.

Et quel donc, Seigneur, est Oreste ?

PALMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi, Seigneur ! Dieux ! qu'entens-je ?

PALAMEDE.

Oüi, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.
Le traître dont ici vous protegez le sang,
Auroit sans moi du vôtre épuisez vôtre flanc.
Ingrat, si désormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thimbene.
Instruit de vôtre sort, sa constante amitié

A ſecondé pour vous mes ſoins & ma pitié.
Il ſçait, pour conſerver une ſi chere vie,
Par le tyran d'Argos ſans ceſſe pourſuivie,
Que ſous le nom d'Oreſte à des traits ennemis
J'offris, ſans balancer, la tête de mon fils.
C'eſt ſous un nom ſi grand, que de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vû, ce cher fils, triſte objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu pour vous ſeul cette unique eſperance.
Il eſt mort, j'en attends la même récompenſe.
Sacrifiez ma vie au Tyran odieux,
A qui vous immolez des noms plus précieux?
Qu'à vôtre lâche amour tout autre interêt cede,
Il ne vous reſte plus qu'à livrer Palamede.
Il vivoit pour vous ſeul, il ſeroit mort pour vous.
C'en eſt aſſez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Pourſuivez, ce tranſport n'eſt que trop legitime
Egalez, s'il ſe peut, le reproche à mon crime;
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui, moy, j'ai pû brûler pour le ſang de Thyeſte!

A quels forfaits, grands Dieux, reſervez-vous Oreſte?
Ah! Seigneur, je frémis d'une ſecrette horreur.
Je ne ſçai quelle voix crie au fonds de mon cœur.
Hélas! malgré l'amour qui cherche à le ſurprendre.
Mon pere mieux que vous a ſçû s'y faire entendre.
Courons pour appaiſer ſon ombre & mes remords,
Dans le ſang d'un barbare éteindre mes tranſports;
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous, parlez que faut-il faire?

PALAMEDE.

Arracher vôtre ſœur à mille indignitez,
Appaiſer d'un grand Roi les mânes irritez,
Les venger des fureurs d'une barbare mere,
Venir ſur ſon tombeau jurer à vôtre pere
D'immoler ſon boureau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que vôtre bras oſa tenter pour lui;
Raſſûrer vôtre ſœur; mais lui cacher ſon frere.
Ses craintes, ſes tranſports trahiroient ce myſtere;
Vous offrir à ſes yeux ſous le nom de mon fils,
Sous le vôtre, Seigneur, aſſembler nos amis.
Que vous dirai-je enfin? contre un amour funeſte
Reprendre avec le nom des ſoins dignes d'Oreſte.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreſte indigne de ce nom,
Démente la fierté du ſang d'Agamemnon,
Venez ſi vous doutez qu'il méritât d'en eſtre,
Voir couler tout le mien pour le mieux reconnoî-
tre.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

O U laiſſai-je égarer mes vœux & mes eſprits ?
Juſte Ciel ! qu'ai-je vû ? mais hélas ! qu'ai-je appris ?
Oreſte ne vit plus, tout veut que je le croye ;
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noye.
Il eſt mort ; cependant ſi j'en crois à mes yeux,
Oreſte vit encore, Oreſte eſt en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere.
Qu'ai-je vû ? quel ſpectacle à mes yeux s'eſt offert ?
Son tombeau de preſens & de larmes couvert ;
Un fer, ſigne certain qu'une main ſe prépare

A venger

A venger ce grand Roi des fureurs d'un Barbare.
Quelle main s'arme encor contre ſes ennemis ?
Qui jure ainſi leur mort, ſi ce n'eſt pas ſon fils ?
Ah ! je le reconnois à ſa noble colere,
Et c'eſt du moins ainſi qu'auroit juré mon frere.
Quelqu'ardeur qu'il paroiſſe à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ſes pleurs ?
Ce ne ſont point non plus les pleurs d'une adultere,
Qui ne vient qu'inſulter aux mânes de mon pere.
Ce n'eſt que pour braver ſon époux & les Dieux,
Quelle éleve à ſa cendre un tombeau dans ces lieux :
Non, elle n'a dreſſé ce monument ſi triſte,
Que pour mieux ſignaler ſon amour pour Egyſthe,
Pour lui rendre plus chers ſon crime & ſes fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant ces meurtriers impies,
Qu'il ſemble que déja pourſuivent les Furies :
J'ai vû le fer vengeur, Egyſthe va perir ;
Mon frere ne revient que pour me ſecourir.
Flateuſe illuſion, à qui l'effroi ſuccede ;
Puis-je encor ſoupçonner le fils de Palamede ?
Un témoin ſi ſacré peut-il m'être ſuſpect ?
On vient : c'eſt luy, mon cœur s'émeut à ſon aſpect.

Mon frere.... quel tranſport s'empare de mon ame!
Mais holas! il eſt ſeul.

SCENE II.

ORESTE, ELECTRE.

ORESTE.

JE vous cherche, Madame,
Tout ſemble deſormais ſervir vôtre couroux:
Vôtre indigne ennemi va tomber ſous nos coups.
Sçavez-vous quel Héros vient à vôtre défenſe?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur,
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel eſt-il, Seigneur?
Que dis-je? puis-je encor méconnoître mon frere?
N'en doutons plus, c'eſt luy.

ORESTE.

Madame, c'eſt mon pere.

ELECTRE.

Vôtre pere, Seigneur ! & d'où vient qu'aujourd'huy
Oreſte à mon ſecours ne vient point avec luy ?
Peut-il abandonner une triſte Princeſſe ?
Eſt-ce ainſi qu'à me voir ſon amitié s'empreſſe ?

ORESTE.

Vous le ſçavez, Oreſte a vû les ſombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas crû, Seigneur, qu'avec Oreſte
Palamede avoit vû cet empire funeſte ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frere, eſt-il le ſeul que le deſtin pourſuit ?
Vous-même, ſans eſpoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un Port dans le naufrage ?
Oreſte, comme vous, peut en être échapé ;
Il n'eſt point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vû dans ce Palais une marque aſſûrée,
Que ces lieux ont revû le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encor moüillé de pleurs.
Qui les auroit verſez ? qui l'eût couvert de fleurs ?
Qui l'eût orné d'un fer ? quel autre que mon frere
L'eût oſé conſacrer aux mânes de mon pere ?

Mais quoi, vous vous troublez ! Ah ! mon frere
est ici !
Helas ! qui mieux que vous en doit être éclairci !
Ne me le cachez point, Oreſte vit encore.
Pourquoi me fuïr ? pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreſte, Seigneur, un malheureux amour
N'a pû de mon eſprit le bannir un ſeul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour luy m'intereſſe :
Si vous ſçaviez pour luy juſqu'où va ma tendreſſe,
Vôtre cœur frémiroit de l'état où je ſuis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Helas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de miſere ?
Eſclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier ſembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels ſa malheureuſe fille ?
Quel crime contre Electre arme enfin ſa famille ?
Une mere en fureur la hait & la pourſuit ;
Ou ſon frere n'eſt plus, ou le cruel la fuit.
Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreſte ;
Rendez-moi par pitié le ſeul bien qui me reſte.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il eſt même en ces lieux :

Gardez-vous cependant.....

ELECTRE.

Qu'il paroiſſe à mes yeux.

Oreſte, ſe peut-il qu'Electre te revoye !

Montrez-le-moi, dûſſai-je en expirer de joye.

Mais helas ! n'eſt-ce point luy-même que je voy ?

C'eſt Oreſte, c'eſt luy, c'eſt mon frere & mon Roy.

Aux tranſports qu'en mon cœur ſon aſpect a fait naître,

Eh ! comment ſi long-temps l'ai-je pû méconnoître ?

Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux !

Momens tant ſouhaitez ! ô jour trois fois heureux !

Vous vous attendriſſez, je vois couler vos larmes :

Ah ! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes !

Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur !

C'eſt donc vous que j'embraſſe, ô mon frere !

ORESTE.

Ah ! ma ſœur,

Mon amitié trahit un important myſtere :

Mais helas ! que ne peut Electre ſur ſon frere ?

ELECTRE.

Eſt-ce de moy, cruel, qu'il faut vous défier ?
D'une ſœur qui voudroit tout vous ſacrifier ?
Et quelle autre amitié fut jamais ſi parfaite ?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joye indiſcrete.
Diſſimulez des ſoins, quoique pour moy ſi doux :
Ma ſœur, à me cacher j'ai ſouffert plus que vous.
D'ailleurs, juſqu'à ce jour je m'ignorois moy-même.
Palamede pour moy rempli d'un zele extrême,
Pour conſerver des jours à ſa garde commis,
M'élevoit à Samos ſous le nom de ſon fils.
Le ſien eſt mort, ma ſœur, la colere céleſte
A fait périr l'ami le plus cheri d'Oreſte ;
Et peut-être ſans vous, moins ſenſible à vos maux,
Envierois-je le ſort qu'il trouva dans les flots.

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets vôtre cœur ſe conſume ?
Ah ! Seigneur, laiſſez-moi joüir ſans amertume
Du plaiſir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moy ! que mon cœur eſt charmé !
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime,

J'oublie auprès de vous juſques à l'Amant même :
Surmontez comme moy ce penchant trop flateur,
Qui ſemble malgré vous entraîner vôtre cœur :
Quel que ſoit vôtre amour, les traits d'Iphianaſſe
N'ont rien de ſi charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu ſur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma ſœur, & mon nom ſeul ſuffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me poſſede.
On vient, ſéparons-nous. Mais non, c'eſt Palamede.

SCENE III.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR.

PALAMEDE.

ANtenor, demeurez, obſervez avec ſoin
Que de nôtre entretien quelqu'un ne ſoit témoin.

ORESTE.

Vous revoyez, ma ſœur, cet Ami ſi fidele,
Dont nos malheurs, les temps, n'ont pû paſſer le zele.

ELECTRE.

Qu'avec plaiſir, Seigneur, je revois aujourd'huy
D'un ſang infortuné le genereux appuy !
Ne ſoyez point ſurpris ; attendri par mes larmes,
Mon frere a diſſipé mes mortelles allarmes :
De cet heureux ſecret mon cœur eſt éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreſte m'eſt témoin avec quelle tendreſſe
J'ai déploré le ſort d'une illuſtre Princeſſe ;
Avec combien d'ardeur j'ai toûjours ſouhaité
Le bienheureux inſtant de vôtre liberté.
Je vous raſſemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs ſi grands trop long-temps condamnée.
Qu'il m'eſt doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce Pere vertueux, ce Chef de tant de Rois,
Que fit périr le ſort trop jaloux de ſa gloire !
O jour ! que tout ici rappelle à ma memoire ;
Jour cruel, qu'ont ſuivi tant de jours malheureux :
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous ſans ceſſe un ſpectacle ſi triſte.
Oreſte, c'eſt ici que le barbare Egyſthe,
Ce monſtre déteſté, ſoüillé de tant d'horreurs,

Immola vôtre Pere à ſes noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Eumenides,
Son Epouſe ſur luy porta ſes mains perfides :
C'eſt ici que ſans force, & baigné dans ſon ſang,
Il fut long-temps traîné le coûteau dans le flanc.
Mais c'eſt-là que du ſort laſſant la barbarie,
Il finit dans mes bras ſes malheurs & ſa vie.
C'eſt-là que je reçûs, impitoyables Dieux,
Et ſes derniers ſoûpirs, & ſes derniers adieux.
A mon triſte deſtin, puiſqu'il faut que je cede,
Adieu, prends ſoin de toy, fuis, mon cher Palamede ;
Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis,
Je ſuis aſſez vengé, ſi tu ſauves mon Fils.
Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte,
C'eſt à luy de venger une mort ſi funeſte.
Vos amis ſont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous ;
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups :
Chacun à vôtre nom & s'excite & s'anime,
On n'attend pour frapper que vous & la victime.

à Electre.

De vôtre part, Madame, on croit que vôtre cœur
Voudra bien ſeconder une ſi noble ardeur.

C'eſt parmi les flambeaux d'un coupable hymenée
Que le Tyran doit voir trancher ſa deſtinée.
Princeſſe, c'eſt à vous d'aſſûrer nos projets,
Flatez-le d'un hymen ſi doux à ſes ſouhaits :
C'eſt ſous ce faux eſpoir qu'il faut que vôtre haine
Au Temple où je l'attens ce jour même l'entraîne.
Mais en flatant ſes vœux, diſſimulez ſi bien,
Que de tous nos deſſeins il ne ſoupçonne rien.

ELECTRE.

L'entraîner aux Autels ! Ah ! projet qui m'accable !
Itys y périroit, Itys n'eſt n'eſt point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'eſt point, grands Dieux ! né du ſang dont il ſort ;
Il l'eſt plus qu'il ne faut pour meriter la mort.
Juſte Ciel ! eſt-ce ainſi que vous vengez un Pere ?
L'un tremble pour la ſœur, & l'autre pour le frere ?
L'Amour triomphe ici ? Quoi ! dans ces lieux cruels
Il fera donc toûjours d'illuſtres criminels ?
Eſt-ce donc ſur des cœurs livrez à la vengeance,
Qu'il doit un ſeul moment ſignaler ſa puiſſance ?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînez.
Eh ! l'Amour eſt-il fait pour les infortunez ?

Il a fait les malheurs de toute vôtre race :
Jugez ſi c'eſt à vous d'oſer lui faire grace.
Songez pour mieux dompter le feu qui vous ſurprend,
Que le crime qui plaît eſt toûjours le plus grand.
Faites voir qu'un grand cœur que l'Amour peut ſéduire,
Ne manque à ſon devoir, que pour mieux s'en inſtruire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pû meriter d'être ſi malheureux.
Peut-être ſans l'Amour ſeriez-vous plus ſeveres.
Vous ſçavez ſur les fils ſi l'on pourſuit les peres.
Songez ſi le ſupplice en eſt trop odieux,
Que c'eſt du moins punir à l'exemple des Dieux :
Mais je vois que l'honneur qui vous en ſollicite,
De nos amis en vain raſſemble ici l'élite.
C'en eſt fait, de ce pas je vais les diſperſer,
Et conſerver ce ſang que vous n'oſez verſer.
En effet, que m'importe à moy de le répandre ?
Ce n'eſt point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pû ;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ELECTRE.

Ah! Seigneur, arrêtez, rempliſſez ma vengeance,
Je ſens de vos ſoupçons que ma vertu s'offenſe.
Percez le cœur d'Itys, mais reſpectez le mien,
Il n'eſt point retenu par un honteux lien :
Et quoi que ma pitié faſſe pour le défendre,
Tout ce qu'eût fait l'Amour ſur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me ſoupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur.....

PALAMEDE.

Madame, pardonnez,
J'ai peut-être à vos yeux pouſſé trop loin mon zele :
Mais tel eſt de mon cœur l'empreſſement fidele.
Je ne hais point Itys, & ſa fiere valeur
Pourra ſeule aujourd'hui faire tout ſon malheur :
Oreſte eſt genereux, il peut lui faire grace ;
J'y conſens, mais d'Itys vous connoiſſez l'audace ;
Il défendra le ſang qu'on va faire couler :
Cependant il nous faut périr, ou l'immoler ;
Et ce n'eſt qu'aux Autels, qu'avec quelque avantage,
On peut juſqu'au Tyran eſperer un paſſage.

La

La garde qui le ſuit, trop forte en ce Palais,
Rend le combat douteux, encor plus le ſuccès;
Puiſque vôtre ennemi pourroit encor ſans peine,
Quoique vaincu, ſauver ſes jours de vôtre haine:
Mais ailleurs, malgré luy, par la foule preſſé,
Vous le verrez bien-tôt à vos pieds renverſé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez; ſi l'amour eſt un crime,
Vous verrez que mon cœur en eſt ſeul la victime;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il eſt ſans pouvoir ſur les cœurs genereux.

PALAMEDE.

Il eſt vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime:
Mais j'ai tout eſperé d'un cœur ſi magnanime;
Et je connois trop bien le ſang d'Agamemnon,
Pour ſoupçonner qu'Oreſte en démente le nom.
Mon cœur, quoi qu'allarmé des ſentimens du vôtre,
N'en préſumoit pas moins & de l'un & de l'autre.
Si de vôtre vertu ce cœur a pû douter,
Mes ſoupçons n'ont ſervi qu'à la faire éclater.
Mais pour mieux ſignaler ce que j'en dois attendre,
Après moy chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre:

Vous me verrez bien-tôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Electre & les Dieux.

ORESTE.

Adieu, ma sœur, calmez la douleur qui vous presse;
Vous sçavez à vos pleurs si mon cœur s'interesse.

ELECTRE.

Allez, Seigneur, allez, vengez tous nos malheurs,
Et que bien-tôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

TAndis qu'en ce Palais mon hymen se prépare,
Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare ?
Le severe devoir qui m'y fait consentir,
Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir ?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes
Puisse encor me causer de si vives allarmes ?
Non, ce n'est point l'amour, l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite ?
Un amour si long-temps sans succès combattu,
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?

Feſtins cruels, & vous criminelles tenebres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funebres,
Sang que j'ai vû couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreſte & les Dieux;
Echauffez des tranſports que mon devoir anime;
Peignez à mon amour un Héros magnanime....
Non, ne me peignez rien, effacez ſeulement
Les traits trop bien gravez d'un malheureux Amant,
D'une injuſte fierté trop conſtante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime;
Toûjours prêts à défendre un ſang infortuné,
Aux caprices du ſort long-temps abandonné.
On vient. Helas, c'eſt luy! que mon ame éperduë
S'attendrit & s'émeut à cette chere vûë!
Dieux! qui voyez mon cœur dans ce triſte moment,
Ai-je aſſez de vertu pour perdre mon Amant?

SCENE II.

ELECTRE, ITYS.

ITYS.

Penetré d'un malheur où mon cœur s'intereſſe,
M'eſt-il enfin permis de revoir ma Princeſſe ?
Si j'en crois les apprêts qui ſe font en ces lieux,
Je puis donc ſans l'aigrir m'offrir à ſes beaux yeux ?
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon eſpoir, que je les crains encore !
Dieux ! ſe peut-il qu'Electre, après tant de rigueurs,
Daigne choiſir ma main pour eſſuyer ſes pleurs !
Eſt-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire ?
Mon bonheur eſt ſi grand, que je ne le puis croire.
Ah ! Madame, à qui dois-je un bien ſi doux pour moy ?
(Amour, fais, s'il ſe peut, qu'il ne ſoit dû qu'à toy.)
Electre, s'il eſt vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez nôtre hymen d'un mot de vôtre bouche ;
Laiſſez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,

Lire au moins un aveu qui me fait vôtre Epoux.
Quoi ! vous les détournez ! Dieux ! quel affreux silence !
Ma Princeſſe, parlez ; vous fait-on violence ?
De tout ce que je vois, que je me ſens troubler !
Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foy le ſecret de vos larmes ;
N'en craignez rien, ce cœur quoi qu'épris de vos charmes,
N'abuſera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié tournez vers moy les yeux.
C'en eſt trop, je penetre un myſtere funeſte,
Vous cedez au deſtin qui vous enleve Oreſte :
Vous croyez deſormais que pour vous aujourd'huy
L'Univers tout entier doit périr avec luy.
Vôtre cœur cependant à ſa haine, fidele,
Accablé des rigueurs d'une mere cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moy,
M'abhorre, & ne ſe rend qu'aux menaces du Roy.

ELECTRE.

Fils d'Egyſthe, reviens d'un ſoupçon qui me bleſſe.
Electre ne connoît ni crainte, ni foibleſſe ;
Son cœur dont rien ne peut abaiſſer la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.

Quelque appui que le ſort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus que les fers, ni ton pere:
Ne crois pas qu'un Tyran pour toy puiſſe en ce jour,
Ce que ne pourroit pas ou l'eſtime, ou l'amour.
Non, quel que ſoit le ſang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toy qu'un Prince genereux,
Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point, je ſerois inhumaine,
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne ſuis point haï! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidele & le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haine? eh bien qui vous arrête?
Les Autels ſont parez, & la victime eſt prête.
Venez ſans differer par des nœuds éternels
Vous unir à mon ſort au pied des Immortels.
Egyſthe doit bien-tôt y conduire la Reine;
Souffrez, que ſur leurs pas mon amour vous entraîne.

On n'attend plus que vous.

ELECTRE *à part.*

On n'attend plus que moi !
Dieux cruels, que ce mot redouble mon effroi ?
Quoi, tout eſt prêt, Seigneur ?

ITYS.

Oüi, ma chere Princeſſe.

ELECTRE.

Helas !

ITYS.

Ah ! diſſipez cette ſombre triſteſſe.
Vos yeux d'aſſ.z de pleurs ont arroſé ces lieux.
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux.
Songez que cet hymen va finir vos miſeres,
Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres :
Que luy ſeul peut briſer vos indignes liens,
Et terminer des maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes ſoins dans l'ardeur qui m'a-
nime,
Eſt de vous arracher au ſort qui vous opprime.
Mycenes vous déplaît ; eh bien j'en ſortirai,
Content du nom d'époux par tout je vous ſuivrai.
Trop heureux pour tout prix du feu qui me con-
ſume,

Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume.
Auſſi touché que vous du deſtin d'un Heros. . . . .

ELECTRE.

Helas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !
Et que ce triſte hymen où ton amour aſpire ;
Cet hymen, non, Itys, je ne puis y ſouſcrire.
J'ai promis, cependant je ne puis l'achever :
Ton pere eſt aux Autels, je m'en vais l'y trouver ;
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes ſans haine !
Aux Autels, quoi, ſans moi ! Demeurez, inhumaine ;
Demeurez, ou bien-tôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le ſang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma perſeverance ?

ELECTRE.

Ah ! plus tu m'attendris, moins nôtre hymen s'avance.

ITYS *ſe jettant à ſes genoux.*

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels tranſports ?

ELECTRE.

Que fais-tu, malheureux ? laiſſe-moi mes remords ;
Leve-toi, ce n'eſt point la haine qui me guide.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frere, aux pieds d'une perfide ?
On assassine Egysthe, & sans un prompt secours,
D'une si chere vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Egysthe ! Ah, cruelle Princesse !

SCENE IV.

ELECTRE, IPHIANASSE.

ELECTRE.

Quoi, malgré la pitié qui pour toi m'interesse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit !
Je n'ai pû t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop genereux !

IPHIANASSE.

Ceſſez, ceſſez de feindre,
Ingrate, c'eſt plûtôt l'inſulter que le plaindre.
La pitié vous ſied bien, au moment que c'eſt vous
Qui le faites tomber ſous vos barbares coups !
J'entends par-tout voler le nom de votre frere.
Quel autre que ce traître ennemi de mon pere. . . .

ELECTRE.

Reſpectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que ſon devoir, le mien, & que celui des Dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycéne ;
Il eſt temps qu'un barbare en reçoive la peine ;
Qu'il éprouve ces Dieux, qu'il bravoit l'inhumain.
Quoique lents à punir, ils puniſſent enfin.
Si le Ciel indigné n'eût hâté ſon ſupplice,
Il eût fait à la fin ſoupçonner ſa juſtice.
Entendez-vous ces cris, & ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux ?
Tels furent les apprêts de ce feſtin impie,
Qu'Egyſthe par ſa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai ſouffert de nos cruels malheurs,
M'apprend, en les vengeant, à reſpecter vos pleurs
Je ne vous offre point une pitié ſuſpecte,
Un interêt ſacré veut que je les reſpecte :

Vous insultiez mon frere, & ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un Héros que vous devez connoître ;
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCENE V.

ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

Madame, ç'en est fait, tout cede à nos efforts,
Ce Palais se remplit de mourans & de morts.
Vous sçavez qu'aux Autels nôtre Chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide.
Mais les soupçons d'Egysthe, & des avis secrets,
Ont hâté ce grand jour si cher à nos soubaits.
Oreste regne enfin, ce Héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups,
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.
J'ai vû prêt à périr le fier Itys luy-même,
Desarmé par Oreste en ce desordre extrême.

Ce

Ce Prince au deſeſpoir, cherchant le ſeul trépas,
Portant par tout la mort, & ne la trouvant pas,
A ſon pere peut-être eût ouvert un paſſage;
Mais ſa main deſarmée a trompé ſon courage.
Ainſi de ſes exploits interrompant le cours,
Le ſort malgré luy-même a pris ſoin de ſes jours.
Oreſte qu'irritoit une fureur ſi vaine,
A ſa valeur bien-tôt fait tout ceder ſans peine.
J'ai crû de ce ſuccès devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez-vous de ſortir,
Madame, la retraite eſt pour vous aſſûrée,
Des amis affidez en défendent l'entrée.
Vôtre ennemi d'ailleurs au gré de vos deſirs,
Aux pieds de ſon vainqueur rend les derniers ſoûpirs.

IPHIANASSE.

O mon pere! à ta mort je ne veux point ſurvivre;
Je ne puis la venger, je vais du moins te ſuivre.

(*à Electre.*)

Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur;
Que l'amour n'arme encor pour moy plus d'un vengeur.

SCENE VI.

ORESTE, ELECTRE, IPHIANASSE ARCAS, GARDES.

ORESTE.

AMis, ç'en eſt aſſez ; qu'on épargne le reſte:
Laiſſez, laiſſez agir la clemence d'Oreſte.
Je ſuis aſſez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux! qu'eſt-ce que je voy?
Sort cruel, ç'en eſt fait, tout eſt perdu pour moy.
Celuy que j'implorois eſt Oreſte.

ORESTE.

Oüi, Madame,
C'eſt luy, c'eſt ce Guerrier, que la plus vive flâme
Vouloit envain ſouſtraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le ſang d'Agamemnon.
Quel que ſoit le couroux que ce nom vous inſpire,
Mon devoir parle aſſez, je n'ai rien à vous dire.
Vôtre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oüi, mais je n'eus point part à la perte du tien.

SCENE VII.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ſes Gardes.*

Suivez-là, Dieux! quels cris ſe font encor entendre?
D'un trouble affreux mon cœur a peine à ſe défendre.
Palamede, venez raſſûrer mes eſprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit ſurpris!
Ami trop genereux, mon défenſeur, mon pere,
Ah! que vôtre preſence en ce moment m'eſt chere!
Quel triſte & ſombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux ſemblent ſur moy ne s'ouvrir qu'à regret:
N'ai-je pas aſſez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte ſouvent bien plus loin qu'on ne penſe.
Oüi, vous êtes vengé, les Dieux le ſont auſſi:
Mais, ſi vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.

Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste ;
Ces lieux soüillez de sang sont peu dignes d'Oreste.
Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah ! que vous me troublez !
Pourquoi nous éloigner ? Palamede, parlez ?
Craint-on quelque transport de la part de la Reine ?

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine,
De son triste destin laissez le soin aux Dieux ;
Mais pour quelques momens abandonnez ces lieux :
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystere :
Je veux en être instruit, parlez, que fait ma mere.

PALAMEDE.

Eh bien ! un coup affreux. . . .

ORESTE.

Ah Dieux ! quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main ?
Qu'a donc fait Antenor chargé de la défendre ?
Et comment, & par qui s'est-il laissé surprendre ?

Ah ! j'atteſte les Dieux, que mon juſte courroux...

PALAMEDE.

Ne faites point, Seigneur, de ſerment contre vous.

ORESTE.

Qui, moy, j'aurois commis une action ſi noire !
Oreſte parricide !.... Ah ! pourriez-vous le croire ?
De mille coups plûtôt j'aurois percé mon ſein.
Juſte Ciel ! Et qui peut imputer à ma main !....

PALAMEDE.

J'ai vû, Seigneur, j'ai vû : ce n'eſt point l'impoſture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la Nature.
De vos ſoins genereux plus irritée encor,
Clytemneſtre a trompé le fidele Antenor ;
Et rempliſſant ces lieux & de cris & de larmes,
S'eſt jettée à travers le péril & les armes ;
Au moment qu'à vos pieds ſon parricide époux
Etoit prêt d'éprouver un trop juſte courroux,
Vôtre main redoutable alloit trancher ſa vie :
Dans ce fatal inſtant la Reine l'a ſaiſie.
Vous, ſans conſiderer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un ſeul coup, qu'ils conduiſoient peut-être,

Fait couler tout le ſang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort ! ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots,
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux ?
Pour me faire attenter ſur les jours de ma mere ?
Elle vient ; quel objet ! où fuirai-je ?

ELECTRE.

Ah ! mon frere !

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTENOR, MELYTE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

TOn frere ! Quoi ! je meurs de la main de mon Fils !
Dieux juſtes ! mes forfaits ſont-ils aſſez punis ?
Je ne te revois donc, Fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides ?
Joüis de tes fureurs, vois couler tout ce ſang,
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc.

Monstre, que bien plûtôt forma quelque Furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie.
Frappé encor, je respire, & j'ai trop à souffrir,
De voir qui je fis naître, & qui me fait mourir.
Acheve, épargne-moi ce tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mere!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer? n'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, joüis de ta vengeance;
Ton fils ne dément point ton nom, ni sa naissance.
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux & des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

FRappez, Dieux tout-puiſſans ! que ma fureur implore ;
Dieux vengeurs ! s'il en eſt, puiſque je vis encore,
Frappez : mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t-il pour moy que des tourmens trop doux ?
Je vois ce qui retient un couroux legitime ;
Dieux ! vous ne ſçavez point comme on punit mon crime.

ELECTRE.

Ah ! mon frere, calmez cette aveugle fureur :
N'ai-je donc pas aſſez de ma propre douleur ?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreſte ?

ORESTE.

Ah! ne prononcez plus ce nom que je déteſte :
Et toy, que fait frémir mon aſpect odieux,
Nature tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere ;
Mais qui te vengera du meurtre de ma mere ?
Ah! ſi pour m'en punir le Ciel eſt ſans pouvoir,
Prêtons lui les fureurs d'un juſte deſeſpoir.
O Dieux! que mes remords, s'il ſe peut, vous flé-
chiſſent ;
Que mon ſang, que mes pleurs, s'il ſe peut, l'at-
tendriſſent :
Ma mere, vois couler.....

Il ſe veut tuer.

PALAMEDE *le deſarmant.*

Ah! Seigneur.

ORESTE.

Laiſſe-moy.
Je ne veux rien, cruel, d'Electre, ni de toy.
Vôtre cœur affamé de ſang & de victimes,
M'a fait ſoüiller ma main du plus affreux des cri-
mes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obſcurcir les
airs ?

Grace au Ciel, on m'entrouve un chemin aux Enfers.

Deſcendons, les Enfers n'ont rien qui m'épouvante :

Suivons le noir ſentier que le ſort me preſente.

Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.

Quelle triſte clarté dans ce moment me luit ?

Qui ramene le jour dans ces retraites ſombres ?

Que vois-je ? mon aſpect épouvante les ombres !

Que de gémiſſemens ! que de cris douloureux !

Oreſte ! qui m'appelle en ce ſéjour affreux ?

Egyſthe ! ah ! ç'en eſt trop. Il faut qu'à ma colere.....

Que vois-je ? dans ſes mains la tête de ma mere !

Quels regards ! où fuirai-je ? Ah ! monſtre furieux !

Quel ſpectacle oſes-tu preſenter à mes yeux ?

Je ne ſouffre que trop, monſtre cruel, arrête,

A mes yeux effrayez dérobe cette tête.

Ah ! ma mere, épargnez vôtre malheureux fils.

Ombre d'Agamemnon, ſois ſenſible à mes cris :

J'implore ton ſecours, chere ombre de mon pere ;

Viens défendre ton fils des fureurs de ſa mere.

Prens pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit.
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice ;
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux ! les plus criminels seroient-ils plus punis ?

FIN.

RHADAMISTHE
ET
ZENOBIE.
TRAGEDIE.

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE VAUDEMONT.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du ſuccès de Rhadamiſthe. Une Tragedie qui vous avoit plû pouvoit-elle n'être pas approuvée ? Le Public l'a applaudie en

effet ; & ce ſont ces mêmes applaudiſſemens qui me donnent aujourd'hui la hardieſſe de la dédier à V. A. S. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que cette liberté ſoit ſuivie d'aucune autre : Votre modeſtie n'aura rien à ſouffrir avec moy. Tel affronte la mort avec intrépidité, tel par ſon habileté à la Guerre échape à des périls certains ; & ſçait ſe couvrir de gloire dans le temps qu'il paroît le plus près de ſa perte, qui ne ſoûtiendroit pas la plus petite loüange ſans ſe déconcerter. Accoûtumé d'ailleurs à peindre des Héros, de mon imagination, peut-être reüſſirois-je mal en peignant d'après le plus parfait Modéle. Et quels éloges encore que ceux d'une Epître pour un Prince conſacré à l'Hiſtoire, & à la Tradition? L'Hiſtoire ſans ſe charger d'un encens ſuperflus par le ſimple récit des faits, loüe avec plus de nobleſſe que les traits les plus recherchez : ainſi le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoye ; c'eſt-là où mieux que dans une

Epître, ſouvent ſuſpecte de flaterie, il verra quel prix étoit réſervé aux grandes Actions de V. A. S. Trop heureux que la permiſſion que vous avez euë la bonté de me donner de placer vôtre Nom à la tête de cet Ouvrage, me mette à portée de vous aſſurer que perſonne au monde n'eſt avec plus de vénération & un plus profond reſpect que moy,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéïſſant Serviteur,
JOLYOT DE CRE'BILLON.

ACTEURS.

PHARASMANE, Roy d'Iberie.

RHADAMISTHE, Roy d'Armenie, Fils de Pharaſmâne.

ZENOBIE, Femme de Rhadamiſthe, ſous le nom d'Iſmenie.

ARSAME, Frere de Rhadamiſthe.

HIERON, Ambaſſadeur d'Armenie, & Confident de Rhadamiſthe.

MITRANE, Capitaine des Gardes de Pharaſmâne.

HIDASPE, Confident de Pharaſmâne.

PHENICE, Confidente de Zenobie.

GARDES.

La Scene eſt dans Arthaniſſe, Capitale de l'Iberie, dans le Palais de Pharaſmâne.

RHADAMISTHE ET ZENOBIE, *TRAGEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, *sous le nom d'Isménie*, PHENICE.

ZENOBIE.

Hé! laisse-moi, Phenice, à mes mortels ennuis,
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis:
Laisse-moi; ta pitié, tes conseils & la vie,

Sont le comble des maux pour la triſte Iſmenie.
Dieux juſtes ! Ciel vengeur, effroi des malheureux,
Le ſort qui me pourſuit eſt-il aſſez affreux ?

PHENICE.

Vous verrai-je toûjours, les yeux baignez de larmes,
Par d'éternels tranſports remplir mon cœur d'allarmes ?
Le ſommeil en ces lieux verſe en vain ſes pavots ;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur, ni repos ;
Cruelle, ſi l'Amour vous éprouve inflexible,
A ma triſte amitié ſoyez du moins ſenſible.
Mais quels ſont vos malheurs ! captive dans des lieux,
Où l'Amour ſoûmet tout au pouvoir de vos yeux ?
Vous ne ſortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous aſſervir le grand Roy d'Iberie.
Et que demande encor ce Vainqueur des Romains ?
D'un Sceptre redoutable il veut orner vos mains,
Si, rebuté des ſoins où ſon amour l'engage,
Il s'eſt enfin laſſé d'un inutile hommage.
Par combien de mépris, de tourmens, de rigueur,

N'avez-vous pas vous-même allumé ſa fureur ?
Flatez, comblez ſes vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bien-tôt plus ſoûmis & plus tendre.

ZENOBIE.

Je connois mieux que toy ce barbare Vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que ſoient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front ſi ſuperbe où brille tant de gloire,
Malgré tous ſes Exploits, l'Univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long-temps ton amitié fidelle;
Il faut d'un autre prix reconnoître ton zele,
Me découvrir. Du moins, quand tu ſçauras mon ſort,
Je ne te verrai plus t'oppoſer à ma mort.
Phenice, tu m'as vûë aux fers abandonnée,
Dans un abaiſſement où je ne ſuis point née:
Je compte autant de Rois que je compte d'Ayeux,
Et le ſang dont je ſors ne le cede qu'aux Dieux.
Phaſaſmâne, ce Roy qui fait trembler l'Aſie,

Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frere de celuy qui me donna le jour.
Plût aux Dieux qu'à son sang le destin qui me lie,
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zenobie:
Mais à ses nœuds sacrez joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor pere de mon Epoux;
De Rhadamiste enfin.

PHENICE.

Ma surprise est extrême!
Vous, Zenobie! ô Dieux?

ZENOBIE.

Oüi, Phenice, elle-même;
Fille de tant de Rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais helas! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mitridate mon pere
Dans le sein de la paix vivoit avec son frere;
L'une & l'autre Armenie asservie à nos loix,
Mettoit cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Trop heureux en effet si son frere perfide
D'un Sceptre si puissant eût été moins avide:
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,

Le dévora bien-tôt dans le fond de ſon cœur.
Pour ébloüir mon pere, & pour mieux le ſurprendre,
Il lui remît ſon fils dès l'âge le plus tendre.
Mitridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour luy, pour moy comme un époux.
Je l'avoüerai, ſenſible à ſa tendreſſe extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même,
Ignorant qu'en effet ſous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHENICE.

Jamais Roy cependant ne ſe fit dans l'Aſie
Un nom plus glorieux, & plus digne d'envie.
Déja des autres Rois devenu la terreur....

ZENOBIE.

Phenice, il n'a que trop ſignalé ſa valeur.
A peine je touchois à mon troiſiéme luſtre,
Lorſque tout fut conclu pour cet hymen illuſtre:
Rhadamiſthe déja s'en croyoit aſſuré,
Quand ſon pere cruel contre nous conjuré,
Entra dans nos Etats ſuivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au ſang de Mitridate;
Et ce Parthe indigné qu'on lui ravît ma foy,

Sema par tout l'horreur, le désordre & l'effroy.
Mitridate accablé par son perfide frere,
Fit tomber sur le fils les cruautez du pere;
Et pour mieux se venger de ce frere inhumain,
Promit à Tiridate & son Sceptre & ma main.
Rhadamisthe irrité d'un affront si funeste,
De l'Etat à son tour embrasa tout le reste,
En dépoüilla mon pere, en repoussa le sien;
Et dans son desespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius, & la Syrie entiere,
Il força Pollion de lui livrer mon pere.
Je tentai pour sauver un pere malheureux,
De fléchir un Amant que je crûs genereux:
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foy récompensée;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moy,
Il remettroit l'Etat sous sa premiere loy.
Sur cet espoir charmant aux Autels entraînée,
Moy-même je hâtois ce fatal hymenée;
Et mon parjure Amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.
Mais le Ciel irrité contre ces nœuds impies,
Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, justes Dieux! & quel barbare époux!

PHENICE.

PHENICE.

Je ſçai que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du Roy la triſte deſtinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hymenée.

ZENOBIE.

Les cruels, ſans ſçavoir qu'on me cachoit ſon ſort,
Oſerent bien ſur moy vouloir venger ſa mort.
Troublé de ſes forfaits dans ce péril extrême,
Rhadamiſthe en parut comme accablé luy-même:
Mais ce Prince bien-tôt rappellant ſa fureur,
Remplit tout à ſon tour de carnage & d'horreur.
Suivez-moi, me dit-il, *ce peuple qui m'outrage,*
En vain à ma valeur croit fermer un paſſage:
Suivez-moi. Des Autels s'éloignant à grands pas,
Terrible & furieux il me prit dans ſes bras,
Fuyant parmi les ſiens à travers Artaxate,
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mitridate.

Mon époux cependant preſſé de toutes parts,
Tournant alors ſur moy de funeſtes regards....
Mais loin de retracer une action ſi noire,
D'un Epoux malheureux reſpectons la memoire,
Epargne à ma vertu cet odieux récit,
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit:

Je ne puis rappeller un ſouvenir ſi triſte,
Sans déplorer encor le ſort de Rhadamiſthe.
Qu'il te ſuffiſe enfin, Phenice, de ſçavoir,
Victime d'un amour réduit au deſeſpoir,
Que par une main chere & de mon ſang fumante,
L'Araxe dans ſes eaux me vit plonger mourante.

PHENICE.

Quoi! ce fut vôtre Epoux..... quel inhumain! grands Dieux!

ZENOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déja mes yeux,
Quand le Ciel par les ſoins d'une main ſecourable
Me ſauva d'un trépas ſans elle inévitable.
Mais à peine échapée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un Epoux malheureux.
J'appris, non ſans frémir, que ſon barbare pere
Prétextant ſa fureur ſur la mort de ſon frere,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui ſeul avoit armé nos Peuples contre nous.
Qu'introduit en ſecret au ſein de l'Armenie,
Lui-même de ſon fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laiſſant un libre cours,
Je déteſtai les ſoins qu'on prenoit de mes jours;

Et quittant ſans regret mon rang & ma Patrie,
Sous un nom déguiſé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'eſclavage & d'ennui,
Etrangere par tout, ſans ſecours, ſans appui,
Quand j'eſperois goûter un deſtin plus tranquile;
La guerre en un moment détruiſit mon azile.
Arſame conduiſant la terreur ſur ſes pas,
Vint la foudre à la main ravager ces climats.
Arſame né d'un ſang à mes yeux ſi coupable;
Arſame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un pere perfide, inhumain & jaloux,
Frere de Rhadamiſthe, enfin de mon Epoux.

PHENICE.

Quel que ſoit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux Mânes d'un Epoux, eſt-ce faire un outrage,
Que de ceder aux ſoins d'un Prince généreux,
Qui par tant de bienfaits a ſignalé ſes feux.

ZENOBIE.

Encor ſi dans nos maux une cruelle abſence
Ne nous raviſſoit point nôtre unique eſperance:
Mais Arſame éloigné par un triſte devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laiſſe plus d'eſpoir;
Et pour comble de maux j'apprens que l'Armenie,
Qu'un droit ſi legitime accorde à Zenobie,

Va tomber au pouvoir du Parthe, ou des Romains,
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmâne s'apprête.

PHENICE.

Eh bien ! dérobez-vous à ses injustes loix ?
N'avez-vous pas pour vous les Romains & vos droits ?
Par un Ambassadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du sort de l'Arménie.
Reine de ces Etats, contre un Prince inhumain
Faites agir pour vous l'Ambassadeur Romain :
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artaxisse ;
Implorez de César le secours, la justice ;
De son Ambassadeur faites-vous un appui ;
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZENOBIE.

Comment briser les fers où je suis retenuë ?
M'en croira-t-on d'ailleurs, fugitive, inconnuë ?
Comment.... Mais quel objet ! Arsame dans ces lieux !

SCENE II.

ZENOBIE, *sous le nom d'Ismenie*, ARSAME, PHENICE.

ARSAME.

M'Est-il encor permis de m'offrir à vos yeux ?

ZENOBIE.

C'est vous-même, Seigneur ? quoi ! déja l'Albanie...

ARSAME.

Tout est soûmis, Madame, & la belle Ismenie,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colere ;
Jaloux, desesperé, j'ose pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah ! Madame, est-il vrai qu'un Roy fier & terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible ?
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux ?
Pardonnez aux transports d'un Amant malheureux.

Ma douleur vous aigrit ; je vois qu'avec contrainte
D'un amour allarmé vous écoutez la plainte :
Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous la condamnez,
Le reproche ne ſied qu'aux Amans fortunez :
Mais moi qui fus toûjours à vos rigueurs en butte,
Qu'un amour ſans eſpoir dévore & perſecute ;
Mais moi qui fus toûjours à vos loix ſi ſoûmis,
Qu'ai-je à me plaindre ? helas ! & que m'a-t-on promis ?
Indigné cependant du ſort qu'on vous prépare,
Je me plains & de vous & d'un Rival barbare.
L'Amour, le tendre Amour, qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins jaloux.

ZENOBIE.

Seigneur, il eſt trop vrai qu'une flâme funeſte
A fait parler ici des feux que je déteſte :
Mais quel que ſoit le rang & le pouvoir du Roy,
C'eſt envain qu'il prétend diſpoſer de ma foy :
Ce n'eſt pas que ſenſible à l'ardeur qui vous flate,
J'approuve ces tranſports où vôtre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux;
Imposez à mes feux la loi la plus severe,
Pourveu que vôtre main se refuse à mon pere.
Si pour d'autres que moi vôtre cœur doit brûler,
Donnez-moi des Rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'Amour n'a pas toûjours respecté la Nature;
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sçai-je, si le Roy devenoit vôtre Epoux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse;
L'Armenie attentive à se choisir un Roy,
Par les soins d'Hieron se déclare pour moy:
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois à mon tour vous en faire un hommage:
Mais un Pere jaloux, un Rival inhumain,
Veut me ravir encor ce Sceptre & vôtre main.
Qu'il m'enleve à son gré l'une & l'autre Armenie;
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Ismenie;
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux,

Et c'eſt l'unique bien que je demande aux Dieux.

ZENOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée ?
Quelle que fût ailleurs ma triſte deſtinée,
Elle couloit du moins dans l'ombre du repos ;
C'eſt vous par trop de ſoins qui comblez tous mes maux.
D'ailleurs, qu'eſperez-vous d'une flâme ſi vive ?
Tant d'amour convient-il au ſort d'une captive ?
Vous ignorez encor juſqu'où vont mes malheurs ;
Rien ne ſçauroit tarir la ſource de mes pleurs.
Ah ! quand même l'Amour uniroit l'un & l'autre,
L'hymen n'unira point mon ſort avec le vôtre :
Malgré tout ſon pouvoir, & ſon amour fatal,
Le Roy n'eſt pas, Seigneur, vôtre plus fier Rival.
Un devoir rigoureux dont rien ne me diſpenſe,
Doit forcer pour jamais vôtre amour au ſilence.
J'entens du bruit. On ouvre. Ah ! Seigneur, c'eſt le Roy !
Que je crains ſon abord & pour vous & pour moy !

SCENE III.

PHARASMANE, ZENOBIE, *sous le nom d'Ismenie*, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, PHENICE, GARDES.

PHARASMANE.

QUe vois-je ? c'eſt mon Fils ! dans Artaniſſe Arſame !
Quel deſſein l'y conduit ? Vous vous taiſez, Madame !
Arſame près de vous, Arſame dans ma Cour,
Lorſque moi-même ici j'ignore ſon retour !
De ce trouble confus que faut-il que je penſe ?
Vous à qui j'ai remis le ſoin de ma vengeance,
Que j'honorois enfin d'un choix ſi glorieux ;
Parlez, Prince, quel ſoin vous ramene en ces lieux ?
Quel beſoin, quel projet a pû vous y conduire,
Sans ordre de ma part, ſans daigner m'en inſtruire ?

ARSAME.

Vos Ennemis domptez, devois-je préſumer

Que mon retour, Seigneur, pourroit vous allarmer ?
Ah ! vous connoiſſez trop & mon cœur & mon zele,
Pour ſoupçonner le ſoin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puiſque vous me voyez, que tout vous eſt ſoûmis.
Lorſqu'au prix de mon ſang je vous couvre de gloire,
Lorſque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avoüerai, Seigneur, pour prix de mes Exploits,
Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
J'apprens de toutes parts que Rome & la Syrie,
Que Corbulon armé menace l'Iberie :
Vôtre fils ſe flatoit, conduit par ſon devoir,
Qu'avec plaiſir alors vous pourriez le revoir.
Je ne ſoupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur ſi grand jetter la défiance :
J'attendois qu'on ouvrît pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, Seigneur, Iſmenie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie,
Contre ces noms fameux mon ame eſt aguerrie;
Et je n'approuve pas qu'un ſi genereux ſoin,
Vous ait ſans mon aveu ramené de ſi loin.
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zele,
Que le devoir d'un fils, & d'un ſujet fidele?
Doutez-vous, quels que ſoient vos ſervices paſſez,
Qu'un retour criminel les ait tous effacez?
Sçachez que vôtre Roy ne s'en ſouvient encore,
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en ſoit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer vôtre amour:
Je vous défens ſur-tout de revoir Iſmenie,
Apprenez qu'à mon ſort elle doit être unie;
Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux,
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop merité la grandeur ſouveraine,
Vôtre eſclave autrefois, aujourd'hui vôtre Reine:
C'eſt vous inſtruire aſſez, que mes tranſports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCENE IV

PHARASMANE, ZENOBIE, *sous le nom d'Ismenie*, MITRANE, HIDASPE, PHENICE, GARDES.

ZENOBIE.

ET de quel droit vôtre jalouse flâme
Prétend-elle à ſes vœux aſſujettir mon ame ?
Vous m'offrez vainement la ſuprême grandeur ;
Ce n'eſt pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que ſçavez-vous, Seigneur, ſi l'hymenée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma deſtinée ?
Sçavez-vous ſi le ſang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux & vôtre amour ?

PHARASMANE.

Je ne ſçais en effet quel ſang vous a fait naître ;
Mais fût-il auſſi beau qu'il merite de l'être,
Le nom de Pharaſmane eſt aſſez glorieux
Pour oſer s'allier au ſang même des Dieux.
Envain à vos rigueurs vous joignez l'artifice,

Vains

Vains détours, puiſqu'enfin il faut qu'on m'o-
béïſſe.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux ;
Moins en Roy, qu'en Amant, j'ai fait parler mes
feux :
Mais mon cœur irrité d'une fierté ſi vaine,
Fait agir à ſon tour la grandeur ſouveraine :
Et puiſqu'il faut en Roy m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon cou-
roux ;
Et ſçachez que malgré l'Amour & ſa puiſſance,
Les Rois ne ſont point faits à tant de réſiſtance.
Quoique de mes tranſports vous vous ſoyez pro-
mis,
Que tout juſqu'à l'Amour doit leur être ſoûmis,
J'entrevois vos refus ; c'eſt au retour d'Arſame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flâme :
Mais craignez que vos pleurs avant la fin du jour
D'un temeraire fils ne vengent mon amour.

SCENE V.

ZENOBIE, PHENICE.

ZENOBIE.

AH ! Tyran, puiſqu'il faut que ma tendreſſe agiſſe,
Et que de tes fureurs ma haine te puniſſe,
Crains que l'Amour armé de mes foibles attraits
Ne te rende bien-tôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager ? Mânes de Mitridate,
N'eſt-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate ?
Venez à mon ſecours, Ombre de mon Epoux,
Et rempliſſez mon cœur de vos tranſports jaloux :
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeſte ;
Vengeons-nous-en plûtôt par le fils qui lui reſte :
Le crime que ſur vous vôtre pere a commis,
Ne peut être expié que par ſon autre fils :
C'eſt à lui que les Dieux réſervent ſon ſupplice.
Armons ſon bras vengeur ; va le trouver, Phenice,

Dis-lui qu'à ſa pitié, qu'à lui ſeul j'ai recours :
Mais ſans me découvrir implore ſon ſecours.
Dis-lui pour me ſauver d'une injuſte puiſſance,
Qu'il intereſſe Rome à prendre ma défenſe ;
De ſon Ambaſſadeur qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il ſe peut, qu'il me faſſe un appui :
Fais briller à ſes yeux le Trône d'Armenie ;
Retrace-lui les maux de la triſte Iſmenie ;
Par l'interêt d'un Sceptre ébranle ſon devoir ;
Pour l'attendrir enfin, peins-lui mon deſeſpoir,
Puiſque l'Amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'Amour doit venger Zenobie ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, HIERON.

HIERON.

EST-ce vous que je vois ? en croirai-je mes yeux ?
Rhadamiſthe vivant ! Rhadamiſthe en ces lieux !
Se peut-il que le Ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes ſouhaits un jour ſi plein de charmes ?
Eſt-ce bien vous, Seigneur ? & par quel heureux ſort
Démentez-vous ici le bruit de vôtre mort ?

RHADAMISTHE.

Hieron, plût aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le Sceptre eût terminé ma vie :

Mais le Ciel m'a laissé pour prix de ma fureur
Des jours qu'il a tissus de tristesse & d'horreur.
Loin de faire éclater ton zele, ni ta joye,
Pour un Roy malheureux que le Sort te renvoye,
Ne me regarde plus que comme un furieux,
Trop digne du courroux des Hommes & des Dieux.
Qu'a proscrit dès long-temps la vengeance
leste;
De crimes, de remords assemblage funeste,
Indigne de la vie, & de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;
Traître envers la Nature, envers l'Amour perfide;
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur
Hieron, j'oublierois qu'il est un Ciel vengeur.

HIERON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître:
Mais le devoir, Seigneur, est-il toûjours le maître?
Mitridate lui-même en vous manquant de foi,
Sembloit de vous venger, vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flate,

Peins-moi toute l'horreur du sort de Mitridate.
Rappelle-toi ce jour & ces sermens affreux
Que je soüillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encor du nombre des Victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mitridate en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux,
Que je dûsse son sang à ma flâme trahie :
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zenobie ?
Tu frémis, je le vois, ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois sçavoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprens tous mes forfaits, ou plûtôt mes malheurs :
Mais, sans les retracer, juges-en par mes pleurs.

HIERON.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords,
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce desespoir où vôtre ame se livre,
Et m'apprenez.....

RHADAMISTHE.

Comment oſerai-je pourſuivre ?
Comment de mes fureurs oſer t'entretenir,
Quand tout mon ſang ſe glace à ce ſeul ſouvenir ?
Sans que mon deſeſpoir ici le renouvelle,
Tu ſçais tout ce qu'a fait cette main criminelle :
Tu vis comme aux Autels un Peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit deſtiné ;
Et malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu ſçais comme à leurs yeux j'enlevai Zenobie.
Inutiles efforts ! je fuyois vainement.
Peins-toi mon deſeſpoir dans ce fatal moment ;
Je voulus m'immoler : mais Zenobie en larmes
Arroſant de ſes pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir embraſſant mes genoux,
Me dit ce que l'Amour inſpire de plus doux.
Hieron, quel objet pour mon ame éperduë !
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vûë.
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouſe fureur.
Quoi, dis-je en frémiſſant, la mort que je m'apprête,
Va donc à Tiridate aſſûrer ſa conquête ? . . . . .

Les pleurs de Zenobie irritant ce tranſport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort;
Et n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe auſſi-tôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choiſit un tombeau,
Et que de nôtre hymen j'éteignis le flambeau.

HIERON.

Quel ſort pour une Reine à vos jours ſi ſenſible!

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, pourſuivi, ſans ſecours,
A mon ſeul deſeſpoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux, ardens à me pourſuivre,
Qu'un pere plus cruel que tous mes ennemis
Excitoit à la mort de ſon malheureux fils.
Enfin percé de coups, j'allois perdre la vie,
Lorſqu'un gros de Romains ſorti de la Syrie,
Juſtement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout ſanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juſte deſſein de venger Mitridate,
Ce même Corbulon armé pour m'accabler,
Conſerva l'ennemi qu'il venoit immoler.

De mon funeſte ſort touché ſans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
Ce Romain par des ſoins dignes de ſon grand cœur
Me ſauva malgré moi de ma propre fureur.
Senſible à ſa vertu, mais ſans reconnoiſſance,
Je lui cachai long-temps mon nom & ma naiſſance,
Traînant avec horreur mon deſtin malheureux,
Toûjours perſecuté d'un ſouvenir affreux;
Et pour comble de maux dans le fonds de mon ame,
Brûlant plus que jamais d'une funeſte flâme,
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur;
Ranimant ſans eſpoir pour d'inſenſibles cendres
De la plus vive ardeur les tranſports les plus tendres.
Ainſi dans les regrets, les remords & l'amour,
Craignant également & la nuit & le jour,
J'ai traîné dans l'Aſie une vie importune:
Mais au ſeul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, & par un triſte ſort,
Trouvant toûjours la gloire où j'ai cherché la mort.

L'eſprit ſans ſouvenir de ma grandeur paſſée,
Lorſque dix ans ſembloient l'en avoir effacée,
J'apprens que l'Armenie après differens choix,
Alloit bien-tôt paſſer ſous d'odieuſes loix;
Que mon pere en ſecret méditant ſa conquête,
D'un nouveau Diadême alloit ceindre ſa tête.
Je ſentis à ce bruit ma gloire & mon courroux
Réveiller dans mon cœur des ſentimens jaloux.
Enfin, à Corbulon je me fis reconnoître.
Contre un pere inhumain trop irrité peut-être,
A mon tour en ſecret jaloux de ſa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'Ambaſſadeur.

HIERON.

Seigneur, & ſous ce nom quelle eſt vôtre eſperance?
Quels projets peut ici former vôtre vengeance?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger?
Gardez-vous d'écouter un tranſport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Et que ſçai-je, Hieron? furieux, incertain,
Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein;

Joüet infortuné de ma douleur extrême ;
Dans l'état où je ſuis me connois-je moi-même ?
Mon cœur de ſoins divers ſans ceſſe combattu,
Ennemi du forfait ſans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime
S'abandonne au remord ſans renoncer au crime.
Je céde au répentir ; mais ſans en profiter,
Et je ne me connois que pour me déteſter.
Dans ce cruel ſéjour ſçai-je ce qui m'entraîne,
Si c'eſt le deſeſpoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zenobie ; après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Deſeſperé, proſcrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la Nature entiere :
Je ne ſçai quel poiſon ſe répand dans mon cœur ;
Mais juſqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'Auteur de ma miſere,
Et la Nature en vain me dit que c'eſt mon pere :
Mais c'eſt peut-être ici que le Ciel irrité
Veut ſe juſtifier de trop d'impunité ;
C'eſt ici que m'attend le trait inévitable
Suſpendu trop long-temps ſur ma tête coupable ;

Et plût aux Dieux cruels que ce trait ſuſpendu
Ne fût pas en effet plus long-temps attendu.

HIERON.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce ſéjour funeſte,
Loin d'attirer ſur vous la colere céleſte.
Que la Nature au moins calme vôtre courroux ;
Songez que dans ces lieux tout eſt ſacré pour vous :
Que s'il faut vous venger, c'eſt loin de l'Iberie ;
Reprenez avec moi le chemin d'Armenie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'eſt plus temps, il faut remplir mon ſort,
Me venger, ſervir Rome, ou courir à la mort.
Dans ſes deſſeins toûjours à mon pere contraire,
Rome de tous ſes droits m'a fait dépoſitaire,
Sûre, pour rétablir ſon pouvoir & le mien,
Contre un Roy qu'elle craint, que je n'oublierai rien,
Rome veut éviter une Guerre douteuſe,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuſe ;
Conſerver l'Armenie, ou par des ſoins jaloux
En faire un vrai flambeau de diſcorde entre nous.
Par un don de Céſar je ſuis Roy d'Armenie,

Parce

Parce qu'il croit par moi détruire l'Iberie ;
Les faiteurs de mon pere ont assez éclaté,
Pour que Rome entre-nous ne craigne aucun Traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique ;
Des Romains si vantez telle est la politique :
C'est ainsi qu'en perdant le pere par le fils,
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et sous un nom sacré m'envoyer en ces lieux,
Moins comme Ambassadeur, que comme un furieux,
Qui sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins ; mais mon cœur irrité
Se livre au desespoir dont il est agité :
C'est ainsi qu'ennemi de Rome & des Iberes,
Je revois aujourd'hui le Palais de mes peres.

HIERON.

Député comme vous ; mais par un autre choix
L'Armenie à mes soins a confié ses droits :

Je venois de ſa part offrir à vôtre frere
Un Trône où malgré nous veut monter vôtre pere ;
Et je viens annoncer à ce ſuperbe Roy,
Qu'en vain à l'Armenie il veut donner la loy :
Mais ne craignez-vous pas que malgré vôtre abſence.....

RHADAMISTHE.

Le Roy ne m'a point vû dès ma plus tendre enfance,
Et la Nature en lui ne parle point aſſez
Pour rappeller des traits dès long-temps effacez.
Je n'ai craint que tes yeux, & ſans mes ſoins peut-être
Malgré ton amitié tu m'allois méconnoître.
Le Roy vient : que mon cœur à ce fatal abord
A de peine à dompter un funeſte tranſport !
Surmontons cependant toute ſa violence,
Et d'un Ambaſſadeur employons la prudence.

SCENE II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIERON, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

RHADAMISTHE.

UN Peuple triomphant, Maître de tant de Rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême :
Ce n'est pas que Neron de sa grandeur jaloux,
Ne sçache ce qu'il doit à des Rois tels que vous ;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux éleve vôtre gloire ;
Ce Peuple enfin si fier, & tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins vôtre haute valeur :
Mais vous sçavez aussi jusqu'où va sa puissance,
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.

Alliée, ou plûtôt ſujette des Romains,
De leur choix l'Armenie attend ſes Souverains:
Vous le ſçavez, Seigneur, & du pied du Caucaſe
Vos Soldats cependant s'avancent vers le Phaze;
Le Cyrus ſur ſes bords chargez de combattans,
Fait voir de toutes parts vos étendars flottans:
Rome de tant d'apprêts qui s'indigne & ſe laſſe,
N'a point accoûtumé les Rois à tant d'audace;
Quoique Rome peut-être au mépris de ſes droits
N'ait point interrompu le cours de vos Exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane & la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Armenie:
Je vous déclare donc que Céſar ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adreſſiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain diſcours je brave la menace,
Je l'avoüerai, je ſuis ſurpris de vôtre audace:
De quel front oſez-vous, Soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Neron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire
A ne plus craindre Rome inſtruit par la victoire,
Oubliant deſormais la ſuprême grandeur,
J'aurai plus de reſpect pour ſon Ambaſſadeur?

Moi qui formant au joug des Peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fait trembler encor ces fameux Souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains;
Ce Peuple triomphant n'a point vû mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes Exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé des Rois.
Mais quel soin vous conduit en ce païs barbare?
Est-ce la guerre enfin que Neron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe point, la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'ébloüit point les yeux.
Jusques aux Courtisans qui me rendent hommage,
Mon Palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage;
La Nature marâtre en ces affreux climats,
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des Soldats;
Son sein tout heriſſé n'offre aux desirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverſer le cours.

Et pourquoi, s'il eſt vrai qu'elle en ſoit informée,
N'a-t-elle pas encor aſſemblé ſon Armée?
Que font vos Légions? Ces ſuperbes Vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par Ambaſſadeurs?
C'eſt la flâme à la main qu'il faut dans l'Iberie
Me diſtraire du ſoin d'entrer dans l'Armenie,
Non par de vains diſcours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon juſqu'aux bords de l'Euphrate.

HIERON.

Quand même les Romains attentifs à vos Loix,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos Rois,
Seigneur, n'eſperez pas au gré de vôtre envie
Faire en vôtre faveur expliquer l'Armenie,
Les Parthes envieux, & les Romains jaloux,
De toutes parts bien-tôt armeroient contre nous;
L'Armenie occupée à pleurer ſa miſere,
Ne demande qu'un Roy qui lui ſerve de pere.
Nos Peuples déſolez n'ont beſoin que de paix;

Et ſous vos loix, Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate reſpecte ;
Mais vôtre ambition n'en eſt pas moins ſuſpecte ;
Et nous ne ſoûpirons qu'après des Souverains,
Indifferens aux Parthe, & ſoûmis aux Romains.
Sous vôtre Empire enfin prétendre nous réduire,
C'eſt moins nous conquerir, que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce diſcours rempli de prétextes ſi vains,
Dicté par la raiſon, moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'interêt qui vous guide.
Eh bien ! puiſqu'on le veut, que la guerre en décide,
Vous apprendrez bien-tôt qui de Rome, ou de moy,
Dût prétendre, Seigneur, à vous donner la loy ;
Et malgré vos frayeurs & vos fauſſes maximes,
Si quelqu'autre eût ſur vous des droits plus légitimes.

Et qui doit ſucceder à mon frere ? à mon fils ?
A qui des droits plus ſaints ont-ils été tranſmis ?

RHADAMISTHE.

Quoi ! vous, Seigneur, qui ſeul causâtes leur ruine ?
Ah ! doit-on heriter de ceux qu'on aſſaſſine ?

PHARASMANE.

Qu'entens-je ! dans ma Cour on oſe m'inſulter ?
Hola, Gardes.....

HIERON.

Seigneur, qu'oſez-vous attenter ?

PHARASMANE.

Rendez graces au nom dont Neron vous honore.
Sans ce nom ſi ſacré que je reſpecte encore,
En dûſſai-je périr, l'affront le plus ſanglant
Me vengeroit bien-tôt d'un Miniſtre inſolent.
Malgré la dignité de vôtre caractere,
Croyez-moi cependant, évitez ma colere :
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Neron.

SCENE III.

RHADAMISTHE, HIERON.

HIERON.

QU'avez-vous fait, Seigneur ? quand vous devez tout craindre.....

RHADAMISTHE.

Hieron, que veux-tu ? je n'ai pû me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigriſſant j'aſſure mes deſſeins ;
Par un pareil éclat j'en impoſe aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reſte plus qu'à troubler l'Iberie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roy que ſes Exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharaſmâne impoſe,
Rebutez de la guerre où lui ſeul les expoſe,
Ses Sujets en ſecret ſont tous ſes ennemis ;
Achevons contre lui d'irriter les eſprits :
Et pour mieux me venger des fureurs de mon pere,

Tâchons dans nos deſſeins d'intereſſer mon frere.
Je ſçais un ſûr moyen pour ſurprendre ſa foy ;
Dans le crime du moins engageons-le avec moy.
Un Roy, pere cruel, & tyran tout enſemble,
Ne merite en effet qu'un ſang qui lui reſſemble.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE *seul.*

MOn frere me demande un secret entretien !
Dieux, me connoîtroit-il ? quel dessein est le sien ?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce esperance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un pere à trahir son devoir.
On ouvre, je le vois. Malheureuse victime !
Je ne suis pas le seul qu'un Roy cruel opprime.

SCENE II.

RHADAMISTHE, ARSAME.

ARSAME.

SI j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains le Roy quitte ces lieux.
Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur, sans abuser de vôtre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté?
Puis-je esperer que Rome exauce ma priere,
Et ne confonde point le fils avec le pere?

RHADAMISTHE.

Quoi qu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome & de vôtre vertu:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah! que cette vertu va vous être suspecte:

Que

Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous penſez d'un cœur comme le mien.
En effet, quel que ſoit le regret qui m'accable,
Je ſens bien que ce cœur n'en eſt pas moins coupable :
Et de quelques remords que je ſois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'eſt trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome & nous la guerre ſe déclare,
Que même avec éclat mon pere s'y prépare,
Je ſçai que je ne puis vous parler, ni vous voir,
Sans trahir à la fois mon pere & mon devoir.
Je le ſçai ; cependant plus criminel encore,
C'eſt vôtre pitié ſeule aujourd'hui que j'implore.
Un pere rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me juſtifier lorſque tout me condamne,
Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharaſmane,
Répandre ſur ſa vie un venin dangereux.
Non, quoi qu'il ſoit pour moy ſi fier, ſi rigoureux,
Quoique de ſon courroux je ſois ſeul la victime

Il n'en eſt pas pour moy moins grand, moins ma-
gnanime.
La Nature, il eſt vrai, d'avec ſes ennemis,
N'a jamais dans ſon cœur ſçû diſtinguer ſes fils.
Je ne ſuis pas le ſeul de ce ſang invincible
Qu'ai proſcrit en naiſſant ſa rigueur inflexible.
J'eus un frere, Seigneur, illuſtre & genereux,
Digne par ſa valeur du ſort le plus heureux.
Que je regrette encor ſa triſte deſtinée !
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un pere conjuré contre ſon propre ſang,
Lui-même lui porta le coûteau dans le flanc.
De ce jeune Héros partageant la diſgrace,
Peut-être qu'aujourd'hui même ſort me me-
nace :
Plus coupable en effet n'en attens-je pas moins ;
Mais ce n'eſt pas, Seigneur, le plus grand de mes
ſoins.
Non, la mort deſormais n'a rien qui m'intimide.
Qu'un ſoin bien different & m'agite & me guide !

RHADAMISTHE.

Quels que ſoient vos deſſeins, vous pouvez ſans
effroi
Sûr d'un appui ſacré vous confier à moi.

Plus indigné que vous contre un barbare pere,
Je ſens à ſon nom ſeul redoubler ma colere.
Touché de vos vertus, & tout entier à vous,
Sans ſçavoir vos malheurs je les partage tous.
Vous calmeriez bien-tôt la douleur qui vous preſſe,
Si vous ſçaviez pour vous juſqu'où je m'intereſſe.
Parlez, Prince, faut-il contre un pere inhumain
Armer avec éclat tout l'Empire Romain?
Soyez ſûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne reſpire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que ſoient vos projets, j'oſe atteſter les Dieux
Que nous aurons bien-tôt ſatisfait vôtre envie,
Fallût-il pour vous ſeul conquerir l'Armenie?

ARSAME.

Que me propoſez-vous? quels conſeils! ah, Seigneur!
Que vous penetrez mal dans le fonds de mon cœur!
Qui moy, que trahiſſant mon pere & ma patrie,
J'attire les Romains au ſein de l'Iberie?

Ah ! ſi juſqu'à ce point il faut trahir ma foy,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moy :
Je n'en exige rien dès qu'il faut par un crime
Achever un bienfait que j'ai crû légitime ;
Et je vois bien, Seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunez chercher un autre appui :
Je croyois, ébloüi de ſes titres ſuprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les Dieux mêmes.
Et pour en obtenir un ſecours genereux,
J'ai crû qu'il ſuffiſoit que l'on fût malheureux :
J'oſe le croire encore ; & ſur cette eſperance,
Souffrez que des Romains j'implore l'aſſiſtance ;
C'eſt pour une captive aſſervie à nos loix,
Qui pour vous attendrir a recours à ma voix ;
C'eſt pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ſes appas d'une autre deſtinée :
Enfin par ſes vertus à juger de ſon rang,
On ne ſortit jamais d'un plus illuſtre ſang.
C'eſt vous inſtruire aſſez de ſa haute naiſſance,
Que d'intereſſer Rome à prendre ſa défenſe :
Elle veut même ici vous parler ſans témoins ;
Et jamais on ne fut plus digne de vos ſoins.

Pharasmane entraîné par un amour funeste,
Veut me ravir, Seigneur, ce seul bien qui me reste;
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur:
Ce n'est pas que plus fier d'un secours que j'espere,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon pere:
Quand même il cederoit sa captive à mes feux,
Mon sort n'en seroit pas plus doux, ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un azile est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux. Mon ame est satisfaite;
Je vais tout disposer, Seigneur, pour sa retraite.
Je ne sçai; mais pressé d'un mouvement secret,
J'abandonne Ismenie avec moins de regret.
Pour calmer la douleur de mon ame inquiete,
Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette;
Encor si je pouvois aux dépens de mes jours.

M'acquitter envers vous d'un genereux ſecours :
Mais je ne puis offrir dans mon malheur extrême
Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher Prince, un prix plus doux ;
Il eſt digne de moy, s'il n'eſt digne de vous :
Souffrez que deſormais je vous ſerve de frere.
Que je vous plains d'avoir un ſi barbare pere !
Mais de ſes vains tranſports, pourquoi vous allarmer ?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a ſçû charmer ?
Daignez me confier & ſon ſort & le vôtre,
Dans un azile ſûr ſuivez-moi l'un & l'autre.
Senſible à ſes malheurs, je ne puis ſans effroy
Abandonner Arſame aux fureurs de ſon Roy.
Prince, vous dédaignez un conſeil qui vous bleſſe :
Mais ſi vous connoiſſiez celuy qui vous en preſſe.

ARSAME.

Donnez-moi des conſeils qui ſoient plus genereux,

Dignes de mon devoir, & dignes de tous deux.
Le Roy doit dès demain partir pour l'Armenie ;
Il s'agit à ſes vœux d'enlever Iſmenie :
Mon pere en ce moment peut l'éloigner de nous,
Et ſa captive en pleurs n'eſpere plus qu'en vous :
Déja ſur vos bontez pleine de confiance,
Elle attend vôtre vûë avec impatience.
Adieu, Seigneur, adieu, je craindrois de trou-
bler
Des ſecrets qu'à vous ſeul elle veut reveler.

SCENE III.

RHADAMISTHE *ſeul.*

AInſi, pere jaloux, pere injuſte & barbare,
C'eſt contre tout ton ſang que ton cœur ſe
déclare ?
Crains que ce même ſang tant de fois dédaigné,
Ne ſe ſoûleve enfin de ſa ſource indigné,
Puiſque déja l'Amour maître du cœur d'Arſame,
Y verſe le poiſon d'une mortelle flâme.
Quel que ſoit le reſpect de ce vertueux Fils,
Eſt-il quelques Rivaux qui ne ſoient ennemis ?

Non, il n'eſt point de cœur ſi grand, ſi magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétens en vain l'armer contre ſon Roy;
Mon frere n'eſt point fait au crime comme moy.
Meritois-tu, barbare, un Fils auſſi fidele?
Ta rigueur ſemble encor en accroître le zele;
Rien ne peut ébranler ſon devoir, ni ſa foy,
Et toûjours plus ſoûmis..... quel exemple pour moy?
Dieux de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frere,
Que pour me rendre ſeul trop ſemblable à mon pere?
Que prétend la fureur dont je ſuis combattu?
D'un Fils reſpectueux ſéduire la vertu?
Imitons-la plûtôt, cedons à la Nature;
N'en ai-je pas aſſez étouffé le murmure?
Que dis-je? dans mon cœur moins rebelle à ſes loix,
Dois-je plûtôt qu'un pere en étouffer la voix?
Peres cruels, vos droits ne ſont-ils pas les nôtres?

Et nos devoirs ſont-ils plus ſacrez que les vôtres ?

On vient, c'eſt Hieron.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, HIERON, RHADAMISTHE.

CHer Ami, ç'en eſt fait ;
Mes efforts redoublez ont été ſans effet.
Tout malheureux qu'il eſt le vertueux Arſame,
Preſque ſans murmurer voit traverſer ſa flâme ;
Et qu'en attendre encor quand l'Amour n'y peut rien ?
Hieron, que ſon cœur eſt different du mien !
J'ai perdu tout eſpoir de troubler l'Iberie,
Et le Roy va bien-tôt partir pour l'Armenie ;
Devançons-y ſes pas, & courons achever
Des forfaits que le Sort ſemble me réſerver.
Pour partir avec toy je n'attends qu'Iſmenie ;
Tu ſçais qu'à Pharaſmâne elle doit être unie.

HIERON.

Quoi ! Seigneur ?

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins;
Elle est d'un sang, dit-on, allié aux Romains.
Pourrois-je refuser à mon malheureux frere
Un secours qui commence à me la rendre chere?
D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
Que mon pere cruel brûle pour ses appas?
C'est un garant pour moy, je veux ici l'attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre.
Adieu, je crois la voir, favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZENOBIE.

ZENOBIE.

SEigneur, est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier Tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours dans la honte des fers
A ces mêmes Romains maîtres de l'Univers?

En effet, quel emploi pour ces Maîtres du Monde,
Que le ſoin d'adoucir ma miſere profonde !
Le Ciel qui ſoûmit tout à leurs auguſtes Loix...

RHADAMISTHE.

Que vois-je ? ah, malheureux ! quels traits ? quel ſon de voix ?
Juſtes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vûë ?

ZENOBIE.

D'où vient à mon aſpect que vôtre ame eſt émuë,
Seigneur ?

RHADAMISTHE.

Ah ! ſi ma main n'eût pas privé du jour....

ZENOBIE.

Qu'entens-je ? quels regrets ! & que vois-je à mon tour ?
Triſte reſſouvenir ! je frémis ! je friſſonne !
Où ſuis-je ? & quel objet ! la force m'abandonne :
Ah ! Seigneur, diſſipez mon trouble & ma terreur,
Tout mon ſang eſt glacé juſqu'au fonds de mon cœur.

RHADAMISTHE.

Ah ! je n'en doute plus au tranſport qui m'anime ;

Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?

Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, desesperé,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zenobie?

ZENOBIE.

Zenobie; ah, grands Dieux! cruel, mais cher Epoux!
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître?
Oüi, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet Epoux meurtrier. Plût au Ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui.
O Dieux! qui la rendez à ma douleur mortelle,
Qui ne lui rendez-vous un Epoux digne d'elle!
Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais helas! se peut-il qu'à la Cour de mon pere
Je trouve dans les fers une Epouse si chere?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?

O de mon deſeſpoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend vôtre Epoux coupable!
Quoi! vous verſez des pleurs?

XENOBIE.

Malheureuſe! & comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah, cruel! plût aux Dieux, que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zenobie?
Le cœur à ton aſpect deſarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon Epoux;
Et l'Amour s'honorant de ta fureur jalouſe,
Dans tes bras avec joye eût remis ton Epouſe.
Ne crois pas cependant que pour toy ſans pitié,
Je puiſſe te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi! loin de m'accabler, grands Dieux! c'eſt Zenobie
Qui craint de me haïr, & qui s'en juſtifie!
Ah! punis-moi plûtôt, ta funeſte bonté
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon ſang, cher objet que j'adore,
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

Il se jette à ses genoux.

Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton Epoux ;
Jusques à mon amour tout veut que je périsse :
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe : mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur :
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance :
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZENOBIE.

Leve-toi, ç'en est trop, puisque je te pardonne :
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre ;
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre.
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zenobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Armenie,
La rendre comme moy soûmise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir.

RHADAMISTHE.

Juſte Ciel ! ſe peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus uniſſent tant de crimes !
Que l'hymen aſſocie au ſort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux !
Quoi ! tu peux me revoir ? ſans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautez, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet Amant ſi grand, ſi genereux,
Te faſſent déteſter un Epoux malheureux ?
Et je puis me flater qu'inſenſible à ſa flâme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arſame ?
Que dis-je ? trop heureux que pour moy dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZENOBIE.

Calme les vains ſoupçons dont ton ame eſt ſaiſie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalouſie ;
Et ſouviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Eſt un cœur que ſans crime on ne peut ſoupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chere Epouſe, à mon amour funeſte,

Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.....

Plus ton barbare Epoux est indigne de toy,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroy.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zenobie,
Et daignes dès ce jour me suivre en Armenie;
César m'en a fait Roy, viens me voir desormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hieron est ici, c'est un Sujet fidele;
Nous pouvons confier nôtre fuite à son zele.
Aussi-tôt que la nuit aura voilé les Cieux,
Sûre de me revoir viens m'attendre en ces lieux.
Adieu. N'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, PHENICE.

PHENICE.

AH! Madame, arrêtez. Quoi! ne pourrai-je apprendre,
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiez à ma foy,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moy?
Arsame va partir. Vous soûpirez, Madame!
Plaindriez-vous le sort du genereux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignez?
Il part; & prévenu que vous le dédaignez,
Ce Prince malheureux, banni de l'Iberie,

Va pleurer à Colchos la perte d'Ismenie.

ZENOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs?
Phenice, laisse-moi, je ne veux plus t'entendre.
L'Ambassadeur Romain près de moy va se rendre,
Laisse-moiu seule.

SCENE II.

ZENOBIE *seule.*

OU vais-je? & quel est mon espoir?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir?
Je devance la nuit, pour qui? pour un parjure.
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la Nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?
Que dis-je? le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour?

Etouffons ſans regret une honteuſe flâme ;
C'eſt à mon Epoux ſeul à régner ſur mon ame.
Tout barbare qu'il eſt, c'eſt un preſent des Dieux,
Qu'il ne m'eſt pas permis de trouver odieux.
Helas ! malgré mes maux, malgré ſa barbarie,
Je n'ai pû le revoir ſans en être attendrie.
Que l'hymen eſt puiſſant ſur les cœurs vertueux !
On vient. Dieux ! quel objet offrez-vous à mes yeux ?

SCENE III.

ZENOBIE, ARSAME.

ARSAME.

EH quoi ! je vous revois ? c'eſt vous-même, Madame ?
Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arſame ?

ZENOBIE.

Ah ! fuyez-moi, Seigneur, il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon pere cruel en terminer le cours.
Helas ! quand je vous perds, adorable Ismenie,
Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie ?
Accablé de mes maux, je ne demande aux Dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux,
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs :
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs ?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZENOBIE.

Ah ! loin qu'à vôtre amour vôtre cœur s'abandonne,
Vous voyez & mon trouble, & l'état où je suis :
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis.
Fuyez, n'irritez point le tourment qui m'accable ;
Vous avez un Rival, mais le plus redoutable.
Ah ! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
J'en mourrois de douleur. Adieu, Seigneur, adieu.
Si sur vous ma priere eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire.....

ARSAME.

Quel eſt donc ce Rival ſi terrible pour moy ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roy ?

ZENOBIE.

Sans vouloir penetrer un ſi triſte myſtere,
N'en eſt-ce pas aſſez, Seigneur, que vôtre pere ?
Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs.
Satisfait de me voir ſenſible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop genereux Arſame.

ARSAME.

Un infidele Ami trahiroit-il ma flâme ?
Dieux ! quel trouble s'éleve en mon cœur allarmé !
Quoi ! toûjours des Rivaux, & n'être point aimé !
Belle Iſmenie, en vain vous voulez que je fuye ;
Je ne le puis, dûſſai-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne ſont pas pour moy.
Quel eſt donc ce Rival ? diſſipez mon effroy.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore ?

Me refuſeroit-on un ſecours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foy ?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voy :
Parlez, ne craignez pas de laſſer ma conſtance.
Quoi ! vous ne romprez point ce barbare ſilence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeſte jour ?
Dieux ! eſt-on ſans pitié, pour être ſans amour ?

ZENOBIE.

Eh bien ! Seigneur, eh bien ! il faut vous ſatisfaire ;
Je me dois plus qu'à vous cet aveu néceſſaire.
Ce ſeroit mal répondre à vos ſoins genereux,
Que d'abuſer encor vôtre amour malheureux.
Le ſort a diſpoſé de la main d'Iſmenie.

ARSAME.

Juſte Ciel !

ZENOBIE.

Et l'Epoux à qui l'hymen me lie
Eſt ce même Romain dont vos ſoins aujourd'hui
Ont imploré pour moy le ſecours & l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon deſeſpoir fût-ce Céſar lui-même....

ZENOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à vôtre inimitié :
Moins digne de courroux, que digne de pitié,
C'est un Rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point vôtre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux ;
Rhadamisthe en un mot.

ARSAME.

Mon frere !

ZENOBIE.

Et mon Epoux.

ARSAME.

Vous, Zenobie ? ô Ciel ! étoit-ce dans mon ame
Où devoit s'allumer une coupable flâme ?
Après ce que j'éprouve, ah ! quel cœur desormais
Osera se flater d'être exempt de forfaits ?
Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre ?
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre ?

ZENOBIE.

J'ai réſiſté, Seigneur, autant que je l'ai pû:
Mais puiſque j'ai parlé, reſpectez ma vertu.
Mon nom ſeul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon ſecret échapé, vôtre amour doit ſe taire.
Mon cœur de ſon devoir fut toûjours trop jaloux.....
Quelqu'un vient. Ah! fuyez, Seigneur, c'eſt mon Epoux.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, ZENOBIE, ARSAME, HIERON.

à part. RHADAMISTHE.

QUe vois-je? quoi! mon frere...., Hieron, va m'attendre.
D'un trouble affreux mon cœur a peine à ſe défendre.
Madame, tout eſt prêt, les ombres de la nuit
Effaceront bien-tôt la clarté qui nous luit.

ZENOBIE.

ZENOBIE.

Seigneur, puiſqu'à vos ſoins deſormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici, je ſuis prête à vous ſuivre.
Seul maître de mon ſort, quels que ſoient les climats,
Où le Ciel avec vous veüille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous ſuis.

RHADAMISTHE. *à part.*

Ah! perfide:

à Arſame. Prince, je vous ai crû parti pour la Colchide.
Trop inſtruit des tranſports d'un pere furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux:
Mais ſi prêt de quitter pour jamais Iſmenie,
Vous vous occupez peu du ſoin de vôtre vie;
Et d'un pere cruel quel que ſoit le couroux,
On s'oublie aiſément en des momens ſi doux.

ARSAME.

Lorſqu'il faut au devoir immoler ſa tendreſſe,
Un cœur s'allarme peu du péril qui le preſſe;
Et ces momens ſi doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'Amour a touchez.
Je vois trop qu'il eſt temps que le mien y renonce;

Quoi qu'il en ſoit du moins vôtre accüeil me l'annonce :

Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,

Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.

A quoi dois-je imputer un diſcours qui me glace ?

Qui peut d'un tel accüeil m'attirer la diſgrace ?

Ce jour même, ce jour, il me ſouvient qu'ici

Vôtre vive amitié ne parloit pas ainſi.

Ce Rival qu'avec ſoin on me peint inflexible,

N'eſt pas de mes Rivaux, Seigneur, le plus terrible ;

Et malgré ſon courroux, il en eſt aujourd'hui

Pour mes feux & pour moy de plus cruels que lui.

Ce diſcours vous ſurprend, il n'eſt plus temps de feindre ;

La Nature en mon cœur ne peut plus ſe contraindre.

Ah ! Seigneur, plût aux Dieux qu'avec la même ardeur

Elle eût pû s'expliquer au fond de vôtre cœur.

On ne m'eût point ravi ſous un cruel myſtere

La douceur de connoître & d'embraſſer mon frere.

Ne vous dérobez point à mes embraſſemens :
Pourquoi troubler, Seigneur, de ſi tendres momens ?
Ah ! revenez à moy ſous un front moins ſevere,
Et ne m'accablez point d'une injuſte colere.
Il eſt vrai, j'ai brûlé pour ſes divins appas :
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoiſſoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ? quoi ! Prince, Zenobie
Vient de vous confier le ſecret de ma vie ?
Ce ſecret de lui-même eſt aſſez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoiſſez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois vôtre cœur exempt de perfidie :
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révelé cet important ſecret :
Du moins ſans mon aveu l'on n'a point dû le faire ;
A mon exemple enfin on devoit vous le taire ;
Et ſi j'avois voulu vous en voir éclaircir,
Ma tendreſſe pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon ſecret devenir infidelle,

Ne peut, quoi qu'il en ſoit, n'être point criminelle.

Je connois, il eſt vrai, toute vôtre vertu;
Mais mon cœur de ſoupçons n'eſt pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi! la noire fureur de vôtre jalouſie,
Seigneur, s'étend auſſi juſques à Zenobie?
Pouvez-vous offenſer.....

ZENOBIE.

Laiſſez agir, Seigneur,
Des ſoupçons en effet ſi dignes de ſon cœur:
Vous ne connoiſſez pas l'Epoux de Zenobie,
Ni les divers tranſports dont ſon ame eſt ſaiſie.
Pour oſer cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamiſthe, & de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frere? Ah! barbare quand même
Mon cœur eût pû ſe rendre à ſon amour extrême,
Le bruit de ton trépas confirmé tant de fois
Ne me laiſſoit-il pas maîtreſſe de mon choix?
Que pouvoient te ſervir les droits d'un hymenée,

Que vit rompre & former une même journée ?
Ose te prévaloir de ce funeste jour,
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour.
Rappelle-toi le sort de ma famille entiere ;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtriere ;
Et considere après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour & la foy que j'ai dû te garder.
Il est vrai, que sensible aux malheurs de ton frere,
De ton sort & du mien j'ai trahi le mystere :
J'ignore si c'est-là le trahir en effet ;
Mais sçache que ta gloire en fut le seul objet.
Je voulois de ses feux éteindre l'esperance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense :
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner ;
Je vais par un seul trait te le faire connoître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frere me fut cher, je ne le puis nier,
Je ne cherche pas même à m'en justifier :
Mais malgré son amour, ce Prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignoreroit encore.

à Arſame.

Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien,
Vous connoiſſez aſſez un cœur comme le mien,
Pour croire que ſur lui l'Amour ait quelque empire ;
Mon Epoux eſt vivant, ainſi ma flâme expire.
Ceſſez donc d'écouter un amour odieux,
Et ſur-tout gardez-vous de paroître à mes yeux.

à Rhadamiſthe.

Pour toy, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains en ces lieux, je viendrai me remettre :
Je connois la fureur de tes ſoupçons jaloux ;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon Epoux.

Elle ſort.

RHADAMISTHE.

Barbare que je ſuis, quoi ! ma fureur jalouſe
Deshonore à la fois mon frere & mon Epouſe !
Adieu, Prince, je cours honteux de mon erreur
Aux pieds de Zenobie expier ma fureur.

SCENE V.

ARSAME *seul.*

CHer objet de mes vœux, aimable Zenobie,
C'en est fait pour jamais, vous m'êtes donc ravie?
Amour, cruel Amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir mes Rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux..... Ciel! que me veut Mitrâne?

SCENE VI.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

MITRANE.

J'Obéïs à regret, Seigneur: mais Pharasmâne,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux.....

ARSAME.

Hé bien !

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrez.....

ARSAME.

Je vous entens. Et quel est donc mon crime ?

MITRANE.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime :
Mais je crains pour vos jours, & les transports du Roy
N'ont jamais dans nos cœurs répandu plus d'effroy.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme,
Il menace avec vous l'Ambassadeur de Rome :
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en est assez, Mitrane, & je suis satisfait.
O Destin ! à tes coups j'abandonne ma vie :
Mais sauve, s'il se peut, mon frere & Zenobie.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHARASMANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

Hidaspe, il est donc vrai que mon indigne fils :
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! ce fils autrefois si soûmis, si fidelle,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle ?
Quoi ! contre les Romains ce fils tout mon espoir,
A pû jusqu'à ce point oublier son devoir ?
Perfide, ç'en est trop que d'aimer Ismenie,
Et que d'oser trahir ton pere & l'Iberie.

Traverſer à la fois & ma gloire & mes feux...;
Pour de moindres forfaits ton frere malheureux....
Mais en vain tu ſéduis un Prince téméraire,
Rome, de mes deſſeins ne crois pas me diſtraire;
Ma défaite ou ma mort peut ſeule les troubler,
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juſte fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'eſt ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'eſt aſſez que mon fils s'intereſſe pour toy;
Dès qu'il faut me venger, tout eſt Romain pour moy.
Mais que dit Hieron? t'es-tu bien fait entendre,
Sçait-il enfin de moy tout ce qu'il doit attendre,
S'il veut dans l'Armenie appuyer mes projets?

HIDASPE.

Peu touché de l'eſpoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, Seigneur, toûjours plus inflexible,
Hieron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible;
Soit qu'il veüille en effet ſignaler ſon devoir,
Ou ſoit qu'à plus haut prix il mette ſon pouvoir,

Trop inſtruit qu'il peut ſeul vous ſervir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le ſéduire.

PHARASMANE.

Hé bien ! c'eſt donc en vain qu'on me parle de paix ;
Dûſſai-je ſans honneur ſuccomber ſous le faix,
Juſques chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers Tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains ! Je ne ſçai quelle horreur
Me ſaiſit au ſeul nom de leur Ambaſſadeur ;
Son aſpect a jetté le trouble dans mon ame.
Ah ! c'eſt luy qui ſans doute aura ſéduit Arſame.
Tous deux en même jour arrivez dans ces lieux....
Le traître ! C'en eſt trop. Qu'il paroiſſe à mes yeux ?
Mais de le voir, il faut.....

SCENE II.

PHARASMANE, ARSAME, HIDASPE, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

Fils ingrat & perfide,
Que dis-je ? au fonds du cœur peut-être parricide,
Eſclave de Neron, & quel eſt ton deſſein ?
à Hidaſpe.
Qu'on m'amene en ces lieux l'Ambaſſadeur Romain.
Traître, c'eſt devant luy que je veux te confondre :
Je veux ſçavoir du moins ce que tu peux répondre :
Je veux voir de quel œil tu pourras ſoûtenir
Le témoin d'un complot que j'ai ſçû prévenir :
Et nous verrons après ſi ton lâche complice
Soûtiendra ſa fierté juſques dans le ſupplice.

Tu

Tu ne me vante plus ton zele ni ta foy.

ARSAME.

Elle n'en eſt pas moins ſincere pour mon Roy.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire,
Fais que de tes projets je perde la memoire.
Grands Dieux ! qui connoiſſez ma haine & mes deſſeins,
Ai-je pû mettre au jour un Amy des Romains?

ARSAME.

Ces reproches honteux dont en vain l'on m'accable,
Ne rendront pas, Seigneur, vôtre fils plus coupable.
Que ſert de m'outrager avec indignité?
Donnez-moi le trépas ſi je l'ai merité :
Mais ne vous flatez point que tremblant pour ma vie,
Juſqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr,
En faveur d'un Rival pourroit-il s'attendrir?
Je ſçai que près de vous, injuſte ou légitime,
Le plus leger ſoupçon tint toûjours lieu de crime;

Que c'eſt être proſcrit que d'être ſoupçonné ;
Que vôtre cœur enfin n'a jamais pardonné.
De vos tranſports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous qui m'avez toûjours condamné ſans m'entendre ?

PHARASMANE.

Pour te juſtifier, eh ! que me diras-tu ?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moy vous dire ma vertu ;
Que ce fils ſi ſuſpect pour trahir ſa Patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Iberie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce ſecret entretien,
S'il eſt vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?
Quand je voüe aux Romains une haine immortelle,
Voir leur Ambaſſadeur eſt-ce m'être fidelle ?
Eſt-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'eſt engagé ?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offenſe,
Que pour venger ſa gloire, ou trahir ma vengeance.
Un de ces deux motifs a dû ſeul le guider,

Et c'eſt ſur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point, je ſuis prêt de t'entendre.
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, Seigneur, à vous apprendre ;
Ce n'eſt pas un ſecret qu'on puiſſe réveler :
Un interêt ſacré me défend de parler.

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

HIDASPE.

L'Ambaſſadeur de Rome & celui d'Armenie....

PHARASMANE.

Hé bien !

HIDASPE.

De ce Palais enlevent Iſmenie.

PHARASMANE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ? Ah ! traître, en eſt-ce aſſez ?
Qu'on raſſemble en ces lieux mes Gardes diſperſez.

Allez dès ce moment ; qu'on ſoit prêt à me ſuivre.

Lâche, à cet attentat n'eſpere pas ſurvivre.

HIDASPE.

Vos Gardes raſſemblez, mais par divers chemins,

Déja de toutes parts pourſuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu témoin de leurs ſupplices,

De ma fureur ici recevoir les prémices ?

Il veut ſortir.

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dûſſai-je périr.

Eh bien ! écoutez-moi, je vais tout découvrir,

Ce n'eſt pas un Romain que vous allez pourſuivre.

Loin qu'à vôtre couroux ſa naiſſance le livre,

Du plus illuſtre ſang il a reçû le jour,

Et d'un ſang reſpecté même dans cette Cour.

De vos propres regrets ſa mort ſeroit ſuivie.

Ce Raviſſeur enfin eſt l'Epoux d'Iſmenie.....

C'eſt.....

PHARASMANE.

Acheve. Imposteur, par de lâches détours
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Ah ! permettez du moins, Seigneur, que je vous
suive ;
Je m'engage à vous rendre ici vôtre Captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide, & ne replique pas.
Mitrâne, qu'on l'arrête ; & vous, suivez mes
pas.

SCENE IV.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

Dieux ! témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite ?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la Nature & l'Amour ?

Mais je devois parler, le nom de fils peut-être....
Helas! que m'eût servi de le faire connoître?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux! que me sert de me plaindre?
Dans l'état où je suis, & qu'ai-je encor à craindre?
Mourons: mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunez qu'abandonnent les Dieux.
Cher Ami, s'il est vrai que mon pere inflexible
Aux malheurs de son fils ne laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toy seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours;
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre.
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis-moi, que ta pitié m'aide à le conserver.

Desarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour allarmer encor ton cœur inéxorable ?
Pour toute grace enfin je n'exige de toy,
Que de guider mes pas sur les traces du Roy.

MITRANE.

Je ne le nierai point, vôtre vertu m'est chere ;
Mais je dois obéïr, Seigneur, à vôtre pere :
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Et bien ! puisque pour moy rien ne peut t'émouvoir.....
Mais helas ! ç'en est fait, & je le vois paroître.
Justes Dieux ! de quel sang nous avez-vous fait naître ?
A part.
Ah ! mon frere n'est plus ! Seigneur, qu'avez-vous fait ?

SCENE V.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

J'Ai vengé mon injure, & je ſuis ſatisfait.
Aux portes du Palais j'ai trouvé le perfide,
Que ſon malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirez ſous ſes coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vû deux fois le traître au mépris de ſa vie
Tenter même à mes yeux de reprendre Iſmenie:
L'ardeur de recouvrer un bien ſi précieux
L'avoit déja deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin indigné de ſon audace extrême,
Dans la foule des ſiens je l'ai cherché moi-même.

Ils en ont pâli tous, & malgré ſa valeur,
Ma main a dans ſon ſein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Iſmenie,
Va partager le prix de vôtre perfidie.

ARSAME.

Quoi ! Seigneur, il eſt mort ? Après ce coup affreux
Frappez, n'épargnez plus vôtre fils malheureux.
A part.
Dieux ! ne me rendiez-vous mon déplorable frere,
Que pour le voir périr par les mains de mon pere ?
Mitrâne, ſoûtiens-moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que ſon cœur
Eſt ſi touché du ſort d'un cruel Raviſſeur ?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ſes diſcours, fut l'Epoux d'Iſmenie :
Et cependant mon fils charmé de ſes appas,
Quand ſon Rival périt gémit de ſon trépas !
Qui peut lui rendre encor cette perte ſi chere ?
Des larmes de mon fils quel eſt donc le myſtere ?

Mais moi-même d'où vient qu'après tant de fureur
Je me ſens malgré moy partager ſa douleur ?
Par quel charme, malgré le couroux qui m'enflâme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame ?
Quelle plaintive voix trouble en ſecret mes ſens,
Et peut former en moy de ſi triſtes accens ?
D'où vient que je friſſonne ? & quel eſt donc mon crime ?
Me ſerois-je mépris au choix de la victime ?
Où le ſang des Romains eſt-il ſi précieux,
Qu'on n'en puiſſe verſer ſans offenſer les Dieux ?
Par mon ambition d'illuſtres deſtinées,
Sans pitié, ſans regret, ont été terminées ;
Et lorſque je punis qui m'avoit outragé,
Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé ?
D'où peut naître le trouble où ſon trépas me jette,
Je ne ſçai : mais ſa mort m'allarme & m'inquiete.
Quand j'ai verſé le ſang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'eſt ému, j'ai tremblé, j'ai frémi :

Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout-à-coup à ſa perte inſenſible ;
Avare de mon ſang quand je verſois le ſien,
Aux dépens de ſes jours s'eſt abſtenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arſame.
Eclairciſſez le trouble où vous jettez mon ame :
Ecoutez-moi, mon fils, & reprenez vos ſens.

ARSAME.

Que vous ſervent, helas ! ces regrets impuiſſans ?
Puiſſiez-vous à jamais, ignorant ce myſtere,
Oublier avec luy de qui vous fûtes pere.

PHARASMANE.

Ah ! c'eſt trop m'allarmer, expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes eſprits ?
Mais pour le redoubler dans mon ame éperduë,
Dieux puiſſans ! quel objet offrez-vous à ma vûë ?

SCENE DERNIERE.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, ZENOBIE, ARSAME, HIERON, MITRANE, HIDASPE, PHENICE, GARDES.

PHARASMANE.

MAlheureux, quel deſſein te ramene en ces lieux ?
Que cherches-tu ?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me ſaiſit ?

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, Seigneur, un injuſte reproche.
J'ai reçû par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puiſſent les juſtes Dieux en être ſatisfaits.

Je

Je ne meritois pas de jouïr de la vie.

A Zenobie.

Seche tes pleurs ; adieu, ma chere Zenobie ;
Mitridate eſt vengé.

PHARASMANE.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu ?
Mitridate ! Ah ! quel ſang ai-je donc répandu ?
Malheureux que je ſuis, puis-je le méconnoître ?
Au trouble que je ſens, quel autre pourroit-ce être ?
Mais helas ! ſi c'eſt luy, quel crime ai-je commis ?
Nature ! ah ! venge toi, c'eſt le ſang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La ſoif que vôtre cœur avoit de le répandre
N'a-t-elle pas ſuffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vû pourſuivre avec tant de courroux,
Que j'ai crû qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher ? Ah ! pere déplorable.

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toûjours rendu si rédoutable,
Que jamais vos enfans proscrits & malheureux
N'ont pû vous regarder comme un pere pour eux.
Heureux, quand vôtre main vous immoloit un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître;
Que la Nature ait pû trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur.
Enfin, lorsque je perds une Epouse si chere,
Heureux, quoi qu'en mourant, de retrouver mon pere.
Vôtre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs.

A Arsome.

Mon frere, approchez-vous, embrassez-moi, je meurs.

ZENOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel! pourquoi vengeois-tu la mort de Mitridate?

Elle sort.

PHARASMANE.

O mon fils ! ô Romains ! êtes-vous ſatisfaits ?
A Arſame.
Vous que pour m'en venger j'implore deſormais,
Courez vous emparer du Trône d'Armenie.
Avec mon amitié je vous rends Zenobie ;
Je dois ce ſacrifice à mon fils malheureux :
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux.
De mes tranſports jaloux mon ſang doit ſe défendre :
Fuyez, n'expoſez plus un pere à le répandre.

FIN.

SEMIRAMIS TRAGEDIE.

Par Mr. DE CRE'BILLON.

Le prix est de 20 sols.

A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Academie Royale de Musique, Quay des Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Tragedie de Sémiramis* ; cette Reine y fait voir des ſentimens coupables : mais ſon châtiment, au deffaut de ſes remords, peut ſervir d'inſtruction. Le Public en a vû les Repreſentations avec plaiſir ; & j'ay crû que l'Impreſſion luy ſeroit agréable. Fait à Paris ce 28 May 1717.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos Amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre Amé le Sieur DE CRE'BILLON, Nous ayant fait remontrer qu'il deſireroit donner au Public *un Recuëil de Pieces de Théatre, & autres Ouvrages de ſa compoſition*, s'il Nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de continuation de Privilege ſur ce néceſſaires, Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes de faire réimprimer ledit Recuëil, & imprimer ſes autres Ouvrages en telle forme, mage, caracteres, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon luy ſemblera ; & de les faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de dix an-

nées consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ny contrefaire aucuns desdits Recuëil, & autres Ouvrages, en tout ny en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'Impression desdits Recuëil & Ouvrages sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun desdits Recuëil & Ouvrages dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier Chancellier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Recuëil & Ouvra-

ges, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartres Normandes, & Lettres à ce contraires. Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le huitiéme jour de Février, l'an de grace mil sept cent onze, & de nôtre Regne le soixante-huitiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, DE LAMET, & scellé du grand Sceau de Cire jaune.

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686, & Arrêts de son Conseil, que les Livres dont l'Impression se permet par chacun des Privileges, ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 141. N. 149, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris ce 21 Février 1711.

Signé, DE LAUNAY, *Syndic.*

Ledit Sieur de Crébillon a cedé son droit à Pierre Ribou, Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

ACTEURS.

SEMIRAMIS.

NINIAS, Fils de Sémiramis, élevé sous le nom d'Agénor.

BELUS, Frere de Sémiramis.

TENESIS, Fille de Bélus.

MERMECIDE, Gouverneur de Ninias.

MADATE, Confident de Bélus.

MIRAME, Confident de Ninias.

ARBAS, Capitaine des Gardes.

PHENICE, Confidente de Sémiramis.

GARDES.

La Scéne eſt à Babylone, dans le Palais de Sémiramis.

SEMIRAMIS,

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BELUS.

HE quoy ! toûjours du ſort la barbare conſtance,
De mes juſtes deſſeins trahira la prudence ?
Tandis que de ma Sœur appuyant les forfaits,
Il ſemble chaque jour prévenir ſes ſouhaits !
O juſtice du Ciel, que j'ay peine à comprendre,
Quel crime faut-il donc pour te faire deſcendre ?
Quels forfaits aux Mortels ne ſeront pas permis,
Si tu vois ſans courroux ceux de Sémiramis ?
Mere dénaturée, Epouſe parricide,

Moins Reine que Tiran, dans un sexe timide,
Idole d'une Cour sans honneur & sans foy.
Voilà ce que le Ciel protége contre moy.
Envain à son devoir Belus toûjours fidéle,
Implore le secours d'une main immortelle;
Loin de me seconder dans mon juste transport,
Avec Sémiramis tout semble icy d'accord;
Elle triomphe, & moi je suis seul sans deffense.
Et depuis quand les Dieux sont-ils donc sans vengeance?
Mais que dis-je, & les Dieux ne me laissent-ils pas
Pour tout oser, un cœur, & pour fraper, un bras?
Le crime est avéré, pour lui livrer la guerre,
Ma vertu-même suffit au deffaut du Tonnerre.
Puisque les noms de Fils & de Mere & d'Epoux,
Sont désormais des noms peu sacrez parmy nous;
Qui peut me retenir? est-ce le nom de Frere
Qui puisse être un obstacle à ma juste colére?
Ombre du Grand Ninus, Belus te fera voir
Qu'il ne connoit de nom que celui de devoir.
Hé! ne suffit-il pas au courroux qui m'anime,
Que ton sang m'ait tracé le nom de la victime?
Mais, que vois je, déja, Madate de retour
Devance dans ces lieux la lumiere du jour!

Qu'il m'eſt doux de revoir un amy ſi fidéle?
Je n'eus jamais icy plus beſoin de ton zéle.

SCENE II.

BELUS, MADATE.

MADATE.

ET quel ſecours encor vous en promettez-vous,
Quand le ſort en fureur éclate contre nous?
Seigneur, ne comptez plus, ſi voiſin du naufrage,
Que ſur les Immortels ou ſur vôtre courage;
Sémiramis triomphe, Agenor eſt vainqueur,
Rien n'a pû ſoûtenir ſa funeſte valeur;
Ce Héros que le Ciel jaloux de vôtre gloire
Forma pour vous ravir tant de fois la victoire,
Chéri d'elle, encor plus que de Sémiramis,
Inonde nos Sillons du ſang de vos amis.
Mais ce n'eſt pas pour vous le ſort le plus à craindre;
Si j'en crois mes ſoupçons que vous êtes à plaindre!
Vous êtes découvert, Megabize a parlé.

BELUS.

Megabize?

MADATE.

Sans doute, il a tout révélé.

Seigneur, il vous souvient que de nôtre entreprise
Vous aviez nommé chef le traître Megabize;
Cet infidéle & moi, nous nous étions promis
De faire sous nos coups tomber Sémiramis.
Déja, le bras levé, sa mort étoit certaine.
Nous nous étions tous deux placez près de la Reine,
Tous prêts en l'immolant de vous proclamer Roy.
Megabize un instant s'est approché de moy,
Gardons-nous d'achever, m'a-t-il dit, cher Madate,
Il faut qu'en lieux plus sûrs nôtre courage éclate;
Tu sçais que nous verrons bien-tôt Sémiramis
Voler avec fureur parmy ses ennemis;
Laissons-la s'y porter, sans nous éloigner d'elle;
Observons cependant cette Reine cruelle.
Je ne sçais quel soupçon tout-à-coup m'a saisi.
Je l'observois, Seigneur, & Megabize aussi.
Le combat cependant de toutes parts s'engage,
Et n'offre à nos regards qu'une effroyable image;
Megabize, ay-je dit-il, est temps de fraper,
La victime à nos coups ne sçauroit échaper,
On ne se connoît plus, le désordre est extrême...
Je réserve, a-t-il dit, cet honneur pour moi-même.
Et le lâche a tant fait, que par mille détours
Il a de nos malheurs éternizé le cours.

Seigneur, j'ay vû périr tous ceux que vôtre haine
Avec tant de prudence armoit contre la Reine.
Au retour du combat, jugez de ma douleur,
Quand j'ay vû, l'œil terrible & rempli de fureur,
Vôtre Sœur en secret parler à Megabize?
A ce cruel aspect, peignez-vous ma surprise?
Le perfide à son tour surpris, déconcerté,
De la Reine à l'instant vers moi s'est écarté;
Je l'attire aussi-tôt dans la Forêt prochaine;
Et là, sans consulter qu'une rage soudaine,
Furieux, j'ay perçé le sein où trop de foy
Vous avoit fait verser vos secrets malgré moy.
J'ay mieux aimé porter trop loin ma prévoyance,
Que de risquer vos jours par trop de confiance.

BELUS.

Tout est perdu, Madate, il n'en faut plus douter.
Si tu pouvois sçavoir ce qu'il m'en va coûter?
Mais, ce seroit te faire une injure nouvelle,
Que de cacher encore ce secret à ton zéle.
Cher amy, ne crois pas qu'un soin ambitieux
Arme contre sa Sœur un Frere furieux;
Ce n'est pas qu'à regret la fierté de mon ame
N'ait ployé jusqu'icy sous les loix d'une femme;
Mais je suis peu jaloux du pouvoir souverain,

Jamais Sceptre ſanglant ne ſoüillera ma main ;
Tu ne me verras point, quelque gloire où j'aſpire,
Du ſang des malheureux acheter un Empire ;
De ſoins plus genereux mon eſprit agité,
N'aime que du devoir l'âpre ſeverité.
Ce n'en eſt pas l'éclat, c'eſt la vertu que j'aime ;
Je fais la guerre au crime, & non au Diadême ;
Je veux vanger Ninus, & couronner ſon Fils.
Voilà ce qui m'a fait ſoulever tant d'amis ;
Et d'une Sœur enfin qui ſoüille icy ma gloire,
Je ne veux plus laiſſer qu'une triſte mémoire.

MADATE.

Que parlez-vous, Seigneur, d'un Fils du Grand Ninus ?
Toute la Cour prétend que ce Fils ne vit plus.

BELUS.

Depuis dix ans entiers qu'une fuite imprudente
Le dérobe à mes vœux & trompe mon attente,
Je commence en effet à douter à mon tour,
S'il vit & ſi je dois compter ſur ſon retour.
Les malheurs de ſon Pere ont trop rempli l'Aſie,
Pour retracer icy l'hiſtoire de ſa vie.
L'Univers, juſqu'à lui, n'avoit point vû ſes Rois
Couronner une femme & s'impoſer ſes loix.

Tu ſçais, comme ce Prince autrefois ſi terrible,
Devenu foible Amant de Monarque invincible,
Perdu d'un fol amour pour mon indigne Sœur,
Oſa de ſon vivant s'en faire un Succeſſeur.
Rien ne put me contraindre à celer ma penſée
Sur ce coupable excés d'une flâme inſenſée.
Mais je voulus en vain déchirer le bandeau;
L'amour avoit juré ce prodige nouveau.
Tu ſçais quel prix ſuivit le don du Diadême,
Et l'eſſay que ma Sœur fit du pouvoir ſuprême;
Ninus fut égorgé ſans ſecours, ſans amis,
Au pied du même Thrône où Ninus fut aſſis;
Et pour comble d'horreurs, je vis la Cour ſouſcrire
Aux noirs commencemens de ce nouvel Empire.
Pour moi, je renfermay mon courroux dans mon cœur,
Où les Dieux l'ont laiſſé vivre de ma douleur.
Mais, redoutant toûjours aprés ſon parricide,
De nouveaux attentats d'une Reine perfide,
Je lui ravis ſon Fils, ce dépôt précieux
Que me cache à ſon tour la colére des Dieux.
Je m'étois apperçû que ſa cruelle Mere
Craignoit de voir en lui croître un vengeur ſévere;
J'engageay Mermécide à ſauver de la Cour

Ce gage malheureux d'un trop funeſte amour.
Tu dois avoir connu ce fameux Mermécide,
Sa farouche vertu, ſon courage intrépide;
Il fit paſſer long-tems Ninias pour ſon Fils,
Mais ce ſecret parvint juſqu'à Sémiramis.

MADATE.

Seigneur, & par quel ſort dévoilant ce myſtere,
N'a-t-elle point porté ſes ſoupçons ſur ſon Frere?

BELUS.

J'employay tant de ſoins à calmer ſa fureur,
Que je ne fus jamais moins ſuſpect à ſon cœur;
Mais craignant le courroux dont elle étoit ſaiſie,
Mermécide courut juſqu'au fond de l'Aſie,
Cacher dans les Deſerts ce Pupille ſacré
Qu'à ſes fidéles mains la mienne avoit livré.
Cependant pour tromper une Mere cruelle,
De la mort de ſon Fils je ſemay la nouvelle;
On la crut, & bien-tôt j'eus la douceur de voir
Mes projets réuſſir au gré de mon eſpoir.
Ninias qui croiſſoit, Héros dès ſon enfance,
Réchauffoit chaque jour le ſoin de ma vengeance;
Tu ſçais, pour occuper mon odieuſe Sœur,
Tout ce que j'ay tenté dans ma juſte fureur;
Par combien de détours, armé contre ſa vie,

J'ay de fois en dix ans soulevé l'Assirie.
Je fis plus, tu connois ma Fille Ténésis,
Délices de Bélus & de Sémiramis,
Qui, l'entraînant par tout où l'entraînent ses armes,
L'éléve malgré moi dans le sein des allarmes;
Et que rien jusqu'icy n'en a pû séparer,
Mes dégoûts sur ce point n'osant se déclarer;
D'elle & de Ninias, par un saint hymenée,
Je formay le dessein d'unir la destinée;
Pour rendre encor mon cœur par un lien si doux,
Plus avide du sang qu'éxige mon courroux.
Près de Synope enfin je conduisis ma Fille,
Ce reste précieux d'une illustre Famille;
Là, dans un bois aux Dieux consacré dès long-tems,
J'unis par de saints nœuds ces augustes Enfans;
L'un & l'autre touchoient à peine au premier lustre,
Quand je serray les nœuds de cet hymen illustre;
Avec tant de mystere on les unit tous deux,
Que tout, jusqu'à leur nom, fut un secret pour eux.
Depuis vingt ans mes yeux n'ont point revû le Prince;
On le cherche sans fruit de Province en Province;
Depuis dix ans, envain Mermécide a couru
Après ce Fils si cher tout-à-coup disparu.

Mais qui vient nous troubler ? quelle indiſcrette audace !

Que vois-je ! Mermécide ! eſt-ce toi que j'embraſſe ?
Ah, cher amy, le jour qui te rend à mes vœux,
Ne ſçauroit plus pour nous être qu'un jour heureux
Du ſort de Ninias ton retour va m'inſtruire...

SCENE III.

BELUS, MERMECIDE, MADATE.

MERMECIDE.

PLaiſe au Ciel, que ce jour qui commence à nous luire,
N'éclaire pas du moins le ſort le plus affreux
Qui puiſſe menacer un cœur ſi généreux.
Seigneur, n'attendez plus d'une recherche vaine
Un Prince dont la vie eſt aſſez incertaine.
Depuis dix ans entiers je parcours ces climats;
J'ay fait deux fois le tour de ces vaſtes Etats.
J'euſſe dû mieux veiller, depuis cette journée
Où par vous Ténéſis à Synope amenée,
A la face des Dieux, dans un bois conſacré,
Au Roy de l'Univers vit ſon hymen juré;
Je crus que ſa beauté qui dévançoit ſon âge,

Fléchiroit vers l'amour ce jeune & fier courage ;
Mais je ne vis en lui qu'une boüillante ardeur.
Déja sa destinée entraînoit ce grand cœur.
Je fis pendant dix ans des efforts inutiles
Pour remplir Ninias de desirs plus tranquiles ;
Son cœur ne respiroit que l'horreur des combats ;
Il rougissoit souvent de me voir sans Etats ;
Déja, peu satisfait de n'avoir qu'un tel Pere,
Il sembloit de son sort pénétrer le mystere.
Enfin il disparut, & je le cherche en vain.
Mais, Seigneur, de Belus quel sera le destin ?
Hier, sans me fixer une route certaine,
En attendant la nuit dans la Forêt prochaine,
Je vis un corps sanglant, étendu sous mes pas,
Qu'un reste de chaleur déroboit au trépas ;
J'en approche aussi tôt ; jugez de ma surprise,
Lorsque dans ce mourant je trouvay Megabize ;
Il méconnut long-tems ma secourable main ;
Mais, ses regards sur moi s'arrêtans à la fin,
Que vois-je, me dit-il, est-ce vous, Merméde,
Qui le cœur indigné des fureurs d'un perfide,
Venez pour conserver les restes de ce sang
Que le cruel Madate a tiré de mon flanc ?
C'est ainsi que Belus traite un ami fidéle.

A ces mots, peu content du succés de mon zéle,
Peut-être que la main qui prolongeoit ses jours
Plus prudente bien-tôt en eût tranché le cours,
Si de quelques Soldats la troupe survenuë
Ne m'eût forcé de fuïr leur importune vûë.
Si Megabize vit nous sommes découverts.

BELUS à MADATE.

Trop prévoyant amy, qu'as-tu fait? tu nous perds.

MERMECIDE.

Non, Seigneur, il ne faut que prévenir la Reine;
C'est à nous désormais à servir vôtre haine;
Si Ninias n'est plus, c'est à vous de regner;
Vous me voyez tout prêt à ne rien épargner,
A vous immoler même un Guerrier redoutable,
Imprudent Deffenseur d'une Reine coupable;
Vous n'avez qu'à parler, Seigneur, & cette main
Va percer dès ce jour & l'un & l'autre sein.
J'entends du bruit, on vient, c'est la Reine elle-même.

BELUS.

Fuis, Mermécide, fuis, le péril est extrême;
Sa haine trop avant t'a gravé dans son cœur,
Pour abuser des yeux qu'instruiroit sa fureur.

SCENE

SCENE IV.

SEMIRAMIS, BELUS, TENESIS, MADATE, GARDES.

SEMIRAMIS.

JE triomphe, Bélus, une heureuſe victoire
Comblaroit aujourd'huy mes deſirs & ma gloire,
Si le ſort, dangereux même dans ſes bienfaits,
Ne m'eût fait triompher de mes propres Sujets.
Verray-je encor long-temps la rebelle Aſſyrie
Attaquer en fureur & mon Sceptre & ma vie ?
Vous, de qui la vertu ſoûtenant le devoir,
Contre mes ennemis fut toûjours mon eſpoir,
A qui j'ay confié les murs de Babylone,
Ou plûtôt partagé le poids de ma Couronne,
Mon Frere, je ne ſçay, malgré ce nom ſi doux,
Si mon cœur n'auroit pas à ſe plaindre de vous.

BELUS.

De moy!

SEMIRAMIS.

Je ſçay, Bélus, que de vos ſoins fidéles
Je dois mieux préſumer ; mais enfin, les rebelles
De mes deſſeins contr'eux ſont ſi bien informez,

Qu'ils ſont tous prévenus auſſi-tôt que formez.

BELUS.

Suis-je de vos ſecrets le ſeul dépoſitaire ?
Et ſur quoy fondez vous un ſoupçon téméraire ?
Sur quelle conjécture, ou ſur quelle action ?
Vous ſçavez que mon cœur eſt ſans ambition.

SEMIRAMIS.

On me trahit, c'eſt tout ce que je puis vous dire.

(à ſes Gardes.)

Allez, c'en eſt aſſez, & vous qu'on ſe retire.

(à Ténéſis.)

Princeſſe, demeurez, l'aimable Ténéſis
Sçait qu'elle fut toûjours chere à Sémiramis.

SCENE V.

SEMIRAMIS, TENESIS.

SEMIRAMIS.

JE vois qu'on me trahit, & je crains vôtre Pere,
Mais ſans le ſoupçonner d'un odieux myſtére ;
Et quand même il auroit merité mon courroux,
Son injuſte rigueur n'iroit point juſqu'à vous.

TENESIS.

Au grand cœur de Bélus, rendez plus de juſtice ;

Sa vertu n'admet point un ſi noir artifice.

SEMIRAMIS.

C'eſt de cette vertu que je crains les tranſports ;
Bélus ne me tient point compte de mes remords ;
Quelque tendre amitié que m'inſpire mon Frére,
Je crois toûjours en lui voir un Juge ſévére,
Dont les troubles cruels qui déchirent mon cœur,
Me font plus que jamais redouter la rigueur.
De quel œil verra-t-il une ſuperbe Reine,
Le front humilié d'une honteuſe chaîne ?
Ninus, que de ta mort le Ciel s'eſt bien vengé ;
Ma chere Ténéſis, que mon cœur eſt changé.
Cette Sémiramis ſi fiére & ſi hautaine,
Du ſort de l'Univers Arbitre & Souveraine,
Rivale des Héros dont on vante les faits,
Qui de ſon Sexe enfin n'avoit que les attraits ;
Vile Eſclave au milieu de la Grandeur Suprême,
Maîtreſſe des Humains, ne l'eſt plus d'elle-même.
Je ne triomphe pas de tous mes ennemis ;
Qu'il en eſt que mon cœur voudroit avoir ſoumis.
Je vois que Ténéſis indignée & ſurpriſe,
Condamne des tranſports que ſa vertu mépriſe ;
Mais de nôtre amitié les liens ſont trop doux,
Pour me permettre encor quelques ſecrets pour vous :

Je vous en dis assez pour vous faire comprendre
Tout ce que ma fierté craint de vous faire entendre.

TENESIS.

Je conçois aisément qu'une cruelle ardeur,
De vos jours malgré vous a troublé la douceur;
Le reste est un secret, que mon respect, Madame,
Me deffend de chercher jusqu'au fond de vôtre ame.
Vôtre deffaite en vain me suppose un Vainqueur;
J'ignore qui s'est pû soumettre un si grand cœur;
Je n'ose le chercher dans la foule importune
Qu'attire sur vos pas vôtre auguste fortune.
J'avois cru jusqu'icy que pour plaire à vos yeux,
Il falloit ou des Rois ou des Enfans des Dieux.

SEMIRAMIS.

Et voilà ce qui met le trouble dans mon ame;
Et qui me fait rougir d'une honteuse flâme.
Agénor inconnu ne compte point d'ayeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.

TENESIS.

Agénor!

SEMIRAMIS.

Le voilà ce Vainqueur redoutable,
Qu'un front sans ornement ne rend pas moins aimable;

Plus funeſte pour moy, que ceux qu'il m'a ſoumis,
Il a traité mon cœur comme mes ennemis;
Ma raiſon s'arme envain de quelques étincelles;
Mon cœur ſemble groſſir le nombre des rebelles.

TENESIS.

Madame, & quel deſſein a-t-il donc pû former?
En aimant Agénor, que prétend-il?

SEMIRAMIS.

L'aimer.
Et ſi ce n'eſt aſſez, lui partager encore
Un Sceptre qu'auſſi-bien mon amour deshonore.

TENESIS.

Ah Ciel! & que dira l'Univers étonné?
A quels ſoins ce grand cœur s'eſt-il abandonné?

SEMIRAMIS.

J'ay fait taire ma gloire, & tu veux que je craigne
Les diſcours importuns de ceux ſur qui je regne.
Ténéſis, plût aux Dieux que mon funeſte amour
N'eût d'autres ennemis à combattre en ce jour;
Je braverois bien-tôt ce que dira l'Aſie;
Ce n'eſt pas là l'effroy dont mon ame eſt ſaiſie;
Qu'aux Mortels indignez le Ciel ſe joigne encor,
De l'Univers entier je ne crains qu'Agénor;
C'eſt ce rebelle cœur que je voudrois ſoumettre,

Et c'eſt ce que le mien n'oſeroit ſe promettre ;
Des Méles aujourd'huy je l'ay déclaré Roy ;
Mais je l'éléve en vain pour l'approcher de moy ;
En vain dans les tranſports de mon amour extrême,
Sur ſon front dépoüillé j'attache un diadême ;
Pour toucher ce Héros mes bienfaits ſuperflus
Echauffent ſa valeur, & ne ſont rien de plus.
De tant d'amour helas ! foible reconnoiſſance ;
Ses exploits ſont encor toute ma recompenſe.
Ténéſis, c'eſt à toy que ma flâme a recours ;
Souffre que de tes ſoins j'implore le ſecours,
C'eſt ſur eux déſormais que mon cœur ſe repoſe ;
Tu ſçais ce que pour moy nôtre amitié t'impoſe ;
J'en éxige aujourd'huy des efforts généreux....

TENESIS.

Hé que puis-je pour vous qui réponde à vos vœux ?

SEMIRAMIS.

Il faut faire approuver mon amour à mon Frere,
Fléchir en ſa faveur ſa vertu trop auſtere,
Retenir dans ſon cœur des leçons que je crains ;
Pour relever le mien tous reproches ſont vains :
Ce n'eſt pas tout, il faut de l'amour le plus tendre,
Informer un Héros qui le voit ſans l'entendre ;
Soulager ſur ce point mon courage abbatu,

Quand ma timidité fait toute ma vertu.
J'ay détrôné des Rois, porté par tout la guerre,
Nul Héros plus que moy n'a fait trembler la terre,
Tout respecte ma voix; & je crains de parler;
Le seul nom d'Agénor suffit pour me troubler;
Je ne sçay quoy dans luy me fait sentir un Maître.
C'est ainsi que l'amour en ordonne peut-être;
Peins-luy si bien le feu qui dévore mon cœur,
Qu'à son tour ce Héros reconnoisse un Vainqueur;
Et si l'amour pour moy n'avoit rien à luy dire,
Tente du moins son cœur par l'offre d'un Empire.
Ce Guerrier va bien-tôt se montrer à nos yeux;
Pour moy, que mille soins rappellent dans ces lieux,
Adieu, pour un moment souffre que je te laisse,
Ma chere Ténésis, pardonne à ma foiblesse,
Des soins dont sur ta foy mon amour s'est remis;
Juge par ses transports quel en sera le prix.

SCENE VI.

TENESIS.

Est-ce à moy, juste Ciel, que ce discours s'adresse!
Qu'oses-tu m'avoüer, téméraire Princesse?
Que je plains ton amour, foible Sémiramis,

Si ſon eſpoir dépend des ſoins de Ténéſis ;
Pour t'en remettre à moy du ſuccès de ta flâme,
Je vois bien que tu n'as conſulté que ton ame ;
Tu m'aurois mieux caché ſes ſecrets odieux,
Si l'amour d'un bandeau n'avoit couvert tes yeux.
Es toy, cruel amour, qui me pourſuis ſans ceſſe,
Eſt-ce pour éprouver une triſte Princeſſe
Qui t'oſe diſputer l'empire de ſon cœur,
Que tu m'as confié les ſoins d'une autre ardeur ?
Tu ne peux mieux combler ta vengeance fatale,
Qu'en me faiſant ſervir les feux de ma Rivale ;
Et pour comble de maux, quelle Rivale encor !
Quel triomphe pour toy, redoutable Agénor !
J'ay dédaigné tes ſoins, ma fierté trop farouche
A vingt fois étouffé tes ſoupirs dans ta bouche ;
Et l'amour juſques-là vient de m'humilier,
Que peut-être à mon tour il faudra ſupplier ;
Entre une Reine & moy, ſur quoy puis-je prétendre
Que ton cœur un moment balance pour ſe rendre ;
S'il ſe laiſſe ébloüir par les offres du ſien,
Que de mépris ſuivront la défaite du mien.
Hé que m'importe, helas ! qu'Agénor me mépriſe ?
Eſt-ce aſſez pour l'aimer, qu'un autre m'autoriſe ?
Un cœur né ſans vertu, ſans honneur & ſans foy,

Peut-il être en effet un exemple pour moy ?
Que dis-je ! quoy, déja ma prompte jalousie
Joint l'outrage aux transports dont mon ame eſt
saiſie ?
Ténéſis, pour te faire une généreux effort,
Songe que tu n'es plus Maîtreſſe de ton ſort.
Ah ! Bélus, plût aux Dieux qu'en mon triſte hy-
ménée,
Mon cœur eût de ma main ſubi la deſtinée.
Vains regrets, c'eſt aſſez, égaremens jaloux,
Mon auſtere vertu n'eſt point faite pour vous.
Parlons, n'expoſons pas la tête de mon Pere
Aux noirs reſſentimens d'une Reine en colere ;
Que de malheurs ſuivroient ſon amour outragé.
Puiſqu'à ſervir ſes feux mon cœur eſt engagé,
Inſtruiſons Agénor de cet amour funeſte.
A mes foibles attraits laiſſons le ſoin du reſte.
Vains deſirs, taiſez-vous pour la derniere fois,
C'eſt à d'autres qu'à vous qu'il faut prêter ma voix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, MIRAME.

AGENOR.

OU ſuis-je, dans quels lieux la fortune me guide?
Dieux, que réſervez-vous au Fils de Mermécide?
Vains honneurs, qu'Agénor n'a que trop recherchez,
Sous vos appas flateurs que de ſoins ſont cachez.
Depuis dix ans entiers, éloigné de mon Pere,
Loin de me rapprocher d'une tête ſi chere,
Je tranſporte mes Dieux en ce fatal ſéjour,
Pour n'y ſacrifier qu'au ſeul Dieu de l'Amour.
Mais que j'en ſuis puni, que l'hymen, cher Mirâme,
Se vange avec rigueur d'une coupable flâme.
Moy qui long-temps porté de climats en climats,
Fis le deſtin des Rois, ſubjugay tant d'Etats;
Qui ſemblois, pour me faire une gloire immortelle,
N'avoir plus à dompter qu'une Reine cruelle;

Quand l'Univers en moy croit trouver un Vengeur,
Mon bras, de ſon Tiran devient le Deffenſeur;
Enchanté malgré moy des exploits d'une Reine
Qui ne devroit peut-être exciter que ma haine,
Je viens en imprudent groſſir des Etendars
Sous qui l'amour m'a fait tenter tant de hazards.
Pourrois-je ſans rougir imputer à la gloire
Des faits où Ténéſis attache la victoire;
J'ay tout fait pour lui plaire, & mon cœur juſqu'icy
N'a dans ce triſte ſoin que trop mal réuſſi.

MIRAME.

Hé quoy, Seigneur, l'éclat d'un nouveau Diadême
Ne pourra diſſiper vôtre douleur extrême?
Voulez-vous, trop ſenſible aux peines de l'amour,
Le front chargé d'ennuis, vous montrer à la Cour?
Songez que ce vain Peuple attentif à vous plaire,
En volant ſur vos pas de plus près vous éclaire;
Après ce que pour vous a fait Sémiramis....

AGENOR.

Laiſſons-là ſes bienfaits, parle de Ténéſis;
Dans ces ſuperbes lieux voilà ce qui m'amene;
Tout autre ſoin ne fait que redoubler ma peine.

MIRAME.

Seigneur, vous n'êtes plus dans ces Camps où vos pas

N'avoient d'autres témoins que les yeux des Soldats ;
Agénor y voyoit Ténésis sans contrainte,
Le Courtisan oisif n'y causoit nulle crainte ;
La Reine dont la guerre occupoit tous les jours,
A vos amours d'ailleurs laissoit un libre cours.
Mais c'est icy qu'il faut dans le fond de vôtre ame,
Renfermer les transports d'une indiserette flâme ;
Sémiramis en proye à la plus vive ardeur,
Laisse trop voir le feu qui dévore son cœur,
Pour oser vous flater de tromper sa tendresse ;
Songez à quels périls vous livrez la Princesse.

AGENOR.

Je ne le sçay que trop, & c'est le seul effroy
Qui de tant de dangers soit venu jusqu'à moy ;
D'autant plus allarmé, que déja las de feindre,
Mon cœur n'est point nourri dans l'art de se contraindre :
Mirâme, tu connois jusqu'où va mon malheur,
Et tu peux condamner l'excès de ma douleur ?
Dieux cruels, falloit-il prendre tant de vengeance
De l'oubly d'un serment juré dans mon enfance ?
Mais, qu'ay-je à redouter, & qu'importe à mes feux
Que la Reine en courroux se déclare contre eux ?

Ce

Ce n'eſt pas ſous ſes Loix que le Ciel m'a vû naître;
Et l'Amour juſqu'icy n'a point connu de maître.
J'avoüeray cependant que l'éclat de ces lieux
A plus émû mon cœur qu'il n'a frapé mes yeux;
Je ne ſçay, mais l'aſpect des murs de Babylone
M'a rempli tout-à-coup d'un trouble qui m'étonne,
Quoyque m'inſpire enfin leur redoutable aſpect,
Ces lieux n'ont rien qui doive exciter mon reſpect;
A la Reine, en un mot, nul devoir ne m'engage;
Ses bienfaits, quels qu'ils ſoient, ſont dûs à mon courage;
C'eſt aſſez que ce jour m'ait vû déclarer Roy,
Pour ne vouloir icy dépendre que de moy.
Souffre que j'en excepte une Princeſſe aimable,
Qui ſoumit d'un coup d'œil un courage indomptable,
Qui peut-être auroit moins fait pour Sémiramis,
Si le ſort à mes yeux n'eût offert Ténéſis.
Mais je la vois, vers nous c'eſt elle qui s'avance;
Laiſſe-moy ſeul icy joüir de ſa preſence.
Prends garde cependant que la Reine en ces lieux
Ne trouble un entretien qui m'eſt ſi précieux.

SCENE II.

AGENOR, TENESIS.

TENESIS.

JE vous cherche, Seigneur.

AGENOR.

Moy, Madame!

TENESIS.

Ouy vous-même,
Et vous cherche de plus par un ordre suprême.
Pour remplir vôtre espoir par des soins éclatans,
Je viens vous révéler des secrets importans;

AGENOR.

Quel que soit le dessein qui vers moy vous adresse,
Madame, plût au Ciel, dans le soin qui vous presse,
Que de tous les secrets qu'on veut me révéler,
A quelques-uns des miens un seul pût ressembler;
Que las de les garder, mon cœur souffre à les faire.

TENESIS.

Je n'en viens point, Seigneur, pénétrer le mystére;
Je n'ay pas prétendu vous déclarer les miens,
Et vôtre cœur pour luy peut réserver les siens;
Le soin de les sçavoir n'est pas ce qui m'amene,

Je ne m'empreſſe icy que pour ceux de la Reine.

AGENOR.

Ah! Madame, daignez vous épargner ce ſoin;
Vôtre zéle pour elle iroit envain plus loin;
Je ne veux rien ſçavoir des ſecrets de la Reine,
Que lorſqu'il faut ſervir ſa juſtice ou ſa haine;
Miniſtre à ſon courroux malgré moy dévoüé,
Combien de fois mon cœur m'en a déſavoüé.
S'il s'agiſſoit icy de dompter les rebelles,
Ou de tenter encor des conquêtes nouvelles,
On ne vous auroit pas confié ces ſecrets.
Quoyque tout ſoit ſur moy poſſible à vos attraits,
La Reine dont l'Aſie admire la prudence,
A-t-elle pû ſi mal placer ſa confidence?
Et quel eſt ſon eſpoir, ou plûtôt ſon erreur?
Que vous pénétrez peu l'une & l'autre en mon cœur.

TENESIS.

Qu'elle s'abuſe ou non ſur ce qu'elle en eſpere,
Vous pourrez avec elle éclaircir ce myſtére;
Je ne me charge icy que de vous informer
Qu'Agénor de la Reine a ſçû ſe faire aimer;
Que l'unique bonheur où ſon grand cœur aſpire,
Seigneur, c'eſt de vous voir partager cet empire;

Sa tendreſſe & ſa main ſont d'un aſſez grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuſte mépris.

AGENOR.

Les Dieux, pour ajoûter à ſa grandeur ſuprême,
Euſſent-ils dans ſes mains mis leur puiſſance même,
Il eſt pour Agénor un bien plus précieux
Que toutes les grandeurs de la Reine & des Dieux:
Mais puiſque malgré moy vous avez pû m'apprendre
Ce dangereux ſecret que je craignois d'entendre,
Madame, permettez que mon cœur à ſon tour
Entre la Reine & vous s'explique ſans détour.
J'aime, je l'avoüeray, mon courage inflexible
N'a pû me préſerver d'un penchant invincible;
Un regard a ſuffi pour mettre dans les fers
Celuy qui prétendoit y mettre l'Univers.
J'aime, le digne objet pour qui mon cœur ſoupire,
Quoyqu'il ne brille point par l'éclat d'un Empire,
N'en mérite pas moins par ſa ſeule beauté
Tout l'hommage qu'on rend à la Divinité;
Le Ciel mit dans ſon cœur la vertu la plus pure
Dont il puiſſe enrichir les dons de la Nature;
Jugez à ce portrait que je n'ay point flaté,
Si le nom de la Reine y peut être ajoûté.

Vous me vantez envain ſon rang & ſa tendreſſe,
Envain à la ſervir vôtre bouche s'empreſſe,
Que pourroit-elle, helas! me dire en ſa faveur,
Que vos yeux auſſi-tôt n'effacent de mon cœur?
Ah! ne les armez point d'une injuſte colére,
Princeſſe, mon deſſein n'eſt pas de leur déplaire,
Les miens ne ſont ouverts que pour les admirer,
Et mon cœur n'étoit fait que pour les adorer.

TENESIS.

Je n'ay que trop prévû que l'amour de la Reine
Exciteroit en vous une audace ſi vaine,
Et meſurant bien-tôt tous les cœurs ſur le ſien,
Que parmy les Vaincus vous compteriez le mien.
Fier de tant de hauts faits, vous avez crû peut-être
Que la ſeule valeur vous en rendroit le Maître;
Mais ſi jamais l'Amour le ſoumet à vos Loix,
Ce ſera le plus grand de vos fameux exploits.
Vingt Royaumes conquis, l'Egypte ſubjuguée,
L'Affrique en ſes Deſerts par vous ſeul reléguée,
N'ont que trop ſignalé vôtre invincible cœur
Sans enchaîner le mien au Char de leur Vainqueur.
Seigneur, & quel eſpoir a donc pû vous promettre
Qu'à vos deſirs un jour vous pourriez le ſoumettre?

Car, ſi vous n'en euſſiez jamais rien attendu,
Vous auriez mieux gardé le reſpect qui m'eſt dû.
J'eſtimois vos vertus, & ce n'eſt pas ſans peine
Que je vous vois chercher à mériter ma haine;
Je ne vous parle point du péril où vos feux
Expoſent tous les Miens & moy-même avec eux;
Vous l'auriez dû prévoir, une plus belle flâme
De ce ſoin généreux eût occupé vôtre ame.
Je veux bien vous cacher d'autres ſecrets encor
Plus terribles cent fois pour l'amour d'Agénor;
Mais ſi vous en voulez pénétrer le myſtére,
Daignez, ſi vous l'oſez, interroger mon Pere;
Il vient, vous en pourrez mieux apprendre aujourd'huy
Ce qu'il faut eſperer de ſa Fille & de luy.

Elle ſort.

AGENOR *ſeul.*

Qu'entends-je! quels mépris! ah c'en eſt trop, ingrate,
Vous n'abuſerez plus d'un amour qui vous flate.
Mais j'apperçois Bélus, fuyons un entretien
Qui ne peut plus qu'aigrir & ſon cœur & le mien.

SCENE III.

AGENOR, BELUS.

BELUS.

ARrêtez un moment, j'ay deux mots à vous dire
Qui me regardent, vous, la Reine, & tout l'Empire.
Au mépris de son sang, plus encor de nos Loix
Qui n'ont jamais admis d'Etrangers pour nos Rois,
De ma Sœur & de vous on dit que l'Hyménée,
Seigneur, doit dès ce jour unir la destinée;
L'esprit avec justice indigné de ce bruit,
J'ay voulu par vous-même en être mieux instruit.

AGENOR.

Si ce bruit, quel qu'il soit, a dequoy vous surprendre,
De la Reine, Seigneur, ne pouviez-vous l'apprendre?

BELUS.

Ah! je ne sçay que trop ses projets insensez.

AGENOR.

Et moy de vos secrets plus que vous ne pensez.

BELUS.

Si jamais vôtre cœur fut vrayement magnanime,

Vous n'aurez donc pour moy conçû que de l'eſtime.

AGENOR.

Je ne démêle point les divers interêts
Qui vous font en ces lieux former tant de projets ;
Il m'a ſuffi, ſçavant dans l'art de les détruire,
D'en préſerver l'état, mais ſans vouloir vous nuire.
Ce diſcours vous ſurprend, mais Prince, pourſuivez,
Et ne regardez point ce que vous me devez.

BELUS.

Je vous devrois beaucoup pour tant de retenuë,
Si la cauſe, Seigneur, m'en étoit mieux connuë.
Mon cœur n'eſt point ingrat, cependant je ſens bien
Qu'il voudroit vous haïr & ne vous devoir rien.

AGENOR.

Je vais donc aujourd'huy, par un aveu ſincere,
Juſtifier icy cette haine ſi chere.
Vous avez crû, ſans doute, en vôtre vain courroux,
Qu'un Etranger ſans nom fléchiroit devant vous ;
Et ſur-tout au milieu d'une Cour ennemie,
Où l'on voit ſa puiſſance encor mal affermie ;
Que vous n'aviez, Seigneur, qu'à venir m'annoncer
Qu'à l'hymen de la Reine il falloit renoncer,
Pour me voir au deſſein de conſerver ma vie,
Sacrifier l'eſpoir de regner ſur l'Aſie.

Mais de mes ennemis je brave les projets;
Je crains peu la menace, encor moins les effets.
Et ſi jamais l'Amour m'entraînoit vers la Reine,
Je conſulterois peu ni Bélus ni ſa haine.
Mais pour un autre objet dès long-temps prévenu,
Dans des liens plus doux mon cœur fut retenu.
Vôtre Fille, Seigneur, eſt celle que j'adore,
Ou que ſans ſes mépris j'adorerois encore.

BELUS.

Ma Fille! Ténéſis?

AGENOR.

Un Captif tel que moy
Honoreroit ſes fers même ſans qu'il fût Roy.

BELUS.

Seigneur, ſi mes ſecrets ont beſoin de ſilence,
Les vôtres n'avoient pas beſoin de confidence.
Quoy! d'Ayeux ſans éclat Agénor deſcendu,
A l'hymen de ma Fille auroit-il prétendu?

AGENOR.

On vante peu le ſang dont j'ay reçû la vie,
Mais je n'en connois point à qui je porte envie;
D'aucun ſoin ſur ce point mon cœur n'eſt combattu;
Le deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu,
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance,

Et ma gloire a depuis passé mon espérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoit point de sang plus digne que le sien;
Et quand j'ay recherché vôtre auguste alliance,
J'ay compté vos vertus & non vôtre naissance.

BELUS.

C'est elle cependant qui décide entre nous.
Il est plus d'un Mortel aussi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puisse être,
Dont le sang d'où je sors ne doive être le Maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois;
Ils sont Enfans des Dieux, du Destin & des Loix;
La valeur, quels que soient ses Droits & ses Maximes,
Fait plus d'Usurpateurs que de Rois légimes;
Si la valeur, plûtôt que la splendeur du sang,
Au-dessus des Humains pouvoit nous faire un rang,
Il n'est point de Soldat qu'un peu de gloire inspire,
Qui ne pût à son tour aspirer à l'Empire.
En vain sur vos exploits vous fondez vôtre espoir;
Vous voilà revêtu de l'absolu pouvoir;
Mais comment? & par qui? Seigneur, une Couronne

N'eſt jamais bien à nous ſi le ſang ne la donne;
La Reine comme moy ſort de celuy des Dieux,
Elle regne, eſt-ce aſſez pour oſer autant qu'eux?
Imitons leur juſtice & non pas leur puiſſance.
L'équité doit regler & peine & recompenſe.
Quoiqu'il en ſoit, parmy de peu dignes Ayeux,
Ma Fille n'ira point mêler le ſang des Dieux;
Sur un ſang auſſi beau ſi vôtre amour ſe fonde,
Venez-la diſputer au Souverain du monde.

AGENOR.

L'orgueil de ces grands noms n'ébloüit point mes yeux;
Le mien ſans ce ſecours eſt aſſez glorieux
Pour ne rien voir icy dont ma fierté s'étonne;
Un Guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un Roy formé par le ſecours des Loix;
Le premier qui le fut n'eut pour luy que ſa voix;
Quiconque eſt élevé par un ſi beau ſuffrage,
Ne croit pas du Deſtin deshonorer l'ouvrage.
Seigneur, à Ténéſis je réſervois ma foy,
Parce que mon amour la crut digne de moy;
J'ay voulu vous l'offrir, dans la crainte peut-être
De me voir obligé de vous donner un Maître.
La Reine m'offre icy l'Empire avec ſa main;

Puiſque vous m'y forcez ce ſera dès demain;
Ne fût-ce qu'à deſſein, Seigneur, de vous inſtruire
Qu'un Soldat n'en eſt pas moins digne de l'Empire.

BELUS.

Hé bien pourſuivez donc, tâchez de l'obtenir;
Mais ſongez aux moyens de vous y maintenir.

Il ſort.

AGENOR *ſeul.*

Ah! dût-il m'en coûter le repos de ma vie,
Je veux de leurs mépris punir l'ignominie.
La Reine vient, parlons, irritons ſon ardeur,
Aſſocions ma haine aux tranſports de ſon cœur;
Employons, s'il ſe peut, à flater ſa tendreſſe
Le moment de raiſon que mon dépit me laiſſe.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, AGENOR.

SEMIRAMIS.

INvincible Héros, ſeul appuy de mes jours,
A quel autre aujourd'huy pourrois-je avoir recours?
Je viens de pénétrer le plus affreux myſtére;
On me trahit, Seigneur, & le Traitre eſt mon Frere!

Cette

Cette austére vertu dont se paroit l'ingrat,
Ne servoit que de voile au plus noir attentat;
Comblé de tant d'honneurs, ce perfide que j'aime
De mes propres bienfaits s'arme contre moy-même;
C'est luy dont la fureur séduisant mes Sujets,
M'en fait des ennemis déclarez ou secrets.
L'auriez-vous soupçonné d'une action si noire?

AGENOR.

D'un Prince tel que luy vous devez peu la croire.

SEMIRAMIS.

Seigneur, il n'est plus temps de le justifier;
Il ne faut plus songer qu'à le sacrifier;
Ma tendresse pour lui ne fut que trop sincere;
Je n'en ay que trop fait pour cet indigne Frere;
Malgré moy, car enfin ce n'est pas d'aujourd'huy,
Que mon cœur en secret s'éléve contre luy.
Si vous sçaviez quelle est la fureur qui le guide,
Et tout ce qu'en ces lieux méditoit le perfide;
Il en veut à vous-même, à mon Thrône, à mes jours,
Si de tant de complots vous n'arrêtez le cours.
Mourant, percé de coups par l'ordre de ce Traître,
Mégabize, Seigneur, dans ces murs va paroître;

Je le fais en ſecret apporter en ces lieux.

AGENOR.

Madame, devez-vous en croire un furieux ?
Il eſt vray qu'il accuſe & Bélus & Madate.

SEMIRAMIS.

Vous voyez, s'il eſt temps que ma vengeance éclate.

AGENOR.

Il faut diſſimuler un ſi juſte courroux,
Bélus eſt dans ces lieux auſſi puiſſant que vous;
Gardez-vous d'éclater, plus que jamais, Madame,
Vous devez renfermer vos tranſports dans vôtre ame;
Tout un Peuple pour luy prêt à ſe déclarer...

SEMIRAMIS.

Eh bien pendant la nuit il faut s'en aſſurer.
C'eſt de vous que j'attends cet important ſervice,
Vous, pour qui ſeul icy j'ordonne ſon ſupplice.
Seigneur, vous vous troublez ! je ne ſçay quels tranſports
Eclatent dans vos yeux malgré tous vos efforts !

AGENOR.

Reine, je l'avoüeray, qu'à regret contre un Frere
Mon bras vous prêteroit icy ſon miniſtere;
Non que de vous ſervir il néglige l'employ,

Mais, daignez le commettre à quelqu'autre que moy ; [deffendre,
Vous ne m'en verrez pas moins prompt à vous
Contre des jours si chers si l'on oſe entreprendre.

SEMIRAMIS.

Ah ! Seigneur, ce n'eſt pas l'interêt de mes jours
Qui me fait d'un Héros implorer le ſecours.
Plût au Ciel que Bélus n'en voulût qu'à ma vie,
D'un courroux moins ardent on me verroit ſaiſie.
Mais, hélas ! le cruel attaque en ſa fureur
Tout ce qui fut jamais de plus cher à mon cœur ;
Ce n'eſt qu'à le ſauver que ma tendreſſe aſpire,
Et ce n'eſt pas pour moy que je déffends l'Empire.
Seigneur, ſi Ténéſis eût rempli mon eſpoir,
Mon cœur n'auroit plus rien à vous faire ſçavoir ;
Et le vôtre du moins plein de reconnoiſſance,
Raſſureroit du mien la timide eſpérance.

AGENOR.

La Princeſſe a daigné dans un long entretien....

SEMIRAMIS.

Hé quoy, vous l'avez vûë & ne m'en dites rien ?
On ſçait tout, cependant on garde un froid ſilence !
On ſe trouble, on ſoupire, & même en ma préſence.
Quels regards, quel accueïl, & qu'eſt-ce que je voy ?

Sans doute on vous aura prévenu contre moy.
Ah! Seigneur, pardonnez ces pleurs à mes allarmes,
Et n'accusez que vous de mes premieres larmes.

AGENOR.

Quand on est comme vous si ressemblante aux Dieux,
Dans le cœur des Mortels on devroit lire mieux.
Que n'en doit point attendre une Reine si belle?
Quel cœur à ses desirs pourroit être rebelle?
Sans vous offrir icy des soupirs ni des soins,
Peut-être qu'Agénor n'en aimera pas moins;
Son cœur né pour la guerre & non pour la tendresse,
Des Camps qui l'ont nourri garde encor la rudesse;
Et je crois qu'en effet vous n'en attendez pas
Des vulgaires Amants les frivoles éclats.
Mais tel qu'il est enfin, si ce cœur peut vous plaire,
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire.

SEMIRAMIS.

Que vous me rassurez par un aveu si doux;
Qu'avec crainte, Seigneur, j'ay paru devant vous.
Hélas! sans se flater, une Reine coupable
Pouvoit-elle esperer de vous paroître aimable?
Pour toucher vôtre cœur je n'ay que mes transports.

Pour me juſtifier je n'ay que mes remors.
Mais, que dis-je, & pourquoy me reprocher un crime
Que mon amour pour vous va rendre légitime ?
Si jamais dans le ſang mes mains n'euſſent trempé,
Si quelque heureux forfait ne me fût échapé,
Je ne gouterois pas la douceur infinie
De pouvoir vous aimer le reſte de ma vie.
Venez, Seigneur, venez donner à l'Univers
(Qui me vit ſi long-temps luy préparer des fers)
Un ſpectacle pompeux qu'il n'oſoit ſe promettre,
C'eſt de voir à ſon tour un Mortel me ſoumettre.
Venez, par un hymen ſi cher à mes ſouhaits,
Du perfide Bélus confondre les projets;
Par ces nœuds dont je cours hâter l'Auguſte Fête,
Venez de l'Univers m'annoncer la Conquête.
Hélas! je l'ay privé du plus grand de ſes Rois;
Mais je luy rends en vous plus que je ne luy dois.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BELUS, MADATE.

BELUS.

MAdate, c'en eſt fait, la Fortune cruelle
A juré que ma Sœur l'éprouveroit fidéle;
Le traître Mégabize à tes coups échapé,
Nous vend cher à tous deux le trait qui l'a frapé;
Il a de nos complots fait avertir la Reine,
Et je ſçay que près d'elle en ſecret on l'amene.
Il ne nous reſte plus dans un ſi triſte ſort,
d'autre eſpoir que celuy d'illuſtrer nôtre mort:
Mourons, mais s'il ſe peut avant qu'on nous opprime,
Honorons mon trépas de plus d'une victime.
Seul eſpoir, dont mon cœur s'eſt trop entretenu,
Imprudent Ninias, qu'êtes-vous devenu?

MADATE.

Seigneur, dès que le ſort contre nous ſe déclare,

Que pourroit contre luy la vertu la plus rare?
Et quel eſpoir encor peut vous être permis
Dans ces perfides lieux à la Reine ſoumis?
C'eſt loin d'icy qu'il faut conjurer un orage
Que prétendroit envain braver vôtre courage.

BELUS.

Qui moy, qu'en fugitif j'abandonne ces lieux!
Mes ennemis y ſont, & je ne cherche qu'eux.
Le Ciel même dût-il m'accabler ſous ſa chûte,
Mon cœur n'eſt pas de ceux que le péril rebute;
Il n'a jamais formé que d'illuſtres deſſeins,
Et ma perte aujourd'huy n'eſt pas ce que je crains.
As-tu fait de ma part avertir Mermécide?
C'eſt de luy que j'attends un conſeil moins timide.
Il vient, cours cependant informer Agénor
Qu'un moment ſans témoin je veux le voir encor;
Je conçois un projet qui flate ma vengeance,
Et rend à mon courroux ſa plus chere eſperance.

SCENE II.

BELUS, MERMECIDE.

BELUS.

MErmécide, ſçais-tu juſqu'où vont nos malheurs?

Que ce funeſte jour nous prépare d'horreurs !
Nous ſommes découverts, & bien-tôt de la Reine
Nous allons voir ſur nous tomber toute la haine.

MERMECIDE.

Je vous ay déja dit, Seigneur, que cette main
N'attend qu'un mot de vous pour luy percer le ſein.
Malgré le faix des ans, l'âge enfin qui tout glace,
Je ſens par vos périls réchauffer mon audace.
Prononcez ſon Arrêt, condamnez vôtre Sœur,
J'immole avant la nuit elle & ſon Deffenſeur ;
Il ſemble qu'avec nous le ſort d'intelligence
Livre à tous vos deſſeins ce Guerrier ſans deffenſe.

BELUS.

Non, Mermecide, non je n'y puis conſentir ;
Epargne à ma vertu l'horreur d'un repentir.
Mon bras ne s'eſt armé que pour punir des crimes,
Et non pour immoler d'innocentes victimes.
Je l'ay vû ce Héros, tremblant à ſon aſpect,
Je n'ay ſenti pour luy qu'amour & que reſpect ;
De quel crime, en effet, ce Guerrier redoutable
Envers les miens & moy peut-il être coupable ?
On n'eſt point criminel pour être ambitieux.
On offre à ſes deſirs un Thrône glorieux ;
Mes vœux les plus doux moy ſeul icy contraire,

Je dédaigne un Héros qui m'eſt ſi néceſſaire ;
Cependant je l'eſtime, & je ſens dans mon cœur
Je ne ſçay quel penchant parler en ſa faveur.
Je n'ay peut-être icy qu'avec trop d'imprudence,
Laiſſé d'un vain mépris éclater l'apparence.
Perdons ma Sœur, pour luy, conſens à l'épargner ;
Loin de le perdre il faut tâcher de le gagner ;
Je ſçais un ſûr moyen de l'armer pour moy-même,
Que te diray-je enfin, c'eſt Ténéſis qu'il aime.

MERMECIDE.

Mais pour en diſpoſer, Seigneur, eſt-elle à vous ?
Ninias engagé dans des liens ſi doux,
En a gardé peut-être une tendre mémoire.

BELUS.

Cette union n'étoit que trop chere à ma gloire ;
Qui doit plus que Bélus en regretter les nœuds ?
Cet hymen auroit mis le comble à tous mes vœux ;
Mais un plus digne ſoin veut qu'on luy ſacrifie
L'eſpoir qu'eut Ténéſis au Thrône de l'Aſie ;
Il faut à Ninias conſerver déſormais
Un Sceptre qui doit ſeul attirer ſes ſouhaits ;
Ma Fille fut à luy, mais ce n'eſt pas un gage
Qui luy puiſſe aſſurer un ſi noble avantage ;
A ſon premier hymen arrachons Ténéſis,

Si je veux d'un second priver Sémiramis ;
Ninias n'auroit plus qu'une esperance vaine,
Si jamais Agénor s'uniſſoit à la Reine.
Enfin, puiſque le Sort m'y contraint aujourd'huy,
Il faut ſans murmurer deſcendre juſqu'à luy ;
En de honteux liens engager ma Famille,
Aux vœux d'un inconnu ſacrifier ma Fille.

MERMECIDE.

Mais ſi de ſon hymen il dédaignoit l'honneur ?

BELUS.

Je l'abandonne après à toute ta fureur.
Adieu, bien-tôt icy ce Guerrier doit ſe rendre ;
En ces lieux cependant ſongeons à nous deffendre,
Diſperſe nos amis au-tour de ce Palais,
Qu'aux troupes de la Reine ils en ferment l'accès ;
Il faut des plus hardis commandez par moy-même
Placer icy l'élite en ce péril extrême ;
Semer de toutes parts des bruits ſéditieux
Qui puiſſent ranimer les moins audacieux ;
Dire que Ninias voit encor la lumiere,
Qu'il revient pour venger le meurtre de ſon Pere ;
Je veux de ce faux bruit faire trembler ma Sœur,
Porter le déſeſpoir juſqu'au fond de ſon cœur ;
Tandis qu'icy tu vas ſignaler ton courage,

Que ma vertu du mien va faire un triſte uſage.

SCENE III.

BELUS.

ENfin, c'en eſt donc fait, me voilà parvenu
au point de m'abaiſſer aux pieds d'un inconnu,
De flater une ardeur que j'ay tant mépriſée,
Mais que le ſort injuſte a trop favoriſée.
De l'eſpoir le plus doux il faut me dépoüiller;
Et du ſang de ma Sœur peut-être me ſoüiller.
Telle eſt donc de ces lieux l'influence cruelle
Que juſqu'à la vertu s'y rendra criminelle;
Et lorſque de ſes ſoins la Juſtice eſt l'objet,
Elle y doit emprunter les ſecours du forfait.
Dieux jaloux, dont j'ay tant imploré la vengeance,
Confiez-m'en du moins l'invincible puiſſance.
Si tel eſt de mon ſang le malheureux deſtin
Qu'il y faille ajoûter un crime de ma main;
Que l'Aſtre injurieux qui ſur ce ſang préſide,
Luy doive un aſſaſſin après un parricide;
Grands Dieux, ſi vous n'oſez vous joindre à mon courroux;

Daignez pour un moment m'associer à vous.
On vient, c'est l'Etranger, que de trouble à sa vûë
S'éléve tout à coup dans mon ame éperduë.

SCENE IV.

AGENOR, BELUS.

BELUS.

N'Est-ce point abuser des momens d'Agénor,
Que de vouloir icy l'entretenir encor?
Seigneur, sans me flater d'une vaine esperance,
Puis-je attendre de vous un peu de confiance?
Après un entretien mêlé de tant d'aigreur,
Puis-je en esperer un plus conforme à mon cœur?

AGENOR.

Dès qu'il en bannira l'orgueil & la menace,
Qu'il n'ira point luy-même exciter mon audace,
Bélus peut-il penser qu'Agénor aujourd'huy
Manque de confiance ou de respect pour luy?

BELUS.

Je vais donc avec vous employer un langage
Dont jamais ma fierté ne me permit l'usage.
Je vois sur vôtre front une auguste candeur,
Don du Ciel, que n'a point démenti vôtre cœur,

Qui

Qui semble m'inviter à vous ouvrir sans crainte
Celuy-d'un Prince né sans détour & sans feinte.
Mais avant qu'à vos yeux de mes desseins secrets
Je développe icy les sacrez interêts,
Il m'importe, Seigneur, de regagner l'estime
D'un cœur que je ne puis croire que magnanime.
Vous avez crû, sans doute, instruit de mes desseins,
Que l'ambition seule avoit armé mes mains;
En effet, à me voir appliqué sans relâche
Aux malheureux complots où mon courroux m'attache,
Qui ne croiroit, Seigneur, du moins sans m'offenser,
A de honteux soupçons pouvoir se dispenser?
Mais ce n'est pas sur moy qu'aucun desir n'enflâme,
C'est sur les Dieux qu'il faut en rejetter le blâme
La fureur de regner ne m'a point corrompu,
Je regnerois, Seigneur, si je l'avois voulu;
Si ma Sœur elle-même avoit regné sans crime,
Si sur moy son pouvoir eût été légitime,
Ou si pour la punir d'un parricide affreux,
Les Dieux avoient été plus promts, plus rigoureux,
Vous ne me verriez point attaquer sa puissance,
Ou sur ces Dieux trop lents usurper la vengeance;
Mais ils m'ont de leurs soins dénié la faveur,

Comme ſi c'étoit moy qu'eût offenſé ma Sœur;
Ou que je duſſe ſeul embraſſer leur querelle.
Je ne ſuis que pour eux, ils ne ſont que pour elle.
Mais vous, qu'à mes deſſeins j'éprouve ſi fatal,
Lorſque vous devriez en être le Rival,
Avec une vertu que l'Univers révére,
Qui devroit d'elle même épouſer ma colere,
Je ne vois qu'un Héros Protecteur des forfaits,
Qui ſe laiſſe entraîner au torrent des bienfaits.
Car ne vous flatez point qu'avec quelque innocence
Vous puiſſiez de ma Sœur embraſſer la deffenſe.
Et comment ſe peut-il qu'épris de Ténéſis,
Vous ayez pû, Seigneur, ſervir Sémiramis?
Quel étoit donc l'eſpoir du feu qui vous anime?
Vous ſçaviez mes projets, ignorez-vous ſon crime?

AGENOR.

Et que m'importe à moy ce forfait odieux?
Eſt-ce à moy ſur ce point de prévenir les Dieux?
Pour vous charger icy du ſoin de ſon ſupplice,
Eſt-ce à vous que le Ciel a commis ſa Juſtice?
Seigneur, dans ſes deſſeins vôtre cœur trop ardent
Ne cache point aſſez le piége qu'il me tend;
De vos divers complots la trame découverte,
Vous fait de vôtre Sœur vouloir hâter la perte.

Dans le deſſein affreux d'attenter à ſes jours,
Vous voulez luy ravir ſon unique ſecours.
Ceſſez de me flater que l'Univers m'admire,
Pour m'en faire un devoir de refuſer l'Empire,
De rejetter l'honneur d'un hymen glorieux.

BELUS.

Dites plûtôt, Seigneur, d'un hymen odieux.
Ouy je veux vous ravir ce honteux Diadême,
Vous ôter à la Reine & vous rendre à vous-même,
Retenir la vertu qui fuit de vôtre ſein;
De ma Fille & de moy vous rendre digne enfin.
Je vois où malgré vous le dépit vous entraîne;
Mais je veux qu'en Héros la raiſon vous ramene.
Duſſay-je en ſuppliant embraſſer vos genoux;
Je ne vous nieray pas que j'ay beſoin de vous;
C'eſt en dire beaucoup pour une ame aſſez fiére,
Que l'on ne vit jamais deſcendre à la priere;
Et ſi je m'en rapporte au bruit de vos vertus,
C'eſt en dire encor plus pour vous que pour Bélus.
Croyez que le deſir de ſauver une vie
Qui malgré tous vos ſoins pourroit m'être ravie,
N'eſt pas ce qui m'a fait vous appeller icy;
Ne me ſoupçonnez point d'un ſi lâche ſoucy.
Foibles raiſons pour moy, mon cœur en a bien d'autres.

Que je veux eſſayer de rendre auſſi les vôtres.
Duſſiez-vous révéler mes ſecrets à ma Sœur,
Je vais vous découvrir juſqu'au fond de mon cœur;
Quelque ſoin qui pour elle icy vous intereſſe,
Je n'éxige de vous ny ſerment ny promeſſe.
Quel péril trouverois-je encor à m'expliquer?
Je n'ay plus rien à perdre, & j'ay tout à riſquer.
De mon indigne Sœur la mort eſt aſſurée,
Malgré les Dieux & vous mon couroux l'a jurée;
Ouy, Seigneur, & ce jour terminera les ſiens,
Deviendra le plus grand ou le dernier des miens.
Les Conjurez ſont prêts, leur Troupe audacieuſe
Portoit juſques ſur vous une main furieuſe,
Si je n'euſſe arrêté leurs complots inhumains.
Quoyque vous ſeul icy traverſiez mes deſſeins,
La vertu ſur mon cœur fut toûjours trop puiſſante
Pour vouloir immoler une tête innocente.
Mais je ne puis ſouffrir qu'avec tant de valeur
Vous vous deshonoriez à protéger ma Sœur.
Si je vous haïſſois, vôtre mort eſt certaine,
Je n'ay qu'à vous livrer à l'hymen de la Reine;
Mais je veux vous ravir à ce honteux lien,
Et pour y parvenir je n'épargneray rien;
Abandonnez la Sœur, je vous réponds du Frere.

Dites-moy, Ténéfis vous eſt elle encor chere ?

AGENOR.

Cruel, n'achevez pas, j'entrevois vos deſſeins ;
Offrez à d'autres vœux vos preſens inhumains ;
Laiſſez-moy ma vertu, la vôtre trop farouche
A mon cœur affligé n'offre rien qui le touche ;
Et j'aime mieux encore eſſayer vos mépris,
Que de vous voir tenter de m'avoir à ce prix ;
Si vous l'aviez penſé, je tiendrois vôtre eſtime
Plus honteuſe pour moy que ne feroit un crime.
Vôtre Fille m'eſt chere, & jamais dans mon cœur
Je ne ſentis pour elle une plus vive ardeur ;
Je l'aime, je l'adore, & mon ame ravie
Eût préféré ſa main au Thrône de l'Aſie.
Je conçois tout le prix d'un bonheur ſi charmant ;
Mais je le conçois plus en Héros qu'en Amant.
Vous rempliſſez mon cœur de douleur & de rage ;
Sans remporter ſur luy que ce foible avantage.
Triſte & déſeſpéré de vos premiers refus,
Et d'un illuſtre hymen moins touché que confus,
J'allois quitter ces lieux malgré ma foy promiſe,
Honteux qu'à mon dépit la Reine l'eût ſurpriſe.
Mais, Seigneur, c'eſt aſſez pour m'attacher icy,
Que de tous vos complots vous m'ayez éclaircy ;

Vôtre Sœur en moy ſeul a mis ſon eſperance,
Fallût-il de mon ſang payer ſa confiance,
Aux plus affreux dangers vous me verrez courir,
Sans donner à l'Amour ſeulement un ſoupir.

BELUS.

Courez donc immoler Ténéſis elle-même,
Une Princeſſe encor qui peut-être vous aime;
Car enfin, à juger de ſon cœur par le mien,
Mon penchant doit aſſez vous répondre du ſien.
Mais vôtre cœur ſe fait une gloire ſauvage
De refuſer du mien un ſi précieux gage.
Mon Fils, d'un nom ſi doux laiſſez-moy vous nommer,
Et dans ſes ſoins pour vous mon cœur ſe confirmer.
Une fauſſe vertu vous flate & vous abuſe,
Au veritable honneur vôtre cœur ſe refuſe;
Fait-il donc conſiſter ſa gloire à protéger
Des crimes dont déja vous m'auriez dû venger.

AGENOR.

Voyez où vous emporte une aveugle colére.
Eh qui deffends-je icy? la Sœur contre le Frere.
Vôtre cœur croit en vain l'emporter ſur le mien,
Malgré tout mon amour je n'écoute plus rien.
Mais ſi l'on en vouloit à vôtre illuſtre tête,

Ma main à la ſauver n'en ſera pas moins prête ;
Entre la Reine & vous, juſte, mais généreux,
Je me declareray pour les plus malheureux.
Adieu, Seigneur, je ſens que ma vertu chancelle ;
Et j'en dois à ma gloire un compte plus fidéle.
Je ne vous cache point ma foibleſſe & mes pleurs,
Mon cœur eſt déchiré des plus vives douleurs ;
Mais il faut mériter par un effort ſublime,
S'il ne m'aime du moins que le vôtre m'eſtime.
Vous pouvez vous flater, malgré vôtre courroux,
Que vous m'avez rendu plus à plaindre que vous.

SCENE V.

BELUS.

Esclave de bienfaits, moins grand que téméraire,
Puiſque tu veux mourir il faut te ſatisfaire ;
Après t'avoir rendu maître de mes ſecrets,
Il faut que de tes jours je le ſois déformais.
Grands Dieux, qui ne m'offrez que de cheres victimes,
Ne me les rendrez-vous jamais plus légitimes ?
Mais puiſque vous voulez un crime de ma main,
Dieux cruels, il faut bien s'y réſoudre à la fin.

SCENE VI.

BELUS, TENESIS.

TENESIS.

AH, Seigneur, est-ce vous? que mon ame éperduë
Avoit besoin icy d'une si chere vûë.
Je ne sçay quels projets on médite en ces lieux,
Mais je ne vois par-tout que Soldats furieux,
Que des fronts menaçants, qu'épouvante, que trouble;
La Garde du Palais à grands flots se redouble;
La Reine frémissante erre de toutes parts,
Et je n'en ay reçû que de tristes regards;
(Quoiqu'elle m'ait appris que son hymen s'aprête.)
Mais quels aprêts, grands Dieux, pour une telle Fête!
Que mon cœur allarmé de tout ce que je voy,
En conçoit de douleur & de trouble & d'effroy;
D'un son tumultueux tout ce Palais résonne;
Et je sçay qu'en secret la Reine vous soupçonne.

BELUS.

Ma Fille, elle fait plus que de me soupçonner;
Et de bien d'autres cris ces lieux vont résonner;

Que ces triſtes aprêts qui cauſent vos allarmes,
Vont vous coûter bien-tôt de ſoupirs & de larmes ;
Ma chere Ténéſis, on ſçait tous mes projets,
Et c'eſt contre moy ſeul que ſe font tant d'aprêts.

TENESIS.

Pourquoy donc en ces lieux vous arrêter encore ?
Souffrez que pour vous-même icy je vous implore ;
Fuyez, daignez du moins tenter quelque ſecours
Qui d'un Pere ſi cher me conſerve les jours.
Mais un reſte d'eſpoir me flate & vient me luire ;
Je crois même, Seigneur, devoir vous en inſtruire.
Agénor a pour moy témoigné quelque ardeur
Que n'aura point peut-être étouffé ma rigueur ;
Ainſi que ſon pouvoir ſa valeur eſt extrême,
Que ne fera-t-il point pour plaire à ce qu'il aime ?

BELUS.

Agénor ? ah ma Fille, il n'y faut plus penſer ;
L'inſolent ! à quel point il vient de m'offenſer.
Ténéſis, ſi c'eſt là vôtre unique eſpérance,
Vous me verrez bien-tôt immoler ſans deffenſe.
Je veux à vôtre gloire épargner un récit
Qui ne vous cauſeroit que honte & que dépit.
Au Maître des Humains je vous avois unie,
Après m'être flaté d'une gloire infinie

Il m'a fallu descendre à des nœuds sans éclat,
Et d'un soin si honteux je n'ay fait qu'un ingrat.
Ma Fille, on vous préfére une Reine barbare,
Contre vous contre moy pour elle on se déclare;
Je me suis abaissé jusques à supplier;
Mais qu'un vil Etranger vient de m'humilier.

TENESIS.

Je vous connois tous deux, violents l'un & l'autre,
Son cœur fier n'aura pas voulu céder au vôtre;
Une timide voix sçaura mieux le flêchir.
Je n'examine rien s'il peut vous secourir,
Souffrez pour un moment que je m'offre à sa vûë.

BELUS.

Ma Fille, il n'est plus temps, sa perte est résoluë.
Plus que les miens icy ses jours sont en danger,
De ses lâches refus son sang va me vanger.
Adieu, de ce Palais où bien-tôt le carnage
Va n'offrir à vos yeux qu'une effroyable image,
Fuyez; dérobez-vous de ce funeste lieu
Où je vous dis peut-être un éternel adieu.

SCENE VII.

TENESIS.

O Sort, si nôtre sang te doit quelques victimes,
La Reine à ton courroux n'offre que trop de crimes.
Hélas ! c'en est donc fait, & je touche au moment
Où je verray périr mon Pere ou mon Amant ;
L'un par l'autre, & tous deux, soit l'Amant, soit le Pere,
Ils n'armeront contre eux qu'une main qui m'est chere,
Et ne me laisseront pour essuyer mes pleurs
Que celle qui viendra de combler mes malheurs ;
Mais, en est-ce un pour moy, que la mort d'un Perfide
Qui préfére à ma main une main Parricide ?
Dès qu'un lâche interêt le jette en d'autres bras
Que m'importe son sort ? ce qu'il m'importe, hélas !
Malheureuse, malgré ta tendresse trahie,
Dis qu'il t'importe encor plus que ta propre vie ;
Et que l'ingrat luy-seul occupe plus ton cœur
Qu'un Pere infortuné n'excite ta douleur.
Non, non, malgré Bélus il faut que je le voye ;
De leur hymen du moins je veux troubler la joye ;

M'offrir à leurs regards, l'œil ardent de courroux;
Les immoler tous deux à mes transports jaloux.
Hélas! que ma douleur tromperoit mon attente;
L'ingrat ne me verroit qu'affligée & mourante,
Loin de les immoler, me traîner à l'Autel,
Et moy-même en mon sein porter le coup mortel,
De leur hymen, offrir pour premiere victime
Un cœur qui sans amour auroit été sans crime.
Ah! lâche, si tu veux t'immoler en ce jour,
Que ce soit à ta gloire & non à ton amour.
N'importe, il faut le voir, un repentir peut-être
A mes pieds malgré luy ramenera le traître;
Pour mon Pere du moins implorons son secours,
Luy seul peut m'assurer de si précieux jours;
Heureuse que ce soin puisse aux yeux d'un Parjure
Voiler ceux que l'Amour dérobe à la Nature.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR.

OU vais-je, malheureux, & quel eſt mon eſpoir?
Indomptable fierté, chimérique devoir,
Si tu veux qu'à tes loix la gloire encor m'enchaîne,
Cache donc mieux l'abîme où mon dépit m'entraîne,
Ou ne me réduis point à te ſacrifier
Un bien à qui mon cœur ſe promit tout entier.
Ah! fuyons de ces lieux, ou laiſſons dans mon ame
Renaître les tranſports de ma premiere flâme.
Allons chercher ailleurs des lauriers dont l'honneur
Flate plus ma vertu, coûte moins à mon cœur;
Il ne me reſte plus pour l'ébranler encore,
Que de m'offrir aux yeux de celle que j'adore;
Qu'à regret je combats ce funeſte deſir.
Mais je la vois, Grands Dieux, que vais-je devenir?
Fuyons, n'attendons pas que mon ame éperduë

S'abandonne aux transports d'une si chere vûë.

SCENE II.

AGENOR, TENESIS.

TENESIS.

NE fuyez point, Seigneur, un cœur si généreux
Ne doit pas éviter l'abord des malheureux.
Hélas ! je ne viens point pour troubler par mes larmes
Un hymen qui pour vous doit avoir tant de charmes ;
Vous ne me verrez point, contraire à vos desirs,
A des transports si doux mêler mes déplaisirs ;
Je viens, Seigneur, je viens, tremblante pour un Pere,
Confier à vos soins une tête si chere ;
Embrasser vos genoux ; & d'un si ferme appuy
Implorer le secours moins pour moy que pour luy.
Je ne demande point qu'à la Reine, infidéle,
Pour sauver des ingrats vous vous armiez contre elle,
Tant d'espoir n'entre point au cœur des malheureux ;
Ils ne sçavent former que de timides vœux.
Non d'un amour juré sous de si noirs auspices,

Je n'attends plus, Seigneur, de si grands Sacrifices.
Hélas ! qui m'auroit dit qu'après des soins si doux
Je viendrois sans succès tomber à vos genoux ;
Qu'on ne me répondroit que par un froid silence.
Ah ! d'un regard du moins rendez-moy l'espérance.
Ne suffisoit-il pas du refus de ma main,
Sans me plonger encor le poignard dans le sein ?
Daignez prendre pitié d'une triste Famille,
N'immolez pas du moins le Pere avec la Fille.

AGENOR.

Ah ! ne m'outragez point par cet indigne effroy ;
Si j'immole quelqu'un ce ne sera que moy.
N'accablez point vous-même un Amant déplorable
Plus malheureux que vous, peut-être moins coupable.
Hélas ! où malgré moy m'avez-vous engagé ?
Dansquel abîme affreux vos rigueurs m'ont plongé ?
Il est vray qu'au dépit mon ame abandonnée
A voulu se venger par un prompt hymenée ;
J'ay fait plus, un devoir sacré quoyqu'inhumain
M'a fait avec fierté rejetter vôtre main ;
Mais on en éxigeoit pour prix un sacrifice
Dont jamais ma vertu n'admettra l'injustice ;
Et si je vous avois acceptée à ce prix,

Vous-même ne m'euſſiez reçû qu'avec mépris.
Ce n'eſt pas que mon cœur rebuté de ſa chaîne
Se ſoit un ſeul moment écarté vers la Reine ;
J'aurois trop à rougir ſi pour Sémiramis
J'avois abandonné l'aimable Ténéſis.
Je la perds cependant ſi je lui ſuis fidéle,
Si je luy ſacrifie une Reine cruelle,
Je ne ſuis plus qu'un cœur ſans honneur & ſans foy.
Sceptre, Maîtreſſe, honneur, tout eſt perdu pour moy.
Adieu, Madame, adieu, je vais loin de l'Aſie
Signaler la fureur dont mon ame eſt ſaiſie.
Mais avant mon départ je ſauveray Bélus,
Je ſauveray la Reine, & ne vous verray plus.
A des périls trop ſûrs c'eſt expoſer ma gloire,
Que d'oſer à vos yeux diſputer la victoire.

TENESIS.

Hélas ! malgré les ſoins de ce que je me doy,
Que la mienne, Seigneur, ſera triſte pour moy.
Qu'Agénor frémiroit de mon deſtin barbare,
S'il ſçavoit comme moy tout ce qui nous ſépare,
Et de combien d'horreurs nos cœurs ſon menacez.
Mais ſans vous informer de mes malheurs paſſez,

Je ne ſouffriray point qu'une flâme ſi belle
Dont je mérite peu l'attachement fidéle,
Pour tout prix des ſecours que j'implore pour vous,
Vous faſſe renoncer à l'eſpoir le plus doux.
Quoiqu'il m'en coûte il faut vous donner à la Reine,
Je veux former moy-même une ſi belle chaîne,
Ne pouvant vous payer que du don de ſa foy.
Mais croyez, ſi ma main eût dépendu de moy,
Que j'aurois fait, Seigneur, le bonheur de ma vie
De voir à vos vertus ma deſtinée unie;
Et ſi jamais le Sort pouvoit nous rapprocher,
Que vôtre cœur n'auroit rien à me reprocher.
Je ne vous nieray pas, Seigneur, que je vous aime,
Je trouve à vous le dire une douceur extrême;
Et l'amour n'a point crû deshonorer mon cœur
En y faiſant pour vous naître une vive ardeur.
Mais, helas! cet aveu ſi doux en apparence,
N'en doit pas plus, Seigneur, flater vôtre eſperance.
Je ne ſçais point former de parjures liens;
Quoyqu'un âge bien tendre ait vû ſerrer les mieus,
Il n'en eſt pas moins vray qu'un funeſte hymenée
Aux loix d'un autre Epoux ſoumet ma deſtinée.

AGENOR.

Vous, Madame!

TENESIS.

Et j'ay crû devoir vous révéler
Ce qu'icy vainement je voudrois vous celer.
Ce seroit vous trahir...

AGENOR.

Ah! cruelle Princesse,
De quel barbare prix payez-vous ma tendresse?
Et puisqu'enfin j'allois abandonner ces lieux,
Pourquoy me dévoiler ces secrets odieux?

TENESIS.

Trop d'espoir eût séduit vôtre ame généreuse.

AGENOR.

Mais il en eût rendu la douleur moins affreuse.
Hélas! que le destin en unissant nos cœurs
S'est bien fait un plaisir d'égaler nos malheurs.
Comme vous à l'hymen engagé dès l'enfance,
Cependant de ses nœuds j'ay bravé la puissance;
Et de tous les sermens dont j'attestay les Dieux,
Je n'ay gardé que ceux que je fis à vos yeux.
Quelle étoit cependant celle à qui l'hymenée
Du parjure Agénor joignit la destinée?
J'ignore encor son nom, mais je sçais que jamais
La jeunesse ne vit briller autant d'attraits;
S'ils ont pû se former, qu'elle doit être belle!

La seule Ténésis l'emporteroit sur elle:
Près de Synope, un Bois des Mortels révéré...

TENESIS.

Près de Synope! O Ciel! qu'avez-vous proféré?
Ne fût-ce point, Seigneur, près d'un antre terrible
Des Decrets du Destin interpreté invisible?

AGENOR.

C'est là, pour la premiere & la derniere fois
Que je vis la beauté qu'on soumit à mes loix.
Du Pirope éclatant sa tête étoit ornée;
Sans pompe cependant elle fut amenée;
Un Mortel vénérable & dont l'auguste aspect
Inspiroit à la fois la crainte & le respect,
Conduisoit à l'Autel cette jeune merveille,
Age peu different, suite toute pareille,
Un Prêtre, deux Vieillards, nul Esclave après eux;
De la Pourpre des Rois on nous orna tous deux.

TENESIS.

Mais, Seigneur, à l'Autel ne vit-on point vos Meres?

AGENOR.

L'un & l'autre avec nous nous n'avions que nos Peres.

TENESIS.

Achevez.

AGENOR.

J'ay tout dit.

TENESIS.

Hélas! c'étoit donc vous?

AGENOR.

Quoy, Madame!

TENESIS.

Ah! Seigneur, vous êtes mon Epoux.

AGENOR.

Moi vôtre Epoux! qui moi! le Fils de Mermécide...

TENESIS.

Ah! Seigneur, ce nom seul de nôtre hymen décide;
Bélus m'en a parlé cent fois avec transport,
D'un Fils qu'il a perdu plaignant toûjours le sort;
De celuy des Humains ce Fils doit être Arbitre.

AGENOR.

Mon cœur est moins touché d'un si superbe titre
Que d'un bien....

TENESIS.

Terminons des transports superflus,
Adieu, Seigneur, adieu, je cours chercher Bélus.
Les momens nous sont chers, il faut que je vous laisse.

SCENE III.

AGENOR, MIRAME.

AGENOR.

QU'ay-je entendu ! qui moy, l'Epoux de la Princeſſe !
Et comment ce Bélus ſi jaloux de ſon rang,
A-t-il pû ſe choiſir un Gendre de mon ſang ?
Mais, quel eſt donc celui dont le Ciel m'a fait naître,
Si l'Univers en moy doit adorer un Maître ?

MIRAME.

Seigneur, un Etranger qui ſe cache avec ſoin
Demande à vous parler un moment ſans témoin.

AGENOR.

Qu'il entre, cependant que mon ame agitée
Toute entiere aux plaiſirs dont elle eſt tranſportée
Auroit beſoin icy d'un peu de liberté.

SCENE IV.

MERMECIDE, AGENOR, MIRAME.

AGENOR.

Approchez, vous pouvez parler en ſûreté.

MERMECIDE.

D'un ſecret important chargé de vous inſtruire...
Mais daignez ordonner, Seigneur, qu'on ſe retire.

AGENOR *à Mirame.*

Sortez; hé bien quel eſt ce ſecret important?
Hâtez-vous, tout m'appelle ailleurs en cet inſtant.

MERMECIDE.

Seigneur, dans ce Billet que j'oſe icy vous rendre...

AGENOR.

De quelle main?

MERMECIDE.

Liſez, & vous allez l'apprendre.

AGENOR.

C'eſt de Bélus, ſans doute, & ſon cœur généreux
Daigne encor... mais liſons, arrête, malheureux.

Mermécide tire un poignard.

D'une ſi foible main qu'eſperes-tu, perfide?

Mais qu'eſt-ce que je vois ! Grands Dieux, c'eſt Mermécide !

MERMECIDE.

Ciel, que vois-je à mon tour ! Mérodate, mon Fils !
Et pour comble d'horreurs parmy mes ennemis.

AGENOR.

Seigneur, ne mêlez point d'amertume à ma joye ;
Pénétré du bonheur que le Ciel me renvoye,
Mon cœur ne reſſentit jamais tant de douceur.

MERMECIDE.

Et le mien n'a jamais reſſenti tant d'horreur.
En quels lieux m'offrez-vous une tête ſi chere ?

AGENOR.

O Ciel ! à quels tranſports reconnois-je mon Pere ?

MERMECIDE.

Dieux, ne m'a-t-il couté tant de ſoins, tant de pleurs,
Que pour le voir luy ſeul combler tous mes malheurs ?
De l'éclat qui vous ſuit que mon ame allarmée,
Cruel, en d'autres lieux auroit été charmée.
Ah ! Fils trop imprudent, que faites-vous icy ?
De vôtre ſort affreux tremblez d'être éclairey.
Mais j'apperçois la Reine, ingrat, & je vous laiſſe.

AGENOR.

Ah, de noms moins cruels honorez ma tendresse;
Du plaisir de vous voir ne privez point mes yeux;
Vous n'avez près de moi rien à craindre en ces lieux.

SCENE V.

SEMIRAMIS, AGENOR, MERMECIDE.

SEMIRAMIS.

QUe faites-vous, Seigneur, & quel soin vous arrête,
Lorsque mille périls menacent nôtre tête?
Babylone en fureur s'arme de toutes parts,
On a déja chassé nos Soldats des remparts;
De ce Palais bien-tôt les Mutins sont les Maîtres,
Si ce bras triomphant n'en écarte les Traîtres.
Venez, Seigneur, venez accompagné de moy,
Leur montrer leur Vainqueur, mon Epoux & leur Roy.
Hé quoy, loin de voler où ma voix vous appelle,
De nos périls communs négligeant la nouvelle,
A peine vous daignez .. mais que vois-je avec vous!
Mon ennemy, Seigneur, & le plus grand de tous!

Ah

Ah traître, enfin le Ciel te livre à ma vengeance.

AGENOR.

Daignez de ces transports calmer la violence.
De quels crimes s'est donc noircy cet Etranger,
Pour forcer une Reine à vouloir s'en venger ?

SEMIRAMIS.

De quels crimes, Seigneur ? le perfide le lâche.
Mais envain à la mort vôtre pitié l'arrache ;
Le Ciel même dût-il s'armer en sa faveur,
Rien ne peut le soustraire à ma juste fureur.

AGENOR.

Je vous ay déja dit que j'ignore son crime,
Quel qu'il soit cependant j'adopte la victime ;
Cet Etranger m'est cher, j'ose même aujourd'huy
Icy, comme de moy, vous répondre de luy.
Dés mes plus jeunes ans je connois Mermécide.

SEMIRAMIS.

Vous n'avez donc connu qu'un rebelle, un perfide,
Indigne de la vie & de vôtre pitié,
Que loin de dérober à mon inimitié
Vous devriez livrer vous-même à ma justice,
Ou m'en laisser du moins ordonner le supplice ;
Pour le priver, Seigneur, d'un si puissant secours,
Faut-il vous dire encor qu'il y va de mes jours ?

Mais, ingrat, ce n'eſt pas ce qui vous intereſſe.
Envain je fais pour vous éclater ma tendreſſe,
Ce généreux ſecours qu'on m'avoit tant promis
Se termine à ſauver mes plus grands ennemis.

AGENOR.

Madame, ſi le Ciel ne vous en fit point d'autres,
Vous me verrez long-tems le Protecteur des vôtres;
Si celuy-cy ſur-tout a beſoin de ſecours,
Juſqu'au dernier ſoupir je deffendray ſes jours;
Il n'eſt empire, honneur que je ne ſacrifie
Au ſoin de conſerver une ſi chere vie.

SEMIRAMIS.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends? je ne ſçais quelle horreur
Se répand tout-à-coup juſqu'au fond de mon cœur.
Je ne vois dans leurs yeux qu'un trouble qui me glace.
Seigneur, entre vous deux qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?
Quel interêt ſi grand prenez-vous à ſes jours?

AGENOR.

Eſt-il beſoin encor d'éclaircir ce diſcours?
Voulez-vous qu'à vos coups j'abandonne mon Pere?

MERMECIDE.

Non, je ne le ſuis pas, mais voilà vôtre Mere.

AGENOR.

Ma Mere !

SEMIRAMIS.

Luy mon Fils ! Grands Dieux qu'ay-je entendu?
Cher Agénor, hélas ! je vous ay donc perdu.

MERMECIDE.

Heureuſe bien plûtôt qu'en cette horrible flâme
Un myſtére plus long n'ait point nourry vôtre ame!
Je n'ay laiſſé que trop Ninias dans l'erreur,
Je frémis des périls où j'ay livré ſon cœur.
Hé qui pouvoit prévoir qu'une ardeur criminelle
Réléguëroit au loin la Nature infidéle ?
Revenez tous les deux de vôtre étonnement ;
Et vous, Reine, encor plus de vôtre égarement.
Voilà ce Ninias ſi digne de ſon Pere,
Mais à qui les Deſtins devoient une autre Mere.

NINIAS.

Mermécide, arrêtez, c'eſt ma Mere, & je veux
Qu'on la reſpecte autant qu'on reſpecte les Dieux;
Je n'oublieray jamais que je luy dois la vie ;
Et je ne prétends pas qu'aucun autre l'oublie.

SEMIRAMIS.

Non, tu n'es point mon Fils, envain cet Impoſteur
Prétend de mon amour démentir la fureur ;

Si tu l'étois, déja la voix de la Nature
Eût détruit de l'Amour la premiere impoſture.
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de me montrer mon Fils,
C'eſt par un prompt ſecours contre mes ennemis ;
Qu'à mon couroux ſa main prête ſon miniſtére,
Qu'il t'immole, à ce prix je deviendray ſa Mere.
Mais je ne la ſuis pas, je n'en reſſens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les ſoins.
Cruel, pour me forcer à te céder l'Empire,
Il ſuffiſoit de ceux que mon amour m'inſpire ;
Tu n'avois pas beſoin d'emprunter contre luy
D'un redoutable nom l'inceſtueux appuy.
Va te joindre à Bélus, cœur ingrat & perfide,
Rends-toy digne de moy par un noir parricide ;
Viens toy-même chercher dans mon malheureux flanc
Les traces de Ninus & le ſceau de ton ſang.
Mais ſoit Fils, ſoit Amant, n'attends de moy barbare,
Que les mêmes horreurs que ton cœur me prépare.
Comme Fils n'attends rien d'un cœur ambitieux,
Comme Amant encor moins d'un amour furieux.
Je périray le front orné du Diadême,
Et s'il faut te ceder, tu périras toy-même.

Ingrat, je t'aime encor avec trop de fureur,
Pour te sacrifier aux transports de mon cœur ;
Garde-toy cependant d'une Amante outragée,
Garde-toy d'une Mere à ta perte engagée.
Adieu, fuis sans tarder de ces funestes lieux ;
Respectes-y du moins Mere, Amante, ou les Dieux.

NINIAS.

Ouy, je vais vous prouver par mon obéïssance,
Combien le nom de Mere a sur moy de puissance.
Puisse à vôtre grand cœur, ce nom qui m'est si doux,
N'inspirer que des soins qui soient dignes de vous.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, PHENICE.

SEMIRAMIS.

INgrat, quels soins veux-tu que la Nature inspire
A ce cœur qui jamais n'en reconnut l'empire ?
Ce cœur infortuné que l'Amour a séduit,
A t'aimer comme un Fils fut-il jamais instruit ?
Un moment suffit-il pour éteindre une flâme
Que le couroux du Ciel irrite dans mon ame ?
Penses-tu qu'en un cœur si sensible à l'Amour,

L'effort d'en triompher ſoit l'ouvrage d'un jour ?
Parce que tu me hais tu le trouve facile.
Ta vertu contre moy te ſert du moins facile.
Nature trop muette, & vous Dieux ennemis,
Inſtruiſez-moy du moins à l'aimer comme un Fils ;
Ou prêtez-moy contre elle un ſecours favorable,
Ou laiſſez-moy ſans trouble une flâme coupable.
Mais, pourquoy m'allarmer de ce Fils impoſteur
Suppoſé par Bélus, démenti par mon cœur ?
Quelle foy près de luy doit trouver Mermécide ?
Puis-je en croire un moment un témoin ſi perfide ?
Ninias ne vit plus, un frivole ſoucy...

PHENICE.

Mégabize en mourant n'a que trop éclairey
Ce double malheureux où vôtre cœur ſe livre ;
Madame, Ninias n'a point ceſſé de vivre ;
Avez-vous oublié tout ce que de ſon ſort
Vient de vous révéler un fidéle rapport ?
Et quel funeſte eſpoir peut vous flater encore,
Puiſqu'enfin Ténéfis eſt celle qu'il adore ?
Vous ſeule l'ignorez, lorſque toute la Cour
Retentit dès long-tems du bruit de ſon amour.
Loin d'en croire aux tranſports qui ſéduiſent vôtre
ame,

Dans ce péril preſſant ſongez à vous, Madame.

SEMIRAMIS.

Qu'eſpéres-tu de moy dans l'état où je ſuis ?
Déteſter mes forfaits eſt tout ce que je puis.
Toute en proye aux horreurs dont mon ame eſt troublée,
Je céde au coup affreux dont je ſuis accablée ;
Je ſuccombe, Phénice, & mon cœur abbatu
Contre tant de malheurs ſe trouve ſans vertu.
Mais quoy, ſeule à gémir de mon ſort déplorable
J'en laiſſerois joüir le cruel qui m'accable !
Mon Sceptre & mon amour m'ont couté trop d'horreurs
Pour n'y pas ajoûter de nouvelles fureurs ;
Quelque deſtin pour eux que mon cœur ait à craindre,
Le Vainqueur plus que moy ſera peut-être à plaindre.
Non, je ne verray point triompher Ténéſis
Des malheurs où le Sort réduit Sémiramis.
Sur l'objet que ſans doute un ingrat me préfére,
Il faut que je me vange & d'un Fils & d'un Frere.
Elle eſt entre mes mains, & le fidéle Arbas
Au gré de mon couroux a juré ſon trépas.

Rentrons, c'eſt dans le ſang d'une indigne Rivale
Qu'il faut que ma fureur deſormais ſe ſignale.
Embraſons ce Palais par mes ſoins élevé,
Sa cendre eſt le tombeau qui m'étoit réſervé.
C'eſt là que je prétends du ſang de ſon Amante,
Offrir à Ninias ſa cendre encor fumante.
L'ingrat qui croit peut-être inſulter à mon ſort,
Donnera malgré luy des larmes à ma mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS.

QUe deviens-je ? où fuiray-je ? Amante déplorable,
Epouſe ſans vertu, Mere encor plus coupable,
Où t'iras-tu cacher ? quel gouffre aſſez affreux
Eſt digne d'enfermer ton amour malheureux ?
Tu n'en fis pas aſſez, Reine de ſang avide,
Il falloit joindre encor l'inceſte au parricide,
Tes vœux n'auroient été qu'à demy ſatisfaits,
Grands Dieux, devois-je craindre après tant de forfaits,
Après que mon Epoux m'a ſervi de victime,
Que vous puſſiez encor me reſerver un crime ?
Terre, ouvre-moy ton ſein, & redonne aux Enfers
Ce Monſtre dont ils ont effrayé l'Univers ;
Dérobe à la clarté l'abominable flâme

Dont les feux du Ténare ont embrasé mon ame.
Dieux, qui m'abandonnez à ces honteux transports,
N'en attendez, cruels, ny douleur ny remords;
Je ne tiens mon amour que de vôtre colére,
Mais pour vous en punir mon cœur veut s'y complaire;
Je veux du moins aimer comme ces mêmes Dieux
Chez qui seuls j'ay trouvé l'exemple de mes feux.
Cesse de t'en flater, malheureuse Mortelle,
Où crois-tu de tes feux trouver l'affreux modéle?
Et quel indigne espoir vient t'agiter encor?
Crois-tu dans Ninias retrouver Agénor?
Contente-toy d'avoir sacrifié le Pere,
Et reprends pour le Fils des entrailles de Mere.
Dangéreux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
Que pour me voir moy-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la Nature à qui j'en dois l'hommage.
Mais de quel bruit affreux... Ciel qu'est-ce que je voy!
Phénice où courez-vous? & d'où naît vôtre effroy?

SCENE II.

SEMIRAMIS, PHENICE, ARBAS.

PHENICE.

FUyez, Reine, fuyez, vos Soldats vous trahiſſent;
Du nom de Ninias tous ces lieux retentiſſent;
A peine a-t-il paru, qu'à ſon terrible aſpect,
Vos Gardes n'ont fait voir que crainte & que reſpect.
La fierté dans les yeux, & boüillant de colére,
J'ay vû luy-même encor vôtre perfide Frere
Des Soldats mutinez échauffant la fureur,
Ordonner à grands cris le trépas de ſa Sœur.
Où ſera vôtre azile en ce moment funeſte?

SEMIRAMIS.

Va, ne crains rien pour moy tant qu'un ſoupir me reſte.
Au gré de ſon courroux le Ciel peut m'accabler,
Mais ce ſera du moins ſans me faire trembler.
Arbas, je ſçais pour moy juſqu'où va vôtre zéle,
Et vous êtes le ſeul qui me reſtiez fidéle;
En remettant icy la Princeſſe en vos mains,
Je vous ay déclaré quels étoient mes deſſeins.

Allez & vous rendez par vôtre obéïſſance
Digne de mes bienfaits & de ma confiance.
Songez dans quels périls vous vous précipitez
Si ces ordres bientôt ne ſont éxécutez.
Et nous, allons, Phénice, au-devant d'un Barbare
Nous expoſer ſans crainte à ce qu'il nous prépare;
Viens me voir terminer mon déplorable ſort;
Suis-moy, je vais t'apprendre à mépriſer la mort.
Mais qu'eſt-ce que je vois... ah couroux ſi terrible!
Qu'à cet aſpect ſi cher vous devenez fléxible.

SCENE III.

NINIAS, SEMIRAMIS, PHENICE.

SEMIRAMIS.

Traître, que cherches-tu dans ces auguſtes lieux?

NINIAS.

La mort, ou le ſeul bien qui me fut précieux.
Ce que j'y cherche? hélas! j'y viens chercher ma Mere,
J'y viens livrer un Fils à toute ſa colére.

SEMIRAMIS.

Toy mon Fils, toy cruel, l'objet de ma fureur,

Que

Que je ne puis plus voir ſans en frémir d'horreur.
Tandis que devant moy ton orgueil s'humilie,
Je vois que tu voudrois pouvoir m'ôter la vie;
Mais Ténéſis retient un ſi noble courroux,
Incertain de ſon ſort on tremble devant nous,
On vient livrer un Fils à toute ma colére,
Tandis qu'au fonds de l'ame on déteſte ſa Mere.
Tu m'as plainte un moment, perfide, mais ton cœur
S'eſt bientôt rebuté de ce ſoin impoſteur.
Juge ſi je puis voir ſans un excès de joye
Les douloureux tranſports où ton ame eſt en proye.
Regarde en quel état un déplorable amour
Réduit l'infortunée à qui tu dois le jour;
Prive-moy de celuy qu'à regret je reſpire,
Ne t'en tiens point au ſoin de me ravir l'Empire,
Arrache-moy du moins aux horribles tranſports
Qui s'emparent de moy malgré tous mes efforts.
Quoyqu'il ne fut jamais Mere plus malheureuſe,
Mon ſort doit peu toucher ton ame généreuſe;
Dès que le crime ſeul cauſe tous nos malheurs,
On ne doit plus trouver de pitié dans les cœurs.

NINIAS.

Que le mien cependant eſt ſenſible à vos larmes;
Que ce ſont contre un Fils de redoutables armes,

Quel que ſoit le deſſein qui m'ait conduit icy,
Avez-vous pû penſer que ce Fils endurcy,
Desherité des ſoins que la Nature inſpire,
Ait voulu vous priver du jour ou de l'Empire?
Ah ma Mere, ſouffrez malgré vôtre courroux,
Que d'un nom ſi ſacré je m'arme contre vous;
Vôtre fureur envain me le rend redoutable;
Envain on vous reproche un crime épouvantable;
Les Dieux en ont ſemblé perdre le ſouvenir,
Je dois les imiter loin de vous en punir.
Rendez-moy vôtre cœur, mais tel que la Nature
Le demande pour moy par un ſecret murmure.
Ou je vais à vos pieds répandre tout ce ſang
Que mon malheur m'a fait puiſer dans vôtre flanc,
Rendez-moy Ténéſis, rendez-moy mon Epouſe;
Eſt-ce à moy d'éprouver vôtre fureur jalouſe?

SEMIRAMIS.

Maître de l'Univers, c'en eſt trop, levez-vous;
Ce n'eſt pas au Vainqueur à fléchir les genoux.
Arbitre Souverain de ce ſuperbe Empire,
Quels cœurs à vos ſouhaits ne doivent point ſouſcrire?

NINUS.

Jugez ſi c'eſt à moy d'en retarder l'eſpoir;
Puiſque c'eſt le ſeul bien qui reſte en mon pouvoir;

Je vais ſans différer contenter vôtre envie ;
Vous rendre Ténéſis, mais ce ſera ſans vie.

NINIAS.

Ah ſi je le croyois...

SEMIRAMIS.

Je brave ta fureur,
Fils ingrat, mon ſupplice eſt au fonds de mon cœur.
Menace, tonne, éclate, & m'arrache une vie
Que déja tant d'horreurs m'ont à demy ravie ;
Oſe de mon trépas rendre ces lieux témoins,
Te voilà dans l'état où je te crains le moins.
Tes ſoins & ta pitié me rendoient trop coupable,
Et mon deſſein n'eſt pas de te trouver aimable.
Je fais ce que je puis pour exciter ta main
A me plonger, Barbare, un poignard dans le ſein.
Et qu'ay-je à perdre encore en ce moment funeſte ?
La lumiére du Ciel que mon ame déteſte ?
La mort de mon Epoux, graces à mes tranſports,
N'eſt plus un attentat digne de mes remords.
Et tu crois m'effrayer par des menaces vaines ?
Cruel, un ſeul regret vient accroître mes peines ;
C'eſt de ne pouvoir pas au gré de ma fureur
Immoler à tes yeux l'objet de ton ardeur.

NINIAS.

O Ciel, vit-on jamais dans le cœur d'une Mere
D'auſſi coupables feux éclater ſans myſtére ?
Dieux, qui l'aviez prévû, falloit-il en ſon ſang
Permettre que Ninus me formât de ſon ſang ?
Que vous humiliez l'orgueil de ma naiſſance !

à Bélus.

Ah, Seigneur, eſt-ce vous ? que de vôtre préſence
Mon cœur avoit beſoin dans ces momens affreux ;
Qu'ils ont été pour moy triſtes & rigoureux.
Mais quoy, ſans Ténéfis !

SCENE IV.

NINIAS, SEMIRAMIS, BELUS, PHENICE, MERMECIDE, MADATE, MIRAME, GARDES.

BELUS.

LA douleur qui me preſſe
Annonce aſſez, mon Fils, le ſort de la Princeſſe.

SEMIRAMIS *à part.*

L'auroit-on immolée au gré de mes ſouhaits ?

BELUS.

Seigneur, j'ay vainement parcouru ce Palais,
Envain dans ſes détours ma voix s'eſt fait entendre,
De ſon triſte deſtin je n'ay pû rien apprendre.
C'en eſt fait pour jamais vous perdez Ténéſis.
Mais que vois-je, avec vous, Seigneur, Sémiramis!
Hé quoy, cette inhumaine eſt en vôtre puiſſance,
Et ma Fille & Ninus ſont encor ſans vengeance?
Sourd à la voix du ſang qui s'éléve en ces lieux,
Dans leur foible couroux imitez-vous les Dieux?
Et toy dont la fureur déſole ma Famille,
Barbare, répond-moy, qu'as-tu fait de ma Fille?

SEMIRAMIS.

Ce que ton lâche cœur vouloit faire de moy;
Et ce que je voudrois pouvoir faire de toy.
Mais qu'eſt-ce que je vois? ô Ciel, je ſuis trahie!

NINIAS *à Ténéſis.*

Quoy, Madame, c'eſt vous? une ſi chere vie..!

SCENE DERNIERE.

NINIAS, TENESIS, SEMIRAMIS, BELUS, MERMECIDE, MIRAME, MADATE, PHENICE, GARDES.

TENESIS.

Seigneur, si c'eſt un bien pour vous ſi prétieux,
Rendez grace à la main qui nous rejoint tous deux.
en montrant Mermécide.
Vous voyez devant vous l'Etranger intrépide
Par qui j'échape aux coups d'une main parricide.
Reine, raſſurez-vous, Ténéſis ne vient pas
Vous reprocher icy l'ordre de ſon trépas;
Je viens pour implorer & d'un Fils & d'un Frere
La grace d'une Sœur & celle d'une Mere,
Ou me livrer moy-même à leur juſte courroux.
C'eſt ainſi que mon cœur veut ſe venger de vous.
à Ninias.
Seigneur, ſi ma priere a ſur vous quelque empire,
C'eſt l'unique faveur que de vous je deſire;
L'une & l'autre daignez l'accorder à mes vœux.

SEMIRAMIS.

Madame, je dois trop à ces ſoins généreux;

Cette noble pitié, quoyque peu desirée,
N'en est pas moins icy digne d'être admirée.
Je ne m'attendois pas à vous voir aujourd'huy
Dans mon propre Palais devenir mon appuy.
Joüissez du bonheur que le Ciel vous renvoye,
Je n'en troubleray plus la douceur ny la joye;
Je rends graces au Sort qui nous rassemble icy.
Vous voilà satisfaits, & je le suis aussy.

Elle se tuë.

NINIAS.

Ah juste Ciel!

SEMIRAMIS.

Ingrat, cesse de te contraindre;
Après ce que j'ay fait est-ce à toy de me plaindre?
Que ne me plongeois-tu le poignard dans le sein,
J'aurois trouvé la mort plus douce de ta main.
Trop heureux cependant qu'une Reine perfide
Epargne à ta vertu l'horreur d'un parricide.
Adieu, puisse ton cœur content de Ténésis,
Mon Fils, n'y pas trouver une Sémiramis.

Elle meurt.

FIN.

80813673

Hyde Park Bookshop
9.6.81

MILTON